50e année, No 26

Montréal, 26 novembre 1938

PER

S-400

CON

Le Samedi

10¢

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

La première leçon

GRUEN présente: ses modèles Curvex de forme classique et . . . Ses sensationnels modèles Curvex pour porter sur le côté du poignet.

Depuis les nouveaux styles pour porter sur côté du poignet jusqu'aux derniers styles classiques . . . Gruen est encore et toujours en tête du progrès !

1. **BARBARA**—Charmante montre pour dames, 15 rubis, boitier plaqué or jaune 10 cts..... $24.75

2. **CAROLE**—Le dernier style, 15 rubis, boitier plaqué or blanc ou jaune, 10 cts..... $29.75

3. **GOLDEN JANICE** — Adorable modèle de haute précision, 17 rubis, boitier plaqué or jaune, 10 cts..... $39.75

4. **ANITA SUPERB**—Elégant modèle d'un style nouveau, 17 rubis, boitier plaqué or blanc ou jaune, 10 cts. Serti de 8 superbes diamants..... $59.50

5. **BANFF**—Splendide modèle de haute précision, 17 rubis, boitier or blanc, 14 cts. Serti de 20 diamants..... $89.50

6. **CHIEF** — Modèle distingué apprécié par les messieurs, 15 rubis, boitier plaqué or jaune, 10 cts. Dos métal chromé..... $24.75

7. **HAWK**—Une montre masculine pour hommes de goût, 15 rubis, boitier plaqué or 10 cts. Dos métal chromé..... $29.75

8. **JASON** — La toute dernière création de Gruen, 17 rubis, mouvement de haute précision, boitier plaqué or 10 cts. Dos métal chromé..... $33.75

9. **CARLYLE FLEX**—Nouveau modèle original, 15 rubis. Boitier plaqué or 10 cts. Dos métal chromé..... $37.50

10. **ASCOT FLEX** — Boitier aux lignes sobres et élégantes, plaqué or 10 cts. 17 rubis précision $42.50

11. **HARVARD** — Le dernier style en matière de montre de poche, boitier ultra plat, plaqué or 14 cts. 17 rubis..... $59.50

12. **CURVEX VICOMTE** — Modèle distingué, comportant le fameux mouvement incurvé 17 rubis, boitier plaqué or 10 cts..... $50.00

13. **CURVEX MAJOR** — Le possesseur pourra en être fier, mouvement Curvex, 17 rubis, boitier plaqué or 14 cts..... $55.00

14. **CURVEX AS**—Elégante montre avec bracelet, 17 rubis, boitier plaqué or 10 cts..... $59.50

15. **CURVEX COMTESSE** — Elle aimera ce modèle charmant, 17 rubis, boitier plaqué or 14 cts..... $42.50

16. **LADY CURVEX**—Nouvelle montre originale pour porter sur le côté du poignet, 17 rubis, boitier plaqué or 14 cts..... $49.75

17. **VARSITY** — Montre d'homme pour porter sur le côté du poignet, 15 rubis, boitier plaqué or 10 cts. Dos métal chromé..... $29.75

GRUEN

Montres GRUEN

. . . . LA MONTRE DE PRÉCISION . . . .

Le nom Gruen sur une montre reste dans le domaine de l'horlogerie le symbole de la perfection indiscutable.

Et, aujourd'hui, comme toujours, la merveilleuse montre " Gruen ", solide, précise, d'un style sobre et élégant, représente la meilleure valeur que vous puissiez obtenir pour votre argent.

Pourquoi une montre incurvée devrait avoir un mouvement incurvé.

La méthode "CURVEX"

Solide mouvement incurvé épousant la forme du boîtier et ayant de ce fait une précision comparable à une montre de poche.

L'ancienne méthode

Minuscule mouvement plat dans un boîtier incurvé.

UN CADEAU . . . De chez votre bijoutier est le Cadeau le plus apprécié

GRUEN WATCH COMPANY OF CANADA LTD., Toronto, Ontario

CARNET EDITORIAL

•

Année du Cinquantenaire du "Samedi"

●

NOTRE COUVERTURE

La jolie photo de la maman surveillant le devoir de classe de sa fillette est d'un photographe de Montréal, M. Conrad Poirier.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975, RUE DE BULLION
MONTREAL - CANADA

•

Tél.: PLateau 9638

•

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879

•

ABONNEMENT
CANADA

Un an	$3.50
Six mois	2.00
Trois mois	1.00

ETATS-UNIS ET EUROPE

Un an	$5.00
Six mois	2.50
Trois mois	1.25

•

Heures de bureau :

9 h. a.m. à 5 h. p.m.
Le samedi, 9 h. a.m. à midi

•

AVIS AUX ABONNES — Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours l'empaquetage de nos sacs de malle commençant cinq jours avant leur expédition.

L'Armement et la Paix

DANS son luxueux bureau d'où partaient les directives des immenses forges de Gobacier, le Super-directeur s'entretenait avec quelques grands collègues étrangers de la situation mondiale.

— Grâce aux vingt mille canons automatiques sortis de mes ateliers, disait-il, je crois la paix mondiale assurée pour six mois de plus.

— J'ai soif de cent, dit un autre fabricant d'agonies . . .

— Soif de sang ! vous êtes fou, mon cher ! s'exclama le Super-directeur de Gobacier; ce sont là des choses qu'on pense mais qu'on ne dit pas. Prenez un peu de tisane pour vous remettre les idées en place. Rhum, rossolis, gin ou scubac ?

— Non, simplement du crime-Skoda, répondit l'interpellé. J'ai soif de cent mois de paix, vous disais-je; cela m'est indispensable pour fabriquer les cinquante mille avions de combat et les deux cent mille mitrailleuses à microbes qu'on me demande.

— Cent mois ! sursauta un troisième, cela fait huit années et un tiers pendant lesquelles le monde finirait peut-être par s'habituer à ce nouvel état de choses en voyant la terre tourner comme auparavant . . . Vous n'y pensez pas sérieusement ? D'abord, cela ne se serait jamais vu !

— Oh, rassurez-vous ! Je ne m'oppose pas à ce qu'il y ait, entre temps, des guerres de détail et de bétail, celles de pays de cinq ou sixième ordre et d'orientaux changeant d'orientation; des guerres de chapon voulant faire le coq ou de jaunasses modernes dans le ventre de tanks et criant : Machine en avant ! La seule chose qui compte pour nous c'est de vendre de la ferraille et ces gens-là sont de bons clients. Nous les préférons mêmes à beaucoup d'autres parce qu'ils saccagent plus rapidement le matériel; c'est du bétail, vous dis-je.

— Pardon, mon cher collègue étranger, mais vous traitez ceux qui vous enrichissent avec une singulière désinvolture . . .

— Oh, pas de chichis, monsieur le grand forgeron de Gobacier; entre nous ce serait de la vraie farce et, comme nous tous, vous estimez votre clientèle en proportion tout simplement des millions qu'elle vous fait gagner.

— Cela dépend. Je vends du matériel de guerre à des sauvages qui veulent se conduire comme des civilisés . . .

— Et vous en vendez aux civilisés qui se conduisent comme des sauvages, c'est entendu. En fin de compte, il n'y a pas de différence entre les uns et les autres.

— Laissons de côté toutes ces réflexions futiles, reprit le Super-directeur de Gobacier et passons à des choses plus sérieuses. Nous sommes les principaux marchands de canons des divers pays et nous nous sommes réunis en petit comité tout intime pour discuter de la situation mondiale, donc de nos intérêts directs; voyons, ou en sommes-nous exactement ? Monsieur Huber Ahl, faites votre rapport.

Un gros et grand rouquin, mafflu, pansu et ras tondu se leva.

— Dans mon pays, dit-il, la situation est excellente; la population, naturellement disciplinée, comme vous le savez, accepte tout du moment qu'on lui bourre le crâne avec des illusions et l'autre côté avec des grands coups de pied pour lui réchauffer l'enthousiasme. Elle mange des patates frites dans la graisse de chevaux de bois et l'on utilise tous les déchets pour faire des choses très épatantes car c'est la razzia permanente et générale de toute la finance publique et particulière, on ne perd pas une balayure. En revanche on a pu meubler les arsenaux à les faire craquer. Dans quelque temps on ne pourra plus faire un pas dans mon pays sans marcher sur un canon. Le peuple a très bien compris que tout ça protège la paix universelle; d'ailleurs, il faut comprendre ou gare à la trique !

— Et vous, sir Conspect ?

— Nous sommes fort en retard sur le pays de M. Huber Ah ! pour protéger la paix mais nous saurons bien rattraper le temps perdu. Nous avons de la finance en masse et du crédit partout, bref, le nerf de la paix; le peuple s'est montré tout d'abord assez rétif parce que c'est toujours la même histoire, en fin de compte c'est lui qui se fait casser la gueule mais nous lui avons fichu la frousse à tel point qu'il veut avoir maintenant plus de canons que n'importe qui. C'est bien de l'encombrement, sans doute, et puis il est difficile de se maintenir à hauteur de la situation parce que les canons c'est comme la mode féminine, ça change tout le temps. Il est vrai que nous avons la ressource de revendre le matériel vieilli pour du neuf à des nègres ou à des chinois quelconques. De toute façon, nous travaillons ferme à protéger la paix.

— Et vous, Ducreux-Zeau ?

— Je suis en tous points de l'avis de ces messieurs. Entre nous, c'est un commerce criminel et dégoûtant que nous faisons là, mais puisque les peuples sont assez fous pour acheter notre marchandise, nous serions bien bêtes de ne pas la leur vendre.

— Messieurs, approuve le Super-directeur de Gobacier, je vous félicite de vos bonnes dispositions et jespère qu'elles ne se démentiront pas dans l'avenir. Résumons : la terre est peuplée d'une dizaine de gros marchands de canons, de quelques centaines de gens qui voient plus ou moins clair et de deux milliards de mannequins à tout faire surtout les pires blagues.

Ces deux milliards d'idiots ne comptent pas, ils font chiffre tout simplement; les cinq ou six cents braves gens — peut-être sont-ils même un millier — sont quantité négligeable car ils ont à peu près tous le grand défaut d'être honnêtes et, dans le commerce intensifié, la politique de réussite et l'art de se faire une large place au soleil, l'honnêteté vous fiche les hommes à plat pour que nous puissions mieux les fouler aux pieds, nous, les gros marchands de canons qui ne reconnaissons qu'une seule puissance, l'or.

— Et il faut bien reconnaître que le seul moyen d'en faire beaucoup et rapidement, ce n'est pas de se laisser aller au rêve des anciens alchimistes qui cherchaient la pierre philosophale mais d'exploiter les réalités, au nombre desquelles figure, en premier lieu, la bêtise humaine.

— Ce n'est peut-être pas la bêtise humaine qui nous favorise mais le vieil instinct d'homme des cavernes qui sommeille toujours dans l'être humain pour se réveiller de temps à autre.

— Que l'on réveille plutôt par une savante préparation, une sorte d'opération sans douleur qu'on fait subir aux peuples des divers pays. C'est en quoi consiste notre premier travail et c'est le plus délicat. Quand une nation se se laisse aller au découragement et même à l'avachissement, c'est une proie tout indiquée pour nous et qui nous en amènera d'autres ensuite. Nous choisissons, parmi les sujets possibles, un homme fort en gueule, un peu mystique et bien cabochon s'il se peut, nous lui facilitons le chemin jusqu'aux grands sommets de la société en l'appuyant sur une force que nous faisons miroiter à ses yeux et, après cette impulsion, il marche tout seul. Il chauffe le peuple pendant que nous chauffons nos forges, il ruine peut-être son pays mais il enrichit notre industrie, c'est tout ce que nous demandons et, après ça, il peut bien aller au diable.

— Nous l'y envoyons même, en le poussant un peu de ce côté là, quand il devient trop encombrant.

— Singulière façon de dire merci !

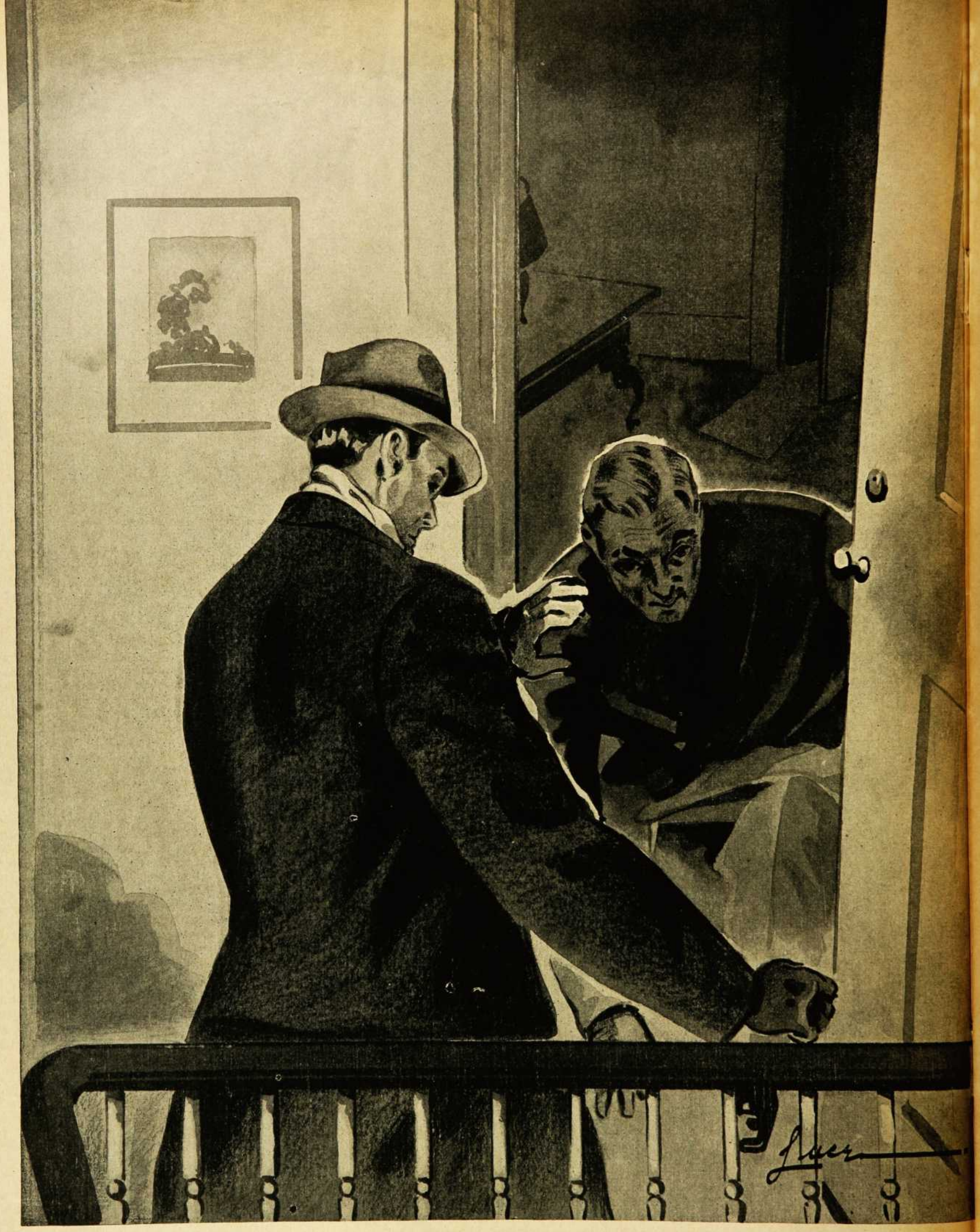
— Oh, mon cher ! je répéterai la parole qu'on a dite il y a un instant : pas de chichis entre nous ! ce serait du propre si les marchands de canons se mettaient à faire du sentiment ! Nous faisons notre fortune et c'est suffisant !

— En fin de compte, les peuples, que deviennent-ils dans tout cela ?

— Ce qu'ils peuvent et si ça ne fait pas leur bonheur, ils n'ont qu'à crever puisqu'il sont assez naïfs pour se laisser conduire par nous. La pitié n'est pas de mise pour les troupeaux de moutons destinés à l'abattoir. Ah, bien entendu, s'ils voulaient comprendre la vie, être raisonnables, les peuples nous supprimeraient et ça ferait leur bonheur mais, encore une fois, ils sont trop bêtes.

Et voilà, sinon les paroles elles-mêmes, du moins le sens exact de ce qu'un indiscret a entendu lors d'une réunion de marchands de canons . . .

F. de Verneuil



Il aperçut indistinctement un homme qui rampait.

L'homme au cache-nez gris

Nouvelle par DONALD STONE **Dessin de LUCE**

PAR une soirée pluvieuse et sombre, l'inspecteur Price rentra chez lui après une journée fatigante passée dans son bureau de Scotland Yard. Abandonnant son manteau et son parapluie transpercés, il se laissa tomber dans un fauteuil, tourna le commutateur et poussa un soupir de soulagement. Il sonna sa locataire, qui lui servait de femme de ménage et pouvait au besoin lui préparer son modeste repas.

— Madame Evans, dit-il, je n'ai guère envie de retourner me faire tremper ce soir, pourriez-vous me faire une côtelette ou une sole frite ?

— Je crois que oui, Monsieur, répondit celle-ci. Il est venu une jeune personne qui demandait à vous voir, elle voulait attendre, mais je l'ai renvoyée.

— Qui était-ce ? s'enquit Price, et pourquoi l'avoir renvoyée par un temps pareil ?

Mme Evans se pinça les lèvres, toute son attitude marquait la désapprobation.

— Je ne suis pas sévère en général pour les personnes de mon sexe. Monsieur, mais on ne peut avoir aucun doute sur les mauvaises manières de cette femme ; nous sommes toutes des personnes bien élevées dans la maison.

Price tourna sa chaise :

— A-t-elle laissé un mot ?

— Non, Monsieur ; il y a dans la maison une côtelette et deux poissons ; je ferai ce que Monsieur voudra.

L'inspecteur fit son choix et Mme Evans se retira. Quelques instants après, on entendit la sonnette retentir et elle apparut de nouveau :

— C'est la personne, Monsieur, annonça-t-elle. Si vous m'écoutiez, vous la recevriez à la porte.

— Faites-la entrer, je vous prie, ordonna Price.

La femme hésita, puis obéit ; un instant après, elle ouvrit brusquement la porte, et, sans avoir introduit la visiteuse, se retira sans mot dire.

— Vous désiriez me voir ? dit l'inspecteur en se levant.

La nouvelle venue le fixa un moment en silence, elle était encore très essoufflée.

— Vous désiriez me voir ? répéta Price.

— Vous êtes détective, n'est-ce pas ? dit-elle, celui qui fut chargé de l'affaire de Queen's Park ?

Price fronça les sourcils ; c'était un souvenir qui le troublait toujours.

— En effet, je suis détective.

— Drôle de situation, continua-t-elle, en regardant autour d'elle.

— Que puis-je faire pour vous ?

— J'ai un locataire, dit-elle, avec lequel je n'ai rien à faire ; je ne sais rien de lui, si je lui ai parlé dix fois dans ma vie, c'est bien tout.

— Et alors ?

— Il est mort, il y a une heure à peine, assassiné.

L'inspecteur la dévisagea un instant, incrédule ; soudain, il eut la conviction qu'elle disait vrai.

— Continuez, dit-il gravement, dites-moi ce que vous savez, mais soyez prudent.

— Oh ! je n'ai pas peur, déclara la femme, je n'ai rien contre lui, pas plus qu'il n'aurait de raison de m'en vouloir. Je suis seulement entrée chez lui pour le prévenir que je sortais et lui demander s'il n'avait pas besoin de bois pour son feu, et je l'ai trouvé mort. Je n'ai fait que jeter un coup d'oeil pour m'assurer qu'il ne respirait plus ; j'ai vivement fermé la porte à clef et je suis venue vous trouver.

— Pourquoi n'avez-vous pas été chercher le policeman le plus proche.

— D'abord parce que je ne les aime pas, et puis je ne crois pas qu'il serait venu si je le lui avais demandé ; il aurait cru que je plaisantais ; ensuite je savais que vous habitiez ici ; je vous vois souvent aller et venir, je sais qui vous êtes, je vous ai vu chaque jour aux audiences de l'affaire Drake — j'en manque rarement une — et je me suis dit que vous n'aimeriez pas avoir auprès de vous un maladroit qui vous encombrerait et gâterait les choses. Vous serez ainsi la première personne à franchir la porte . . . après celui qui a fait le coup. Cela vous donne plus de chances de réussir, n'est-ce pas ?

— Peut-être, admit Price. Je vous suis à l'instant.

Avec un soupir, il reprit son manteau et son chapeau encore trempés, remit son repas à plus tard, et se laissa conduire par sa compagne vers une petite maison dans Culver Street. Elle le guida dans l'escalier.

— Voici mes deux chambres, montra-t-elle, lorsqu'ils furent arrivés au premier étage. Voilà la sienne, et voilà sa clef.

— Y a-t-il l'électricité ?

— Vous trouverez le bouton à gauche.

Price tourna la clef, poussa la porte et plongea son regard dans l'obscurité.

Avant qu'il eût pu atteindre le bouton électrique, il aperçut très indistinctement la silhouette d'un homme qui rampait, puis évita en partie seulement, un coup de poing qui lui eût certainement démis la mâchoire s'il avait porté, et qui le projeta contre la rampe. Il chancela un instant et serait tombé dans la cage de l'escalier sans la femme qui se trouvait à ses côtés. En poussant un cri, elle le retint et lui sauva la vie.

Lorsqu'il reprit connaissance, il était assis au sommet des marches de l'escalier, les yeux fixés sur une petite mare de sang. Les barreaux de la rampe lui rappelèrent le danger auquel il venait d'échapper ; derrière lui, la porte restait ouverte ; à ses côtés, la femme s'efforçait de panser une blessure qu'il avait au front. En bas, la pluie tombait toujours et le vent s'engouffrait dans l'escalier par la porte d'entrée restée ouverte.

— Mon Dieu, murmura-t-il, c'est ça l'homme assassiné ?

— Bien sûr que non, répondit l'autre. A présent vous ne saignez plus. Vous sentez-vous mieux ? Je n'ai rien à vous donner chez moi.

— Je sens que ça va mieux, assura Price. Avez-vous vu cet homme ? le connaissez-vous ?

— Non.

— Ce n'était pas votre locataire ?

— Naturellement non ! Je vous ai dit que mon locataire était étendu dans sa chambre, mort ; c'est celui qui l'a tué qui vient de filer. Il était sans doute caché sans m'en douter.

— Pourriez-vous le reconnaître ? demanda anxieusement l'inspecteur.

— Impossible ! Il avait un énorme cache-nez enroulé autour de sa figure, on ne voyait que ses yeux.

Price se mit debout.

— Nous ferions mieux d'aller voir si vous n'avez pas rêvé, suggéra-t-il.

Il se dirigea vers la chambre et tourna le bouton électrique. Un homme se trouvait effectivement étendu par terre. On pouvait remarquer dans la pièce des traces de lutte et d'effraction : tous les tiroirs étaient ouverts et leur contenu avait été jeté sur le plancher. Le matelas avait été enlevé du lit et tailladé, les poches de l'homme avaient été visitées également. Price, sentant ses forces l'abandonner à nouveau, tira son porte-monnaie et y prit un billet :

— Allez chercher une bouteille de brandy, demanda-t-il, le meilleur que vous trouverez.

La femme se jeta sur le billet.

— Je ne resterai qu'une minute dehors, dit-elle.

Price s'assit et continua l'inspection de la chambre. L'homme étendu avait à peu près une quarantaine d'années ; il pouvait être maître d'hôtel ou garçon de restaurant ; il devait être pauvre, décida Price, en remarquant un trou à sa chaussette, sa chemise effilochée, et la nudité du logis ; cependant il devait posséder quelque chose, car les recherches avaient été poursuivies avec méthode.

Tout à coup il cessa toute réflexion ; un vague bruit éveillait son instinct policier. On entendait des pas dans l'escalier ; ce ne pouvait être encore la femme partie depuis deux minutes à peine. Le pas était léger et hésitant ; le visiteur n'était sans doute pas très rassuré. Price s'appuyant contre le mur, écouta attentivement. Les pas se rapprochaient maintenant, de plus en plus distincts, avec une pause de temps en temps comme si le nouveau venu s'arrêtait pour écouter. L'inspecteur poussa la porte et chercha le bouton de la lumière de l'escalier que la femme avait éteinte en partant ; il ne put le trouver.

— Qui est là ? demanda-t-il.

Les pas s'arrêtèrent. Le corridor était si étroit qu'il pouvait entendre la respiration précipitée du visiteur à quelques pieds de lui.

— Qui est là ? répéta-t-il plus fort. Que voulez-vous ?

Il y eut un silence qui dura un instant : aucune réponse, puis le mystérieux intrus sembla s'en retourner rapidement. Il entendit les pas s'éloigner, le froufrou d'une jupe, puis, grâce à la demi-clarté provenant de la chambre qu'il quittait, il aperçut très vaguement la silhouette d'une femme vêtue de noir. Une bouffée d'air pénétra dans l'escalier, puis le battement d'une porte que l'on referme. Tout à coup, il parvint à pousser le bouton électrique. Trop tard, — l'escalier était vide, — il n'y avait plus trace du visiteur . . .

A ce moment la propriétaire rentrait ; elle se rendit dans sa chambre pour en sortir bientôt avec la bouteille de brandy qu'elle venait d'acheter, et deux verres.

— Mon Dieu, j'ai bien besoin de ça ! s'exclama-t-elle, en même temps qu'elle se servait et avalait goulûment le contenu du verre.

Price suivit son exemple, quoique avec moins d'avidité.

— Dites-moi, demanda-t-il, n'avez-vous pas rencontré dans la rue une femme qui sortait d'ici ? . . .

— Pas une âme, affirma-t-elle ; il n'y a personne dans la rue et la nuit est diablement noire.

— Quelqu'un est venu en votre absence, a grimpé l'escalier à pas de loup — une femme — et elle serait entrée ici, si je n'avais pas appelé.

— Vous êtes encore un peu souffrant, dit-elle non sans sympathie. Vous avez reçu un fameux coup sur la tête.

— Je ne vais pas si mal que ça, protesta-t-il . . . Ce pauvre diable avait-il une amie qui venait le voir quelquefois ?

— Une femme est venue ici une fois ou deux, dit-elle ; elle ne restait jamais plus de quelques minutes ; je l'ai aperçue une fois, elle était vêtue de noir.

— Depuis combien de temps vivait-il ici ?

— Six semaines, répondit-elle en se versant à nouveau du brandy. Il s'appelle Charles Fenton ; il était domestique, disait-il, et cherchait du travail. Je n'ai jamais rien eu contre lui.

— Quelqu'un d'autre en avait, dit Price, en regardant la tête du mort qu'il avait recouverte d'une serviette.

— Je ne pensais pas qu'il en valait la peine, grogna la femme en absorbant une nouvelle rasade ; il avait l'air de n'avoir pas le sou.

— Et ça ? dit Price en montrant la cheminée.

Les yeux de la femme s'agrandirent démesurément. Elle se leva vivement.

— Mon Dieu ! s'exclama-t-elle, des billets ! . . .

Price les compta, puis les mit dans sa poche.

— Cent livres, dit-il, voilà une gentille petite somme pour quelqu'un qui vit ici de la manière que vous décrivez.

— Tout de même, répétait la femme, cent livres, alors qu'il me doit douze shillings pour ses repas et plus encore pour du charbon et du bois !

— Vous serez sans doute remboursée, observa sèchement Price. Je vais prendre ceci pour le moment, mais tout ce qu'il doit sera rendu.

Il se tourna vers la porte. A ce moment la femme frissonna.

— Vous n'allez pas me laisser seule ici.

— Non, répondit-il, je vais chercher un policeman qui restera toute la nuit pour veiller. Demain matin, le corps sera transporté au cimetière.

Elle lança un regard plein de convoitise à la bouteille de brandy. L'inspecteur la lui tendit.

— Vous ferez bien d'aller dans votre chambre, lui conseilla-t-il. Je vais fermer celle-ci, appeler un docteur et envoyer un policeman. Il y aura quelqu'un toute la nuit, et le corps sera parti demain, avant que vous ne soyez debout, promit Price.

Et il la quitta.

•

Une semaine plus tard, l'inspecteur avait une consultation avec son chef. Sur la table qui les séparait étaient posés un cache-nez gris, en soie artificielle, assez ordinaire, ainsi qu'un petit triangle de papier gris sur lequel étaient inscrites une ou deux lettres à l'encre noire.

Le chef, après un bref examen de ces deux pièces, s'appuya au dossier de son fauteuil :

— Considérant que vous avez eu l'affaire en mains dès son début, Price, et que vous avez été le premier sur les lieux, il me semble que vous n'avez pas relevé de traces fort intéressantes.

L'inspecteur ne parut pas s'émouvoir des critiques de son supérieur.

— Je ne suis pas de votre avis, chef, dit-il. Ceci est certainement le cache-nez que l'assassin avait sur la figure quand il se sauva de la chambre après m'avoir frappé : il l'a jeté dans la rue aussitôt.

« J'ai pensé qu'il ne pouvait courir longtemps avec cet objet sans s'en débarrasser ; c'est pourquoi je l'ai recherché avec soin et je l'ai trouvé sans difficulté. Vous verrez que l'étiquette y est encore attachée ; j'en ai conclu qu'il l'avait acheté le jour même ; nous avons été dans toutes les boutiques avoisinantes et nous avons trouvé la bonne ; un des vendeurs nous a aidés. Il se souvenait d'une jeune femme assez jolie, habillée de noir, qui toussait beaucoup et qui aurait acheté cette écharpe ou une semblable.

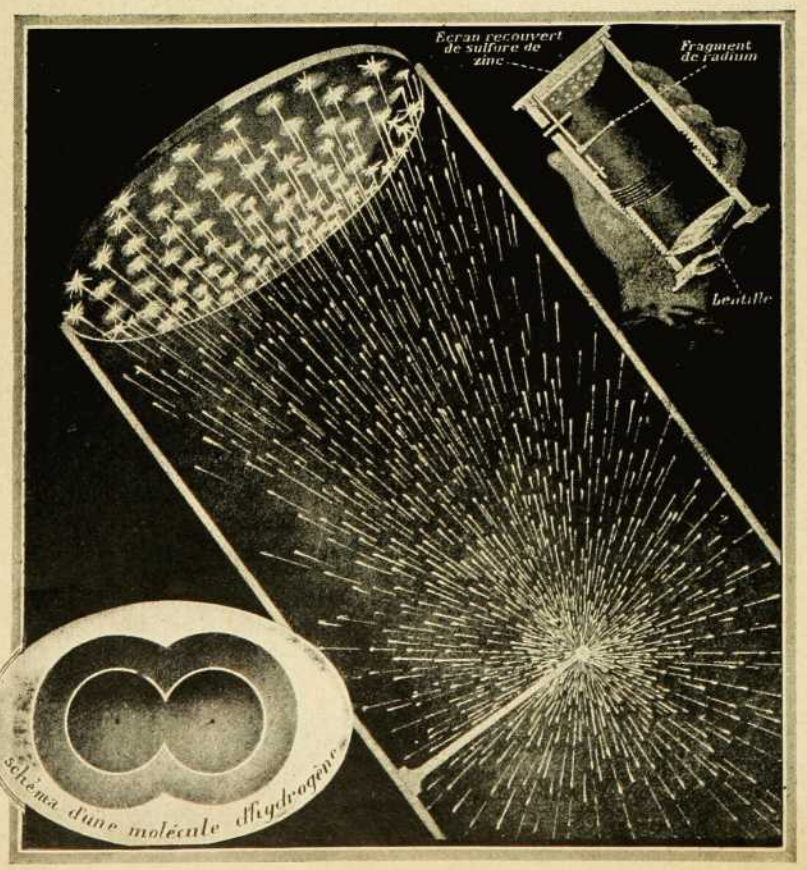
— Cela vous a-t-il aidé ? demanda le major Sutter.

— Oui, plus tard, admit l'autre. Je mets peut-être la charrue avant les bœufs, mais je vais vous parler à présent de l'argent.

— J'ai pu remarquer que vous mettiez grand soin à ne pas en parler à l'audience, dit le sous-commissaire.

(*Lire la suite page* 33)

Vue à vol d'avion, du palais splendide que la Société des Nations a fait ériger dans le Parc Ariana, violant ainsi les clauses d'un testament qu'elle aurait dû être la première à respecter puisqu'elle prétendait représenter le droit et le respecter.



L'avenir de la paix tient-il dans l'expérience ci-dessous de laboratoire ? C'est la désintégration de l'atome qui changera sans doute un jour le monde entier ... ou le fera sauter définitivement.

LE TOMBEAU DE LA PAIX

Chronique d'Actualité

par LOUIS ROLAND

CHAQUE fois que les hommes ont voulu mettre en cage la colombe de la Paix, il s'est produit un curieux phénomène : la colombe s'est métamorphosée en oiseau de proie et n'a pas voulu faire son nid dans la cage.

Un palais magnifique fut construit à la Haye pour l'abriter ; on l'appela pompeusement Tribunal de la Paix, mais ce ne fut même pas une simple Justice de Paix. De graves messieurs s'y donnèrent de temps à autre des rendez-vous pour y fumer de gros cigares et parler de la pluie et du beau temps qu'il faisait dans les divers pays. L'institution n'eut vraiment pas de chance, les projets pacifiques s'envolèrent avec la fumée des cigares, et la guerre de 1914 vint démontrer péremptoirement la parfaite inutilité de la machine administrative à rendre les hommes sages.

Après la grande tourmente, le rêve de fraternité universelle hanta de nouveau quelques cervelles, et c'est alors que naquit une jolie fille à la santé malheureusement fort délicate qui s'appela la Société des nations. Cette jeune Eve vit le jour dans la ville du même nom, et les fées modernes, accourues à son berceau, lui souhaitèrent beaucoup de belles choses avec une longue vie.

Mais eux-mêmes n'étaient pas des gens à longue vue, et ils ne remarquèrent pas, dans le nombre, une vieille fée Carabosse, appelée encore l'Ambition, vieille autant que le monde et douée d'une dose d'astuce hypocrite suffisante pour donner bonne mesure à toute une potée de grands diplomates.

Cette fois encore, la colombe de la Paix devait se changer en épervier ou bien en vautour, ou peut-être même en simple charognard.

Pendant sa toute première enfance, la Colombe genevoise de la Paix parut née viable, mais elle avait tout juste dix ans quand elle commença à se sentir mal en point, car la fée Carabosse faisait des siennes.

Le Japon arrache des plumes à la colombe en Mandchourie, après quoi il lâche la société ; l'Allemagne en fait autant, et Mussolini tombe sur le poil au Négus. L'Espagne se met à flamber, le Japon se met à occire des Chinois non plus en détail mais en gros, l'Allemagne gobe l'Autriche puis un bon morceau de la Tchécoslovaquie, en attendant le reste, car l'appétit lui vient en mangeant. Partout c'est la course aux armements, la préparation fébrile à une écrabouillade comme le monde n'en aura encore jamais vue. En même temps on voit toutes sortes de choses pas drôles et bien de nature à dégoûter un honnête homme : des traités mis à la poubelle, des pactes de non intervention qui consistent à ravitailler le plus possible en facilités de guerre ceux qui se cassent la gueule, d'autres pactes d'amitié qui sont de la vraie farce, bref un tas de chinoiseries lamentables qui n'ont pas seulement lieu au pays des Fils du ciel.

C'est à croire que la terre entière est maintenant peuplée de Fils de l'enfer.

Enfin, partout c'est malpropre, angoissant et bien de nature à faire perdre aux hommes de tout le globe le peu de cervelle qu'ils peuvent avoir encore.

Tout ça, peut-être bien, parce qu'on a bâti une belle cage pour l'oiseau de la paix, à Genève.

Cette belle cage, ou ce beau palais qui a coûté des millions, qui est une orgie de super-luxe, et dans lequel on a donné des fêtes à faire crever de jalousie le vieux Sardanapale de l'histoire ancienne, ce palais de vermeil et de merveilles sera bientôt à vendre au plus offrant, si toutefois même il se présente un acquéreur. Il s'effritera plutôt sous les bombes dans un avenir sans doute pas très éloigné.

C'est du moins la légende qui le prétend et le fantôme qui le prédit.

Car il y a, sur son compte, une histoire pas bien propre et un fantôme évidemment imaginaire. Mais sait-on jamais . . .

Voici ce qu'il en est. En 1890, un genevois nommé Revilliod et qui avait des millions à les remuer à la pelle, vint à mourir. Il avait auparavant fait un testament par lequel il donnait à la ville de Genève une propriété magnifique dont même un roi aurait été très fier. En échange, la ville de Genève devait s'engager formellement à respecter les clauses du testament qui étaient celles-ci : la belle propriété deviendrait un parc public jusqu'à la fin des temps, on y construirait un grand musée et l'ensemble s'appellerait Parc Ariana ; ceci en souvenir de la regrettée Ariane qui avait été la femme très aimée du donateur. Troisième condition : le tombeau du donateur serait érigé au milieu de ce parc.

Ce testament était tout à l'avantage de la ville de Genève qui en fut enchantée, et jura solennellement de respecter les volontés dernières du riche défunt. Le parc fut aménagé, le tombeau construit et le Parc Ariana connut non seulement la faveur mais l'enthousiasme du peuple genevois reconnaissant.

C'était, en vérité, le plus beau site qu'on pût trouver à cinq cents lieues à la ronde ; c'était même si beau que ça tapa dans l'œil des gros fonctionnaires de la Société des nations qui décidèrent d'y installer leur manufecture de décisions inutiles. Ils voulaient un palais pyramidalement pharamineux, et le Parc Ariana représentait à leurs yeux l'emplacement rêvé.

Ah ! les choses n'allèrent pas comme sur des roulettes pour commencer ! La ville rouspéta ferme, car elle voulait honnêtement respecter les conditions du testament, mais la Société des nations, qui tenait à installer son pigeonnier dans cet endroit-là, mit en avant les grands arguments: d'abord la bonne galette, sous forme du prix fort; et ensuite elle menaça d'aller s'installer aux cinq cents diables, peut-être même chez les sauvages, si on ne lui accordait pas l'emplacement convoité.

Il y eut encore pas mal de tiraillements, mais enfin la ville parvint à décider le dernier héritier de l'archimillionnaire défunt à accepter la transformation.

Et la Société de la Paix construisit un beau palais pour son oiseau.

Oh ! un palais épatant, un palais de rêve dont je ne vous donnerai pas la description, car il me faudrait, pour cela, accaparer dix pages du *Samedi* pendant six mois, et ça deviendrait tannant à la fin. Sachez seulement qu'on n'avait jamais rien fait de pareil. Avec autant de désinvolture surtout.

Mais le mort se vengea.

Du moins, on pourrait le croire, car le palais n'était pas même au tiers construit que déjà les affaires mondiales allaient tout de travers. Plus la construction avançait et plus les difficultés surgissaient de partout, Naturellement, la société de la colombe s'avérait chaque fois plus impuissante que précédemment à remettre les choses en bon ordre. Depuis le commencement de la construction du fameux palais on pourrait compter les petites et même grandes guéguerres à la douzaine. Et les déchirements de traités ! et les coups de force ! et les passe-droits éhontés ! et toutes les canailleries de tout le tremblement de diable à quatre qu'il serait fastidieux à la fin d'énumérer !

Vraiment la société a gobé des couleuvres à satiété !

On dit que le fantôme du vieux Revilliod se promène la nuit dans les allées sombres de son parc désaffecté, et qu'on le voit même errer dans les grandes salles maintenant désertes du palais de la colombe déplumée ; c'est sans doute de l'imagination, mais les légendes sont tenaces, et celle-ci fera sûrement son chemin.

Jusqu'à ce qu'elle devienne de l'histoire vraie.

En tout cas, la coïncidence est curieuse. Autant que dramatique.

Le tombeau du millionnaire Revilliod dont le fantôme, à ce qu'on prétend, se promène aujourd'hui dans les salles désertes du fameux palais.

L'Actualité en Canada et Ailleurs

par le Globe-Trotter

(Spécial au "Samedi")

L'EPINE DANS LA PATTE DU LION

Quel est aujourd'hui le problème le plus épineux pour la Grande-Bretagne ? — Le mouvement sioniste et ses conséquences possibles.

Depuis vingt ans, la Grande-Bretagne a peut-être rencontré les difficultés les plus graves de son histoire. Des pays faibles ou vaincus sont devenus des puissances capables de parler haut à la riche Albion ; une ancienne colonie anglaise, les Etats-Unis, remplace peu à peu l'Angleterre comme banquier du monde. Mais dès la fin de la guerre de 1914, le lion britannique s'est volontairement fiché dans la patte une épine qui pourrait bien, un jour prochain, empoisonner tout son organisme.

Le 2 novembre dernier était l'anniversaire de la célèbre déclaration Balfour par laquelle la Grande-Bretagne s'engageait à créer un Etat juif en Palestine. Cet anniversaire a été marqué par des troubles en Syrie (sous mandat français), au Liban et à Jérusalem ; les Arabes de la Palestine se révoltent contre le juif qui, disent-ils, veut les déposséder d'un pays qu'il ont conquis il y a plus de treize siècles.

J'ai déjà parlé ici, il y a plusieurs semaines, de l'origine du mouvement sioniste et des premières tentatives de réalisation. La Grande Guerre devait faire renaître les espoirs des Juifs désireux de constituer un foyer en Palestine. Le 2 novembre 1918, lord Balfour promettait aux Sionistes l'appui de l'Angleterre ; le Conseil Suprême des Alliés (France, Etats-Unis, etc.) approuve ce geste en 1922. Des millions furent dépensés pour créer les colonies juives de Tel Aviv, d'Hadera, d'Ein Harod, en Palestine.

Dès les débuts, les Arabes s'émurent de cette invasion. Et bientôt la Grande-Bretagne fut forcée de défendre les colons par les armes, sinon de prendre parti, risquant ainsi de soulever contre elle tout l'Islam : non seulement les Arabes de la Palestine mais ceux de tout le Proche-Orient. Manœuvre dangereuse qui mettra bientôt en péril, du côté de la Mer Rouge, la route des Indes. Il ne faut pas oublier que l'Angleterre possède elle-même de grands intérêts en Palestine et que les Juifs qui y sont établis veulent être maîtres « chez eux ». Fils des persécutés de Pologne, d'Ukraine, de Lithuanie, de Roumanie, ces Israélites revenus en Terre Promise sont soulevés par un nationalisme intransigeant, par une mystique de la race. La plupart de leurs colonies réalisent un idéal de communisme, de collectivisme, enseigné depuis longtemps par des théoriciens d'Israël. Comment ces quelques milliers de colons pourront vaincre les millions d'Arabes fanatiques, voilà une question à laquelle les événements répondront bientôt.

Malgré son habileté coutumière, il est certain que la Grande-Bretagne a fait une grave erreur en appuyant aussi ouvertement la création d'un foyer national juif en Palestine ; pour quelques avantages immédiats, elle s'est préparé des ennuis dont on peut dès maintenant prévoir les terribles conséquences : tout l'Islam acharné contre les Européens et sabotant la vie économique et politique de la Méditerranée, de l'Afrique du Nord et du Proche-Orient !

•

UNE ILE FORTIFIEE

L'île de Malte, dans la Méditerranée, occupe une situation stratégique sur la route des Indes. — Elle appartient à l'Angleterre depuis 1814.

Malte, célèbre depuis des siècles, fait partie d'un archipel de cinq îles, dont trois seulement sont habitées. Située au sud de la Sicile, loin des côtes, cette terre aride est depuis de nombreux siècles convoitée par toutes les puissances qui cherchent à obtenir la maîtrise de la Méditerranée.

L'archipel de Malte est tout ce qui reste d'une langue de terre qui, dans les temps préhistoriques, reliait la Sicile à l'Afrique ; des archéologues ont découvert de nombreux monuments monolithiques qui prouvent que Malte fut habitée bien longtemps avant l'ère chrétienne. Tour à tour, les Phéniciens, les Carthaginois, les Romains, les Arabes et les Normands l'ont occupée. En 1530, Charles V la concéda à l'Ordre des Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, connus par la suite sous le nom de Chevaliers de Malte. C'est eux qui, en 1566, construisirent la capitale, La Valette ; ils érigèrent d'immenses murailles et des forts puissants qui existent encore. De nos jours, l'armée anglaise se sert des entrepôts à grains creusés par les Chevaliers de Malte.

Avant l'arrivée des Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, Malte avait pour capitale Notabile, ville fortifiée où subsistaient les ruines d'une église construite au premier siècle de l'ère chrétienne.

L'île de Malte a 17 milles de longueur, huit milles de largeur et 86 milles de circonférence.

Par le Traité de Paris, en 1814, Napoléon dut céder l'île à l'Angleterre. Devenue colonie de la Couronne, elle est aujourd'hui administrée par un Gouverneur et un Comité Exécutif. Il y a quelques années, les Maltais (environ 250,000) protestèrent contre l'ostracisme dont souffrait leur langue ; grâce aux revendications de quelques patriotes, le maltais est désormais à pied d'égalité avec l'anglais dans les cours de justice, l'administration, etc.

L'avion a enlevé à Malte sa réputation d'invulnérabilité ; il n'est plus question d'en faire une base navale ; n'empêche que sa valeur stratégique justifie les sommes énormes que la Grande-Bretagne engloutit pour la fortifier.

•

LE QUARTIER AHUNTSIC

Un nouvel hebdomadaire qui a son utilité et qui saura rendre de grands services au quartier Ahuntsic.

M. Arthur Prévost, qui a remporté un véritable succès avec sa pièce *Maldonne*, vient de lancer un nouvel hebdomadaire dans l'intérêt de ses concitoyens du quartier Ahuntsic.

La population du quartier Ahuntsic est en très grande majorité canadienne-française. Elle a des intérêts à sauvegarder et des droits à faire valoir ; l'une des questions les plus importantes est celle du transport, par tramways ou autobus. Aussi, dès son premier numéro, *Le Quartier Ahuntsic* réclame-t-il le tramway à 5 cents ; il se propose de publier une série d'articles documentés sur le même sujet.

La rédaction et l'administration du *Quartier Ahuntsic* sont à 11861, rue Pasteur.

•

LE VRAI VISAGE D'HAITI

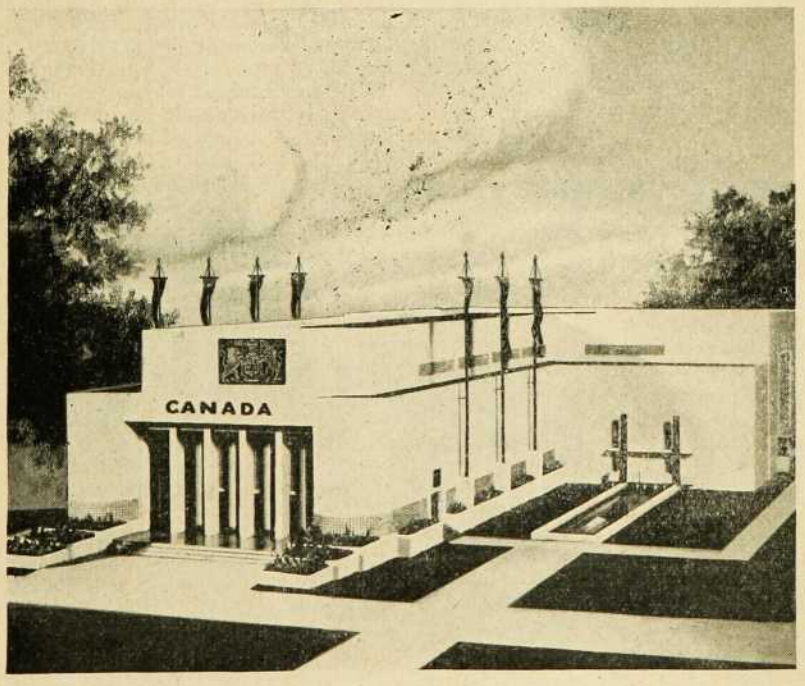
Par M. Philippe Cantave. Première brochure de la série des Documents Haïtiens.

Par de nombreuses conférences, M. Philippe Cantave a fait connaître son beau pays d'Haïti. C'est pour continuer la portée de ses paroles qu'il vient de publier une élégante plaquette illustrée : *Le vrai visage d'Haïti*.

En une trentaine de pages, il expose brièvement l'histoire d'Haïti, ses coutumes, son aspect moral et physique, ses activités intellectuelles, sociales et politiques.

La plupart des photos ont été prises par le Fr. Marie-Victorin, au cours d'une croisière sous les auspices de Canada-Voyage, dont M. Louis-Philippe Langlois est le directeur.

Le vrai visage d'Haïti, par M. Philippe Cantave, est en vente chez l'éditeur Gérard Maurice, 840, rue Cherrier, Montréal.

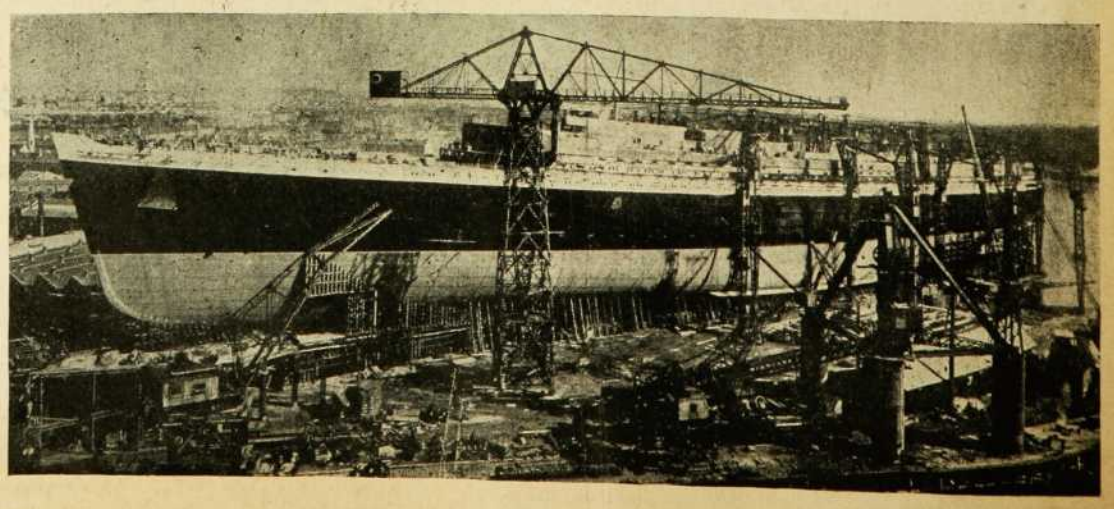


Le pavillon du Canada à l'Exposition universelle de New-York. C'est au printemps de 1939 que s'ouvrira cette exposition à laquelle participeront tous les grands pays du monde. Soixante-quinze pour cent des travaux sont terminés.

▼

C'ETAIT UN PETIT, TOUT PETIT BATEAU...

(chanson de Jean Lumière)



Cette photo Times Wide World fut prise le matin du lancement du plus gros paquebot du monde, le *Queen Elizabeth*, dont le tonnage est de 85,000. Il l'emporte de quelques pieds de longueur sur le *Normandie* et sur le *Queen Mary*. Ces trois super-paquebots ont plus de mille pieds de longueur. Le *Santa Maria* de Christophe Colomb en avait 163.

Dans le Monde Sportif

par Oscar Major

UN CONSEIL AMICAL A LA DIRECTION DU CLUB DE BASEBALL SOREL

Une nouvelle émanant de Sorel nous apprend que la direction des champions de la Ligue Provinciale de Baseball avait congédié, à la fin de la saison, sept de ses joueurs américains de la saison dernière. Ils ont été rayés des cadres de l'équipe pour insurbordination sur le losange et pour mauvaise conduite hors du terrain de jeu. Nous applaudissons des deux mains à cette heureuse décision.

Que vont faire maintenant les directeurs du Sorel? Il faut remplacer ces sept joueurs récalcitrants. Vont-ils engager sept autres joueurs américains ou canadiens-français? Voilà, nous n'en savons rien actuellement. Cela nous paraît être une occasion de leur proposer quelque chose de très bien en même temps que de très pratique : un conseil amical.

Depuis deux ans, les clubs de la Ligue Provinciale jouent devant de piètres assistances sur le magnifique terrain du Sorel. Les amateurs de baseball de Sorel n'encouragent pas leur équipe d'As pour plusieurs raisons. Il ne nous appartient pas de les déceler toutes. Nous parlerons de l'une d'elles, cependant. Aucun joueur de baseball canadien-français ne fait partie des champions, depuis deux ans. C'est incompréhensible pour une ville sportive, entièrement composée de Canadiens-français. Même si cela écrase quelques orteils, nous continuerons à protester contre tout ce qui choque le bon sens. Si vous voulez, messieurs les directeurs du Sorel, que le public sorellois, que nous connaissons très sportif, assiste en grand nombre à vos joutes de baseball, si vous tenez à ne pas perdre $15,000 tous les ans, changez de tactique. Engagez cinq ou six excellents joueurs canadiens-français de Montréal, dont les qualités athlétiques ne sont pas à dédaigner. Vous n'avez pas, espérons-le, oublié la victoire du club Opéra sur le vôtre, le 13 septembre dernier? Et, nous vous l'assurons, ces cinq ou six bons petits Canadiens ne passeront pas leur temps à comparaître devant les tribunaux pour mauvaise conduite.

Peut-être l'importance de cet enjeu appelle-t-elle un examen sérieux de la question? Croyez-nous, M. Lucien Lachapelle, président du Sorel, suivez le conseil de quelqu'un qui aime sincèrement le baseball et qui vous veut beaucoup de bien.

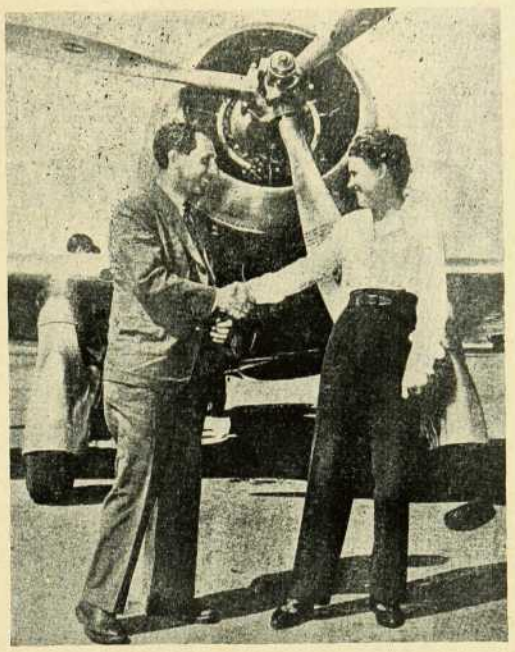
•

UN PEU DE TOUT

Tous les sportsmen devraient être au courant de ces quelques lois de la chasse : Il est strictement défendu de chasser le caribou pendant une période de 5 ans, excepté dans les comtés de Bonaventure et Gaspé, Nord et Sud. Dans ces deux comtés, la chasse au caribou est permise du 20 septembre au 20 novembre. Un seul caribou par chasseur et par saison. Défendu de chasser le castor jusqu'au 31 décembre 1942. Défendu de tuer plus d'un orignal et de deux chevreuils pendant la même saison. Défendu de tuer la femelle de l'orignal. Défendu de tuer les petits de l'orignal et du chevreuil. Défendu de faire la chasse à l'orignal et au chevreuil à l'aide de chiens, de lumières à projection, de collets, cordes ou trappes ou filets. Défendu de chasser ou tuer l'orignal ou le chevreuil dans les ravages d'hiver ou en profitant de la croûte de la neige. Défendu de chasser le chevreuil et tout gibier migrateur, une heure avant le lever du soleil et une heure après son coucher. Du 1er septembre au 15 novembre, il n'est pas permis de tuer plus de 150 canards en une seule saison, plus de 50 outardes et oies en une saison, plus de 125 râles, 125 bécassines et 125 bécasses en une saison. Défendu de capturer la grenouille du 1er septembre au 15 juillet. Détruire la grenouille, c'est commettre doublement une mauvaise action, puisque c'est priver l'agriculture d'un de ses auxiliaires les plus humbles et très précieux. C'est ordinairement à la tombée de la nuit que le timide animal quitte son abri pour aller à la recherche de sa nourriture, uniquement composée d'insectes nuisibles . . . Plus de $14,000,000 sont dépensés, tous les ans, pour la chasse et la pêche dans notre province.

•

Si tous les athlètes de 18 à 21 ans, joueurs de hockey, de baseball, de rugby, boxeurs ou autres faisaient un tant soit peu de natation, ils auraient un cœur plus solide, ils obtiendraient alors le contrôle de la respiration, ils comprendraient les bienfaits du relâchement souple des muscles. Ces qualités sont absolument nécessaires s'ils veulent devenir des vedettes dans leur sport favori. Voyons un autre bel exemple en faveur de la natation : Tous les ans, les administrateurs de la police de New-York font passer un examen aux candidats à la force constabulaire, pour s'assurer de leurs aptitudes physiques. Il y a 10 épreuves de force, de vitesse et d'agilité, avec un maximum de 10 points chacune. Au dernier examen, 5,000 concurrents se présentèrent au grand gymnase de la police newyorkaise. Sur ce nombre, trois candidats seulement obtinrent le maximum, soit 100 points : un professeur de natation, un sauveteur professionnel ou un surveillant de bains et de plages, si vous voulez, et un excellent nageur.



La célèbre aviatrice américaine, Mlle Jacqueline Cochran, détentrice de plusieurs records féminins de l'aviation, félicite le Major ALEXANDER P. DE SEVERSKY, fabricant d'aéroplanes, qui a volé de New-York à Los Angeles en 10 heures 3 minutes. L'aviateur Seversky s'entraîne pour briser le record mondial d'altitude. Il veut s'élever à 50,000 pieds. Il lui faudra donc une résistance physique peu courante. Les pilotes qui font des vols d'altitude ont d'abord des impressions de manque d'air, des palpitations, puis une sensation d'anneau enserrant le front, des nausées, parfois même des vomissements. La fatigue des muscles s'accentue, les mains et les pieds semblent chaussés de plomb. D'autres fois, les aviateurs sont subitement frappés d'une perte de connaissance sans aucun signe prémonitoire. Les principales causes de tous ces troubles sont le manque d'oxygène — ce serait l'asphyxie, s'il n'y avait pas de masque — et le froid. Seversky n'ignore pas ces risques. C'est pourquoi il entend se mettre en excellente condition physique, tout comme l'athlète, avant d'entreprendre son audacieuse envolée aux hautes altitudes.

•

Le crochet à la mâchoire est une invention de Mike Donavan, ancien champion du monde des poids moyens (il boxa pendant 37 ans) père d'Arthur Donavan, le meilleur arbitre de la boxe de nos jours.

•

Ces jours dernier, à Cologne, Allemagne, les boxeurs poids lourds, l'Allemand Hower et le Belge Verbeeren, pesant tous deux 210 livres, se rencontraient dans un combat de 10 rondes. Verbeeren encaissa, à la cinquième ronde, un direct à la mâchoire. Il s'écroula sur le plancher de l'arène. Une seconde ou deux plus tard, son adversaire Hower fut tout surpris de ne plus voir le vaincu sur l'arène, mais dessous, le plancher s'étant effondré. Un cas semblable ne se rencontre pas fréquemment dans l'histoire de la boxe.

Le record du monde du saut en hauteur, pour le sexe féminin, est détenu par la sportive allemande Dora Ratjen, de Brême. Elle réussit à faire un saut de 5 pieds 6 pouces, sans toucher à la barre horizontale. Cependant, la Fédération allemande a l'intention d'annuler le record de la sportive israélite, qui ne serait pas du . . . sexe féminin.

•

A la fin du mois de novembre, le promoteur de boxe Jules Racicot présentera aux amateurs des poings gantés un match revanche entre Florian Lebrasseur et André Lenglet. Ces deux pugilistes poids lourds ont chacun une victoire à leur crédit. Après ce match, le géant boxeur français André Lenglet sera l'adversaire de Bob Pastor et Bob Olin, à New-York.

•

UNE SUGGESTION

Il est souvent difficile pour les spectateurs des séances de lutte, qui sont éloignés de l'arène, de distinguer la position exacte des deux lutteurs entrelacés au tapis. Pourquoi ne fait-on pas porter aux deux athlètes des chaussures de couleur différente? Nous adressons cette petite suggestion aux promoteurs de lutte du Forum et de nos stades locaux.

•

A Monsieur H. Labrie, Montréal.

Le mot amateur veut dire, par son étymologie, celui qui aime. Au point de vue sportif : celui qui ne tire aucun profit du sport. Donc, dès qu'un joueur de hockey touche un dollar pour ses services, il n'est plus amateur pur, puisqu'un autre élément que l'amour intervient. Son intérêt et son profit passent alors en premier lieu. Maintenant, le joueur qui n'est pas amateur est professionnel. Celui qui reçoit pour jouer au hockey, $5, $10, $20 ou $30 par semaine est professionnel. Qu'il touche $500 ou $5,000 en une saison, c'est la même chose. Ce n'est pas, en effet, une affaire de quantité, c'en est une qualité. C'est pourquoi nous vous répondrons que tous les joueurs de hockey de la Ligue Senior du Québec, à l'exception de ceux du club McGill, qui sont des amateurs purs, et tous les équipiers de la Ligue Provinciale de Hockey sont des professionnels, n'en déplaise à qui que ce soit.

•

A un jeune lutteur de Québec

Mais oui, la lutte développe les bras et surtout le dos, les reins et le cou. Si, à 17 ans, vous êtes déjà très solide et voulez vous étoffer, la pratique de la lutte, avec le minimum d'efforts, sous l'œil d'un bon instructeur, vous donnera d'excellents résultats. Complétez par un peu de course à pied et vous disposerez d'une excellente méthode d'entraînement. Si, enfin, vos bras sont un peu faibles, pratiquez les poids et haltères sans excès et les exercices de culture physique. Vous acquerrez alors une très grande vigueur, surtout de la main.

•

UN ATHLETE PEUT-IL FUMER ?

Il ne se passe pas de jour que nous ne rencontrions de jeunes athlètes, futurs champions, qui nous demandent si le tabac est proscrit d'un façon absolue de l'entraînement. A ces jeunes sportsmen et sportifs, nous répondons qu'il en est pour le tabac comme pour autre chose, c'est-à-dire que l'abus serait nocif.

Il est évident qu'un jeune homme faisant du sport uniquement pour sa santé, ne voulant pas faire profession de ses muscles, peut fumer d'une façon raisonnable s'entend, mais à une condition expresse: après la cigarette, sans avaler de fumée si possible, il doit sucer un morceau de sucre ou un bonbon très sucré. Ce dernier vous fera saliver. Et cette salive sucrée que vous avalerez empêchera toute irritation à l'estomac.

Aimer c'est Souffrir

par

Ely Montclerc

Dessin de F. BAZIN

La jeune fille, attentive, émue, écoutait les explications de la religieuse.

LES DEUX hommes s'arrêtèrent... La nuit était d'une délicieuse clarté. Sambleuse regarda Kessner et vit des larmes dans ses yeux. Cette réponse bien plus éloquente qu'une belle phrase alla au cœur du marquis, il serra chaleureusement les mains de son camarade.

— Merci, merci, fit-il très ému. Alors tu es mon ami, mon ami comme auparavant ?

— Si vous m'en jugez toujours digne, murmura humblement Kessner.

— Ah Pierre, voici la première fois depuis bien des jours, que je respire librement... Nous allons être deux, deux pour me défendre, pour chercher ceux qui m'ont fait tant de mal.

— Vous voulez vous venger, n'est-ce pas ? interrompit l'Alsacien.

— Non, Pierre, le mal qu'on m'a fait à moi, à moi seul, je pourrai le pardonner. Mais il y a ma femme et ma fille, injustement flétries par l'opprobe qui pèse sur mon nom. Je veux trouver les vrais coupables et obtenir ma réhabilitation... c'est tout ce que je souhaite.

— Vous soupçonnez quelqu'un ?

— Ce Kessner d'abord... Certainement il a trempé dans cette affaire, mais il n'est pas seul, j'en réponds. On s'est servi de lui, il n'a fait qu'obéir...

Les deux hommes arrivaient au campement.

— Il est tard, ajouta le marquis, allons nous reposer. Pierre. Demain si tu veux, je te dirai qui je soupçonne encore, je te dirai des projets... Veux-tu ?

— Oui, à demain...

Il se glissèrent dans le baraquement et s'étendirent sur leur couchette en silence afin de ne pas réveiller leurs camarades endormis déjà. Le lendemain, au moment de se rendre à la besogne quotidienne, un officier commanda à Pierre de se rendre au fort avec une dizaine de ses camarades.

NOTRE FEUILLETON — Numéro 10

Il y avait un travail de remblayage à faire, qui ne serait achevé que tard dans la journée. Sambleuse ne faisait pas partie de cette équipe. Il serait donc séparé de son compagnon tout le jour. Cela arrivait quelquefois, mais peu souvent.

— A ce soir, au même endroit qu'hier n'est-ce pas ? demanda-t-il à Kessner au moment où celui-ci s'éloignait.

— C'est cela, à ce soir, répondit l'autre. Et il s'éloigna la pioche sur l'épaule, le pas lourd, le dos voûté... Il tenait la tête obstinément baissée. Ses sourcils broussailleux se rejoignaient tant il avait le front plissé dans une tension d'esprit formidable.

XXII

A L'HEURE de la soupe les hommes revinrent, sauf Kessner. Sambleuse s'en étonnait déjà, lorsqu'il vit venir à lui un camarade qui portait deux pioches au lieu d'une, et tenait une lettre à la main.

— Voilà, expliqua-t-il, Hamann est resté au fort. L'officier, il paraît y a commandé quelque chose de supplémentaire à fricoter, alors il m'a donné cette lettre pour vous, camarade. Il sera à six heures au rendez-vous, pas avant...

Le marquis s'apprêtait à ouvrir la lettre grossièrement cachetée avec un tampon de mie de pain, mais l'homme l'arrêta en disant :

— Hamann m'a bien recommandé de vous dire qu'il fallait pas lire ça avant de dîner; après, oui !

Sambleuse mit la lettre dans sa poche et voulut manger. Chose bizarre, il avait la gorge serrée, brûlante, les bouchées ne passaient pas, c'était plus fort que lui. Non décidément, il ne dînerait pas ce soir. Grâce à l'industrie de Kessner, il possédait un peu de vin passable. Il en prit un verre pour se réconforter, et en offrit quelques gouttes aux compagnons qui l'acceptèrent, cela va sans dire, avec joie.

Puis, s'enveloppant de sa capote, le marquis lentement se dirigea vers le fort. Il était en avance sur Pierre. Que ferait-il en attendant ? Il irait en se promenant jusqu'au rendez-vous, et lirait tout en marchant la fameuse lettre. Au fait, que pouvait-il donc avoir à lui écrire l'ami Pierre? Ah ! mon Dieu; s'il avait réfléchi, si maintenant il doutait ?

Oui, c'était cela, et n'osant pas dire ouvertement sa façon de penser, il écrivait...

Fébrilement, Sambleuse ouvrit la missive. Il y avait quatre pages, quatre pages d'une écriture gauche et naïve, que Sambleuse d'un coup

d'oeil parcourut. Arrivé à la signature, il sursauta.

Cette lettre était signée : P. Kessner.

Le marquis passa la main sur ses yeux.

— Voyons, se dit-il, j'ai eu un éblouissement, j'ai mal lu.

Il regarda de nouveau.

— Pierre Kessner ! lut-il encore.

Cette fois l'émotion fut trop violente, Sambleuse chancela.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! balbutia-t-il est-ce que je deviens fou ?

Une grosse pierre était là tout près par bonheur; il s'y laissa choir, et pendant quelques secondes demeura affalé, les bras ballants, le corps abandonné . . . Tout à coup il se redressa et respira fortement.

. . . . . .

C'était une confession en règle . . . Elle se terminait ainsi :

« Je suis un pauvre homme bien malheureux . . .

« Peut-être aurez-vous pour moi un peu de pitié . . .

« Si vous me pardonnez . . . qu'est-ce que je peux bien vous promettre en dehors de ma vie et de mon dévouement ?

« Mais si vous ne voulez pas comprendre et me trouver d'excuse — après tout, vous aurez raison — jamais vous ne me reverrez. Ça vous ferait trop souffrir de me voir en vie, et je me tuerai pour vous épargner la gêne d'avoir à me regarder. Vous qui êtes savant, réfléchissez, cherchez si je mérite le pardon ou s'il faut me repousser. Je ferai ce qui vous plaira. Ma lettre est bien longue et j'en aurais encore si long à dire.

« Heureusement que j'ai eu l'idée d'écrire le papier en question; dessus tout ce qu'il vous faut est marqué et s'il faut que je meure, au moins vous pourrez quand même avoir votre réhabilitation. Maintenant, je finis, j'irai à six heures à l'endroit d'hier au fort, j'attendrai jusqu'à sept. Si à sept heures vous n'êtes pas venu, c'est que mon sort sera décidé. Alors, adieu, et pardon encore une fois . . . Pardon du fond du coeur de votre dévoué.

Pierre Kessner

« Une chose encore qu'il faut que je vous dise : Cette petite Germaine qui vous a soigné, c'est la fille de Marguerite, la vôtre. Moi je l'ai laissée chez la mère Louison parce que ça me faisait mal de la voir. Ça me rappelait les choses . . . Comme c'est drôle la vie. Aujourd'hui je la regrette, je n'ai plus de haine et je l'aimerai de tout mon coeur. C'est une bonne enfant, elle le mérite bien.

« *Pierre Kessner* »

La lecture de cette lettre jeta une éblouissante clarté dans l'âme du marquis de Sambleuse. Il savait à qui il devait ses malheurs ! Il pouvait obtenir justice. La vie de nouveau s'ouvrait pour lui, il reprenait sa place parmi les hommes, il pouvait relever le front, son front qui bientôt serait lavé de sa souillure injuste. Quel bonheur ! quelle ivresse ces pensées lui procuraient.

Oui, mais Pierre Kessner qu'allait-il devenir, lui ? A cette question, Louis ne put pas immédiatement répondre. Il devait réfléchir, s'examiner, sonder son coeur. Cela dura longtemps. Assis sur la pierre, la tête enfoncée dans ses mains. Sambleuse repassait un à un dans son esprit les événements tragiques qui l'avaient conduit aux limites du désespoir et des bouffées de colère lui montaient au cerveau, de colère légitime contre les misérables à qui il devait tant de douleurs.

Pardonnerait-il, resterait-il inflexible ? Un peu après que la demie de six heures eut sonné, le marquis se leva. Quand il fut debout, il jeta un regard vers le campement, un autre vers le fort. C'est vers le fort que lentement il se dirigea. Arrivé au rendez-vous, d'abord il ne vit personne. L'ombre s'épaississait peu à peu, il distinguait à quelques pas seulement. Pendant qu'il cherchait ainsi des yeux autour de lui, le marquis sentit quelque chose s'appuyer sur ses pieds.

Il se courba pour regarder, et vit Kessner, affalé sur le rebord du fossé, qui roulait sa tête dans la poussière de la route en sanglotant . . .

— Mon Dieu ! balbutiait le malheureux d'une voix entrecoupée, il pouvait m'écraser de son talon, et je lui aurais dit : Merci. Il ne le fait pas, il est venu, il me pardonne. Oh ! qu'est-ce que je pourrai donc faire pour lui montrer que je suis digne de sa pitié.

Sambleuse se baissa, le bras tendu . . . Son visage, à ce moment, resplendit d'une mansuétude divine. Aux derniers mots de Kessner, ses ressentiments venaient de s'éteindre, ses suprêmes rancunes étaient mortes. Il n'y avait plus de place en lui que pour la bonté.

— Relève-toi, Pierre dit-il, relève-toi, j'ai tout oublié !

— Oui, dit Kessner, mais en attendant, s'il fait des misères à madame la marquise et à la petite demoiselle ? Cré nom ! il en est bien capable !

— C'est vrai cela pourtant.

— Et nous sommes là, nous, à ne pouvoir rien faire . . . Ah ! si on était libres !

— Ecoute, Pierre, interrompit le marquis, voici ce qu'il faut faire :

Travaillons, privons-nous de tout, enfin ramassons le plus d'argent possible, aussi vite que nous pourrons. Puis, sans avoir l'air de rien, cherchons par quel moyens nous enfuir. Une fois notre plan bien arrêté et toutes nos dispositions prises, eh bien ! nous fuirons; mais je suppose que d'ici peu nous serons reconduits à la frontière . . . Cela vaudrait mieux qu'une évasion.

— Bon, mais si on nous gardait encore longtemps ?

— Prenons une date en ce cas; convenons que si, dans six semaines, on n'a pas fixé notre retour en France, nous nous sauverons.

— C'est ça . . . D'ailleurs, il faut bien ce temps pour tout préparer . . .

. . . . . .

Les six semaines passèrent et pas de rapatriement pour les prisonniers. La fuite fut donc décidée . . . Elle devait avoir lieu un soir après le couvre-feu. Leur léger ballot dans un petit sac, leur argent caché dans la ceinture de Kessner avec les précieux papiers, les deux hommes rampant le long des baraques, se dirigèrent vers l'endroit du campement le plus mal gardé et qu'ils avaient naturellement choisi comme porte de sortie. Les voilà dehors, la route à traverser; ils s'enfoncent dans la nuit et ils sont libres . . . Mais une détonation retentit, une balle siffle dans l'air, et Kessner frappé à la jambe s'affaisse en disant :

— Sauvez-vous, monsieur le marquis, sauvez-vous ! vous avez le temps tandis qu'on s'occupera de moi.

— Es-tu fou ? Pierre, je reste avec toi . . .

Kessner eut beau insister, Sambleuse demeura inflexible. Le débat fut court, d'ailleurs, car bientôt les fugisiens, furent capturés. Résultat : condamnation pour tous deux à huit ans de forteresse.

C'est-à-dire huit ans d'inaction, de silence forcé, huit ans pendant lesquels Beaupré-Larive triompherait, tandis que Jeanne et Suzette pleureraient toutes leurs larmes . . . Par bonheur, le marquis avait Kessner, le fidèle Kessner. Ce fut lui qui, à son tour, ranima le courage et l'espérance de Louis, près de s'éteindre à force de calamités, lui qui le bras tendu vers l'avenir disait : Espérez !

Tout passe. Le temps, minute à minute, fait son oeuvre. Les huit années lentement s'écoulèrent, et un matin, libres enfin, libres ! . . . les deux amis, lestés d'une petite fortune accumulée patiemment, grâce à leur solde de 25 centimes par jour et à leurs travaux, les deux amis quittaient la forteresse de Glogau en Silésie et reprenaient le chemin de la France. Sambleuse était fort inquiet au sujet de sa femme et de sa fille.

Plusieurs fois, grâce à des compatriotes libérés avant eux et qui se chargeaient de la commission, il avait écrit à la marquise de Sambleuse.

Mais toutes ses lettres étaient demeurées sans réponse, et pour cause, puisque la marquise n'habitait plus Sambleuse et qu'elle avait quitté son nom si lourd à porter pour prendre celui de Réville.

Il s'agissait, après avoir vu Robert, pour Kessner, de se charger d'une nouvelle ambassade, plus délicate sinon plus difficile : Aller chez les dames de Sambleuse et leur apprendre avec tous les ménagements possibles l'heureuse nouvelle. Les émotions joyeuses, souvent causent un mal analogue à celui des émotions tristes.

Après tant d'années, durant lesquelles les deux pauvres femmes avaient cru M. de Sambleuse mort, leur révéler brusquement la vérité serait leur porter un coup violent, lequel entraînerait peut-être, que le marquis tenait absolument, à éviter.

Minutieusement, le soir du jour où Kessner avait obtenu de Beaupré-Larive l'adresse de sa femme et de sa fille, minutieusement et mot à mot, Sambleuse fit apprendre à l'Alsacien les choses qu'il aurait à dire le lendemain.

Ce fut d'une voix un peu chevrotante que Kessner demanda à la concierge Mme Réville. Il se cognait à toutes les marches de l'escalier, et son coeur battait à grands coups sourds dans sa poitrine . . . Ah ! ça battait la chamade là-dedans . . . A la porte il s'arrêta un brin pour souffler . . . Enfin il se décida à tirer le cordon de la sonnette.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda la vieille domestique en entrebâillant la porte tout juste ce qu'il fallait.

— Je voudrais . . . voir Mme Réville.

— Madame ne reçoit pas . . . Mademoiselle est à la mort quasi . . .

Sous le choc, l'Alsacien chancela.

— Suzanne mourante ! Tonnerre... Il était temps ! pensa-t-il.

— Cependant, expliqua-t-il à la bonne, je tiendrais beaucoup à être reçu par Madame . . . C'est très important ce que j'ai à lui dire . . . Si vous lui faisiez passer un petit mot... J'attendrais la réponse !

— Donnez alors.

Kessner tendit à Marie une enveloppe fermée, et s'introduisit dans l'anti-chambre tandis que la domestique entrait chez sa maîtresse . . .

Mme Réville et Germaine s'empressaient autour du lit de la malade. Le docteur venait de partir; la faiblesse augmentait de plus en plus, il désespérait vraiment . . . Suzanne se laissait mourir ! . . .

Mme Réville décacheta l'enveloppe et lut, très surprise, ces mots :

« Pierre Hamann désirerait être reçu par Mme Réville. Il vient de « Sambleuse ».

Ce fut d'abord une stupeur, puis brusquement elle se souvint. Paul Joyeuse . . . oui, qui était là-bas, c'est

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Kessner a des raisons personnelles de se venger du marquis de Sambleuse. Ce dernier, en effet, a aimé et trompé l'amie du premier. Les choses se sont passées autrement que ne pense Kessner. Marguerite et Sambleuse, il est vrai, se sont aimés. Si le marquis a paru manquer à l'honneur, s'il n'est pas revenu selon sa promesse, seules des circonstances incontrôlables l'en ont empêché. Mais Kessner, aveuglé d'amour, fou de haine, refuse toute explication. Il ne souhaite voir le marquis que mort.

Un soir que Kessner pénètre dans le domaine du marquis de Sambleuse dans le but de tuer ce dernier, il fait la connaissance de Robert Beaupré-Larive, une crapule adonnée au chantage, au vol, à l'assassinat, bref à tous les crimes. Kessner et lui machinent ensemble en vue de perdre M. de Sambleuse.

Le marquis est arrêté. On l'accuse de haute trahison. Il passe au conseil de guerre. Toutes les preuves étant contre lui, il est reconnu coupable et condamné à être fusillé. Mme de Sambleuse et sa fille n'apprennent la nouvelle que trop tard. Elles tentent l'impossible pour la revision du procès et la réhabilitation du marquis.

de sa part sans doute que venait cet homme . . . A cause du coffre, de l'argent . . . Ah ! qu'importait l'argent, Suzanne allait mourir . . . D'un geste las elle tendit le papier à Germaine.

— Tiens, ma fille, dit-elle.

M. Joyeuse nous envoie un mandataire. Va voir ce qu'il veut, moi, je n'ai pas la force de bouger d'ici...

Germaine, sans répondre, ouvrit la porte du salon et la referma sur elle.

Marie introduisit le visiteur.

Il tenait son chapeau à la main et s'inclinait devant la jeune fille.

— Madame ! . . . murmura-t-il.

— Mme Réville ne peut vous . . . Ah ! mon Dieu !

Et Germaine, avec un cri d'épouvante, fit un pas en arrière. Elle venait de reconnaître Kessner, et Kessner également la reconnaissait.

Il s'avança doucement.

— N'aie pas peur, Germaine, voulut-il expliquer.

Mais elle, d'une voix sourde :

— Ne m'approchez pas . . . Je sais tous vos crimes, allez ! . . .

Kessner comprit et des larmes lui vinrent aux yeux. C'était juste, après tout; on avait raison de le craindre, il avait été si méchant.

L'expression de son visage fut alors si triste et si douce tout ensemble, que Germaine en fut touchée.

Elle fit un pas en avant.

— Voyons, père Kessner, fit-elle, dites-moi vite ce que vous voulez. Est-ce moi que vous venez chercher?

— Mon enfant, je t'en supplie, écoute-moi, ma tête se perd, et si tu ne m'aides pas un peu jamais je ne pourrai arriver au bout de ma tâche.

— Est-ce pour moi que vous venez? répéta Germaine.

— Je me doutais un peu de ta présence ici, mais je n'étais pas sûr . . . C'est Mme de . . . Sambleuse que je venais voir.

— Pourquoi cela ? gronda Germaine redevenue farouche . . . Ne lui avez-vous pas fait assez de mal ? Suzanne est mourante.

Kessner eut un geste accablé.

— Mon Dieu ! cela aussi je le sais; la bonne me l'a dit tout à l'heure, mais c'est justement pour ça qu'il faut se hâter.

— Se hâter ! de quoi faire ?

— Ma petite Germaine, mon enfant laisse-moi te dire, et peut-être qu'après tu cesseras de m'être hostile . . . Je ne suis plus le même homme qu'autrefois, va . . .

— Cela n'empêche pas les choses d'être irréparables, murmura sourdement Germaine.

— Justement, reprit très vite l'Alsacien, voilà où tu te trompes . . . Tout est réparable, au contraire, et j'apporte le bonheur dans cette maison.

— Vous, s'écria la jeune fille avec un instinctif mouvement de méfiance... Vous ?

— Hélas ! mon enfant, prononça-t-il avec une réelle tristesse, tu doutes de moi . . . Tu as raison après tous... Je te jure que je suis sincère, que le Kessner d'autrefois a fait place à un brave et honnête garçon . . . Bien sûr ça ne s'est pas fait comme ça tout seul, j'étais trop brute . . . il a fallu...

— Un prodige, interrompit Germaine . . . Un miracle seul a pu vous changer ainsi que vous le dites, père Kessner.

— Eh bien ! ma fille, le prodige s'est accompli . . . Je te l'ai bien dit, je suis transformé . . . Et celui qui a fait cela, celui à qui j'ai voué ma vie, et que j'aime, que je vénère par-dessus tout au monde, celui-là, c'est l'homme que vous pleurez toutes depuis neuf ans . . .

Germaine devint blanche comme une morte.

— Mon père . . . souffla-t-elle, brisée par le saisissement, mon père !... Oh ! Seigneur puissant, il vivrait ! . . .

— Allons, Germaine, sois vaillante, ma fille . . . supporte courageusement la joie ! . . . Oui, ton père est vivant; je peux l'appeler ainsi, n'est-ce pas?... Ta présence dans cette maison m'indique comment les choses se sont passées . . . Ton père est vivant, Germaine, et je suis son ami . . . Son ami . . . tu entends ? C'est-à-dire qu'il a oublié mes crimes, qu'il me les a pardonnés, et ce n'est pas de l'exagération, je t'assure, je l'aime autant aujourd'hui qu'autrefois je l'ai détesté.

— Est-ce possible ! . . . Comment cela s'est-il fait ?

— Plus tard, plus tard, je te donnerai des détails. Sache seulement que nous avons ensemble été prisonniers en Poméramie, et que nous avons vécu côte à côte depuis neuf ans. Ensemble aussi nous avons été libérés, ensemble nous sommes revenus chercher madame la marquise.

— Où est mon père ? . . . Où est-il?

— Chut ! ma fille, ne crie pas si fort ! . . . Ces dames pourraient t'entendre, et ça leur donnerait un coup, tu penses . . . moi qui étais venu pour les préparer doucement . . . Ecoute, sais-tu mon idée ? C'est toi qui va les prévenir . . . Tu es femme, tu sauras leur tourner ça.

— Oui, père Kessner, oui, tout ce que vous voudrez, faisait Germaine délirante, oui, bien sûr je saurai . . . Mais avant, je vous en conjure, dites-moi où est mon père, et quand je pourrai l'embrasser . . .

Kessner prit la main de la jeune fille et la conduisit près de la fenêtre... Là, il souleva le rideau de mousseline et, lui montrant en bas le fiacre aux stores baissés :

— Il est là ! . . . Es-tu contente ? Il m'attend pour monter, et dans quelle impatience, tu t'en doutes . . . Aussi dépêche-toi ! . . .

A ce moment, trouvant les minutes longues, sans doute . . . le marquis releva un peu le store, et collant son visage à la vitre, regarda la maison. Germaine le vit, elle jeta un cri de joie folle, et d'un élan, se précipita au cou de Kessner.

— Ah ! père Kessner, c'est vrai, c'est lui, je l'ai reconnu . . .

L'Alsacien, le coeur gonflé, étreignit sur sa poitrine la fille de Marguerite.

— Ma fille, puisque tu me crois, demanda-t-il la voix tremplante, veux-tu me pardonner ?

— Taisez-vous ! interrompit la jeune fille en mettant sa petite main sur la bouche de l'Alsacien, taisez-vous, père Kessner, et ne parlons plus de tout ça . . . Vous nous ramenez mon père; le reste est effacé . . . Je vous aime bien, allez !

— Merci, mon enfant, tes paroles me font du bien . . . non, tu ne peux pas comprendre . . . Pour l'instant, va vite trouver madame la marquise, moi je descendrai faire prendre patience à monsieur le marquis. Dans combien de temps pourrons-nous remonter ?

— Dix minutes . . . voyons . . . oui... cela me suffira.

On ne meurt pas de joie . . . Quelques instants plus tard. Sambleuse et Kessner sonnaient de nouveau. La bonne, ahurie par toutes ces allées et venues, leur ouvrit la porte du salon sans rien dire.

Au bruit, la marquise à qui Germaine parlait bas, agenouillée devant elle, se dressa toute pâle, les yeux illuminés par un bonheur sans nom. Sambleuse s'élança et, avec un long cri d'amour, l'enveloppa de ses bras.

— Ma femme, ma chère femme, balbutia-t-il. Ils demeurèrent ainsi un long moment. Ils ne trouvaient pas de mots pour exprimer leur saisissement. Ils pleuraient, mais c'étaient des larmes si douces qu'elles tombaient sans effort de leurs yeux . . .

— Louis . . . Louis . . . murmurait la marquise, la tête appuyée contre la poitrine de Sambleuse.

— Jeanne . . . ma chérie . . . répétait le marquis éperdu.

Dans un coin sombre du salon, debout contre la muraille, Pierre Kessner roulait nerveusement son chapeau entre ses doigts. Il mordait ses lèvres pour s'empêcher de crier et de pleurer.

Une brûlure cuisante enflammait sa gorge.

— Sacré nom ! sacré nom ! mâchonnait-il, est-ce bête de se chavirer comme ça ! . . . Ah ! le pauvre homme ! Tout de même il a bien mérité ce moment-ci . . . Une petite main saisit timidement la main du marquis, une bouche s'y posa et la couvrit de baisers. On entendit des soupirs étouffés, des sanglots.

Etonné, Louis de Sambleuse écarta un peu Jeanne, et regarda . . . A ses pieds Germaine humblement couvrait de caresses la main du père adoré.

— Eh bien ! Germaine ? fit la marquise avec une douce autorité, à quoi penses-tu, ma fille ? A genoux aux pieds de ton père, toi ? Ta place est dans ses bras ! . . . Elle releva la jeune fille et la jeta elle-même sur le coeur de M. de Sambleuse. La marquise regardait auteur d'elle, paraissant chercher. Tout à coup elle aperçut Kessner, tachant de se dissimuler dans l'ombre, de se faire oublier.

— Pierre Kessner ! appela-t-elle.

Il tressaillit, mais ne bougea pas.

— Pierre Kessner ! répéta la marquise.

Il avança d'un pas, il se soutenait à peine. Il baissait tant qu'il pouvait sa grosse tête embroussaillée. Il ne pouvait soutenir le regard clair de Mme Réville . . . une de ses victimes encore . . . se disait-il amèrement.

— Pierre, viens donc, fit doucement le marquis. N'aie pas peur, va, on t'aimera ici comme je t'aime moi-même.

Bouleversé, Pierre s'approcha encore; il tenait obstinément voutées ses larges épaules. Non, jamais il n'oserait lever les yeux sur cette belle dame.

— Donnez-moi la main, mon ami, dit Mme Réville, donnez-moi la main et soyez sans crainte . . . Allons !

Gauchement, l'Alsacien mit sa grosse patte dans la main fine qu'on lui tendait.

— Madame . . . madame . . . bégayait-il, excusez-moi . . . pardonnez-moi . . . Monsieur le marquis vous dira . . . moi je ne sais rien expliquer... je suis une brute, vous savez . . .

— Nous pourrons le savoir, en effet, car tu le répètes assez souvent, interrompit Sambleuse avec un bon sourire ! tu es un brave coeur aussi...

Et Suzanne ? Comment la prévenir, la préparer ? La mission n'était pas facile dans l'état où se trouvait la jeune fille. Germaine néanmoins s'en chargea tandis que Sambleuse et Kessner contaient à Mme Réville, impatiente de la connaître, l'histoire de leur captivité.

Il avait été convenu que Germaine frapperait à la porte du salon quand on pourrait entrer . . . Justement la jeune fille était éveillée lorsque sa soeur entra.

Elle jeta autour d'elle un regard languissant, puis ses yeux se portèrent sur Germaine, et il lui échappa un geste d'étonnement.

— Oh ! Germaine, comme tu as l'air joyeuse, s'écria-t-elle.

— Moi ? se récria la fille de Marguerite.

— Oui toi, tu rayonnes . . . Qu'arrive-t-il ? Cependant, tout à l'heure, quand je me suis endormie, tu pleurais.

— Je ne pleurais pas.

— Si, j'ai vu. Tu as beau te cacher. Je vois toujours quand tu pleures.

— Eh bien ! maintenant, je ris. La jeune fille riait en effet, et son rire jeune, clair, frais, ce rire n'étant pas coutumier la transfigurait positivement.

— Tu ris, reprit Suzanne, tu ris !

— Ecoute, petite soeur, interrompit l'amie de Jean Rémond, je vais te raconter une belle histoire. Il était une fois une belle princesse, belle

Un Nouveau Feuilleton

dans

LE SAMEDI

DE LA SEMAINE PROCHAINE

(daté du 3 décembre)

Ce passionnant feuilleton d'EMILE RICHEBOURG est intitulé :

LA BELLE JEANNINE

comme les amours, qui aimait le roi Charmant, et qui en était aimée... On allait les marier, mais une méchante fée Carabosse, jalouse de leur bonheur, les sépara. Alors la jeune princesse fut si désolée qu'elle tomba malade et...

— ... mourut, poursuivit Suzanne avec mélancolie. Elle ne pouvait pas vivre loin de son ami... .

— Et qui te parle de mourir, méchante ? Mon histoire, d'ailleurs, ne finit pas ainsi... La vilaine fée Carabosse a pitié des deux gentils amoureux, et elle les marie.

Suzanne éperdue, se dressa sur son lit.

— Germaine, j'ai peur de comprendre... Que dis-tu là ? Jean...

— Et elle les marie, répéta la jeune fille avec un angélique sourire.

— Mais, pour cela, il faut... il faut... Ah ! tu ris encore... tu me dis oui de la tête... Est-ce que je devine, mon Dieu !

— Ma soeur, es-tu forte ? Peux-tu apprendre une heureuse, bien heureuse nouvelle ?

— Je crois bien, je me sens revivre... Qu'est-ce que c'est, dis vite ! Mais où est maman ?

— Au salon avec quelqu'un, quelqu'un qu'elle aime bien... va, quelqu'un qui est revenu.

— Père !... père !... cria Suzanne.

Elle allait s'élancer hors du lit, mais la porte s'ouvrit.

— Père !... père ! répéta Suzanne en tendant les bras.

XXIV

Ce matin-là, le général Rémond se levait avec l'idée bien arrêtée de quitter Paris sans retard, en emmenant son fils. A quoi, en effet, sa présence à Paris pouvait-elle être utile désormais ?

Il y était venu pour empêcher le déshonneur d'entrer dans sa famille, pour raisonner son pauvre enfant, pour dissuader le malheureux égaré par son amour de faire une irréparable folie. Sa mission était accomplie.

Certes, Jean n'était ni consolé, ni résigné; l'incurable mélancolie, l'apathie physique absolue qui l'avaient envahi depuis la funeste découverte, persistaient, persisteraient, sans doute de longs mois encore.

— Mais, se disait le vieux soldat plutôt optimiste quant aux choses du coeur il n'en faut pas trop demander à la fois. La première crise est aujourd'hui passée; je n'ai plus à craindre que mon fils, dans un moment de désespoir, se livre à quelque extrémité. C'est l'essentiel...

Et il commença à se faire la barbe.

Le général en était à la moitié de cette opération lorsqu'on frappa à sa porte.

— Tiens ! fit-il. Jean serait-il déjà levé ? Puis, tout haut :

— Entre, cria-t-il.

— Pardon, mon général, dit le gamin, pardon de vous déranger... C'est un monsieur qui vous demande.

— Une visite maintenant ?... Il est à peine huit heures !

— J'ai bien répondu à ce monsieur qu'il était encore trop matin, mais il est très pressé de vous voir.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Il ne veut pas dire son nom mais il prétend que vous le reconnaîtrez tout de suite...

En deux temps et trois mouvements, le général Rémond eut expédié sa toilette... Il se dirigea vers l'atelier de son fils, où Polyte, selon l'habitude, avait introduit le visiteur.

— Vous avez insisté pour me voir, monsieur, que désirez-vous ? interrogea le général en entrant dans la vaste pièce.

L'homme se leva du fauteuil où il s'était assis et, sans mot dire, s'avança à la rencontre du vieux soldat... Pendant quelques secondes, ils restèrent face à face, immobiles, les yeux dans les yeux, le général un peu interloqué, l'autre parfaitement calme et assuré.

— Pour la seconde fois, monsieur, que me voulez-vous ? répéta le vieux soldat.

— Ce que je veux, répondit l'homme, ou plutôt ce que je sollicite, monsieur, c'est que vous consentiez à faire dans votre mémoire un saut de quelques années en arrière... Regardez-moi bien, ma figure ne vous rappelle-t-elle rien du tout ?

La lumière qui arrivait par la large baie vitrée de l'atelier frappait en plein sur le visage du nouveau venu, que le général considérait maintenant avec une vague inquiétude.

— Un petit effort, général Rémond, insista le visiteur, et les circonstances qui nous ont mis en rapport jadis, reviendront certainement à votre pensée... Tenez, je vais vous aider un peu... C'était aux derniers jours de janvier, l'année terrible...

Le général Rémond poussa un cri, fit un pas en arrière, et passant la main sur son front comme s'il eût voulu rejeter bien loin l'idée absurde qui lui était venue.

— Janvier !... l'année terrible !... le Mans !... balbutia-t-il, oui... je me souviens d'un homme qui vous ressemblait, en effet, un misérable... Mais il est mort... Donc...

— Il n'est pas mort, général; je suis en chair et en os le marquis de Sambleuse, échappé par miracle à la mort et je réclame justice !

La patience n'est pas, sauf de rares exceptions, la vertu dominante des vieux militaires. Serrant les poings, l'oeil enflammé de colère, le général s'avança vers son interlocuteur.

— Je n'ai jamais aimé les mystificateurs, monsieur, gronda-t-il, et ce matin, en particulier, je ne suis pas le moins du monde d'humeur à batifoler. Faites-moi donc le plaisir de terminer cette plaisanterie immédiatement...

Il faisait mine, en même temps, de pousser vers la porte le visiteur. Celui-ci étendit le bras, dans un geste de protestation.

— Laissez-moi parler, dit-il. Après, si vous voulez, vous me repousserez... J'ai les preuves de mon identité, je vous les donnerai, général... Mais comme l'histoire que j'ai à vous conter sera longue, veuillez vous asseoir et me permettre d'en faire autant.

Cela avait été dit avec un tel air de douceur et en même temps de dignité et de conviction, que le vieux brave se sentit désarmé, presque conquis.

— Je vous écoute, monsieur, fit-il.

Et il s'assit, pensant : cet homme est évidemment un illuminé, mais, en tout cas, sa folie ne paraît pas bien dangereuse. Respectons-là...

— Général Rémond, commença le marquis, je vous jure sur ce que j'ai de plus sacré que tout à l'heure je vous ai dit la vérité. Je suis le marquis de Sambleuse, celui même qui a été exécuté après la condamnation prononcée par le conseil de guerre que vous présidez, à Chazelles. C'est invraisemblable, je le sais bien, ce que je vous dis là, c'est impossible, c'est fou et pourtant c'est exact.

Dans quelques minutes, j'en suis sûr, vous ne conserverez aucun doute sur ma véracité et si vous refusez de m'aider, je suis sûr que du moins vous me rendrez votre compassion et votre estime...

Le marquis parla longtemps.

Le général avait écouté ce récit patiemment d'abord, puis avec un intérêt qui était allé croissant jusqu'à se

(*Lire la suite page* 15)

D'UNE PIÈCE BIEN CHAUFFÉE À LA RUE GLACÉE

SURVEILLEZ VOTRE GORGE ...attention au RHUME!

-gargarisez-vous à la Listerine

IL suffit souvent de recourir à l'Antiseptique Listerine tout de suite après s'être exposé à un brusque changement de température, à un courant d'air, ou encore après s'être mouillé les pieds pour empêcher un rhume ou un mal de gorge. Ce merveilleux antiseptique semble aider la nature à combattre les microbes.

LA GUERRE AUX MICROBES

L'Antiseptique Listerine nettoie d'abord la bouche à fond, puis pénètre dans la gorge où il détruit par millions les microbes du rhume et du mal de gorge... Ce sont ces microbes qui, au dire des médecins, précipitent la congestion et l'inflammation.

L'expérience a démontré que le nombre des microbes avait diminué de 96.7% quinze minutes après le gargarisme à l'Antiseptique Listerine. On a même noté des diminutions de microbes de 80%, une heure après le gargarisme.

De tels résultats vous aident à comprendre pourquoi l'Antiseptique Listerine réussit si bien à contrôler le rhume.

LE CONTROLE DES RHUMES

Après sept années d'observations, poursuivies scientifiquement, on a constaté que ceux qui se gargarisaient régulièrement avec l'Antiseptique Listerine avaient des rhumes moins fréquents et moins graves dont ils se débarrassaient plus vite.

C'est donc une excellente habitude à prendre que d'employer soir et matin l'Antiseptique Listerine.

LAMBERT PHARMACAL CO. *(Canada) Ltd.*

LISTERINE

L'ANTISEPTIQUE *SÛR*

FABRICATION CANADIENNE

Programme radiophonique... le grand drame "DRUMS", mettant en vedette William FARNUM

CALGARY	CFCN	mardi	8-8.30 P.M.	OTTAWA	CBO	mercredi	7-7.30 P.M.
EDMONTON	CFRN	mardi	8-8.30 P.M.	SUDBURY	CKSO	mercredi	8.30-9 P.M.
LONDON	CFPL	dimanche	1-1.30 P.M.	TORONTO	CFRB	dimanche	6.30-7 P.M.
MONTREAL	CFCF	dimanche	6-6.30 P.M.	VANCOUVER	CBR	dimanche	4-4.30 P.M.

WINNIPEG CKY vendredi 7-7.30 P.M.

HARMONIE DES LIGNES

Simplicity
2913

Simplicity
2910

Simplicity
2912

Simplicity
2928

Simplicity
2909

2913 — Jolie robe de jeune fille, gr. 12 à 20. Pour un 14 : 5⅛ v. de 39″ ou 3¾ v. de 54″. Ceinture de votre choix. Fermeture-éclair de 6″. 20 cents.

2910 — Robe pour dame ou jeune fille, gr. 14 à 42. — Pour un 16 : 3¼ v. de 39″ ou 2⅜ v. de 54″. ¼ v. de taffetas de 39″ ou d'organdi de 44″. Fermeture-éclair de 9″. 20 cents.

2928 — Robe facile à tailler, pour fillette, gr. 4 à 12. Pour un 6 : 2¼ v. de 35″, 2 v. de 39″ ou 1⅜ v. de 54″. 15 cents.

2912 — Robe élégante, gr. 12 à 40. Pour un 12 : 3 v. de 39″ ou 2⅛ v. de 54″. Pour le ceinturon : 1½ v. de 39″. Fermeture-éclair de 9″. 25 cents.

2909 — Robe simple, gr. 34 à 44. Pour un 38 : 3¾ v. de 39″ ou 2⅝ v. de 54″. Ceinture de votre choix. Fermeture-éclair de 9″. 25 cents.

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons du "Samedi", Dominion Patterns, Ltd., 489 College Street, Toronto, Ont.

(*Suite de la page* 13)

transformer en une émotion véritable.

Pourtant, il n'était encore qu'ébranlé, non persuadé . . . Il y a des gens si habiles à forger des histoires, et dans le cas présent, le vieux soldat saisissait bien l'intérêt puissant que pouvaient avoir Mme Réville et Suzanne en suscitant un imposteur pour jouer le rôle du marquis persécuté. Bref, il conservait une certaine méfiance . . .

Quand le narrateur eut terminé :

— Votre histoire est très émouvante, monsieur, dit le vieux soldat, et si vous pouvez me donner des preuves de son absolue sincérité, je serai tout prêt à vous proclamer la victime la plus à plaindre que l'on ait jamais vue, mais . . .

— J'avais prévu vos objections, général, interrompit M. le Sambleuse; c'est pourquoi j'ai amené avec moi une personne qui affirmera mon témoignage et l'éclairera si bien que tous vos doutes se trouveront dissipés.

— Et cette personne ? interrogea M. Rémond.

— C'est un nommé Kessner. Il a servi de complice à mon neveu dans l'accomplissement de son forfait, et il mettra sous vos yeux une preuve écrite . . . Kessner est à la porte . . . Voulez-vous me permettre d'aller le chercher ?

Sur un geste d'acquiescement M. de Sambleuse sortit laissant le vieux soldat tout préoccupé. Un monde de réflexions assaillait son esprit. L'innocence de Sambleuse reconnue, c'était la révélation d'un abominabe déni de justice auquel lui, Rémond, avait prêté les mains, et à la pensée des tortures que ce malheureux avait dû endurer, le général se sentait frissonner des pieds à la tête. Mais Sambleuse innocent, c'était aussi la réhabilitation du nom que portait Suzanne, c'était Jean consolé et heureux, la reconciliation scellée par ces deux enfants entre la victime innocente et le bourreau inconscient. Oh ! comme il attendait avec impatience, le vieux général, la venue de l'homme annoncé ! Kessner parut . . .

Le général Rémond entendit pour la seconde fois le récit douloureux. Enfoui dans un grand fauteuil, il restait impassible, mais ce calme n'était qu'apparent.

Une pitié immense, profonde, l'envahissait. Lorsque Kessner eut raconté la scène qui s'était passée chez la mère Louison et au cours de laquelle la substitution de la lettre avait été opérée. M. Rémond était déjà fixé. Il y a certaines choses qu'on ne saurait inventer . . . Puis l'Alsacien entrait dans des détails d'une précision telle, il parlait avec une franchise si parfaitement naturelle qu'il n'y avait plus à s'y méprendre . . . Cet homme était sincère absolument . . .

Lorsque Kessner eut achevé, le marquis prit la parole.

— Maintenant, monsieur, fit-il, je vous ai promis une preuve écrite, Kessner va vous la donner.

— Oui, mon général, ajouta celui-ci en déboutonnant sa redingote, c'est un papier contre lequel je n'échangerais pas une fortune, car il me permettra, je l'espère, de rendre à monsieur le marquis ce que j'ai contribué, fou et misérable que j'étais, à lui enlever . . .

Ce disant, l'Alsacien avait ouvert un canif et commençait à découdre la doublure de son vêtement.

— Je n'ai pas voulu m'exposer à perdre cette lettre, continua-t-il, et on m'aurait arraché le dernier souffle, croyez-moi, avant de l'avoir ! . . .

De la fente qu'il venait de pratiquer, Kessner tira un papier jauni qu'il remit au marquis, M. de Sambleuse, la lettre à la main, s'avança vers le général.

— Kessner, dit-il, vous a expliqué, comment il avait, dans un but de sauvegarde personnelle, soustrait ce document à la destruction. Quand mon misérable neveu, Robert de Beaupré-Larive, eut mis dans la poche de Germaine la lettre qui devait me faire condamner, il ordonna à Kessner de jeter celle-ci, la véritable, au foyer qui brûlait dans la chambre où ces deux criminels venaient de préparer ma perte. Pensant que ce papier pourrait lui servir un jour contre son complice, Kessner, au lieu de le jeter au feu, le conserva.

Veuillez, Monsieur, vous qui avez jadis lu tout haut au conseil de guerre devant un public indigné la fausse lettre écrite sous mon nom pour proposer aux Prussiens une trahison, veuillez jeter aujourd'hui les yeux sur celle-ci. Vous verrez qu'elle ne contient rien d'inavouable. C'est le cri de la détresse d'un père, d'un mari désespéré, parce qu'on lui a pris sa femme et sa fille : ce n'est pas autre chose . . .

Le général restait muet, l'oeil fixe, il semblait être loin, et pourtant toutes les paroles qu'il entendait lui entraient sous le crâne comme autant de pointes rougies. Il se rappelait, il croyait et il souffrait . . .

Machinalement, il prit la lettre que M. de Sambleuse lui tendait, mais ne bougea point encore.

— Oui, insista le marquis, ceci a été écrit, je vous le jure, l'avant-veille de ma condamnation . . . Je sais bien que vous pourriez m'objecter que je l'ai fabriqué depuis pour les besoins de ma cause. Alors il ne nous resterait plus qu'une ressource : nous mettre tous en présence de mon neveu . . . Sans doute qu'à ma vue, à la vue d'un homme qu'il croît mort depuis dix ans, il se troublera, avouera peut-être, vous convaincra au moins, par son attitude, de la vérité . . . de son crime abominable . . . de mon innocence, enfin ! . . .

Mais c'en était trop. Le général se dressa en sursaut, et comme se réveillant d'un cauchemar.

— C'est inutile . . . inutile, prononça-t-il, la gorge serrée, je ne veux pas lire ça . . .

Et il repoussait la lettre.

— Je vous crois ! . . . je suis convaincu ! . . . Oh ! pauvre homme ! . . .

Il ne put en dire davantage; les sanglots étouffèrent sa voix et il retomba la tête entre ses mains dans son fauteuil.

A ce moment Jean Rémond entrait dans l'atelier. De sa chambre contiguë, il avant perçu dans l'atelier un murmure de voix, et étonné de la longueur de la conversation il venait, bien sûr que dans les affaires qui concernaient le général son intervenion ne saurait être indiscrète, au contraire. En apercevant son père affaissé, sanglotant, et ses deux hommes qui s'empressaient autour de lui, il eut un premier mouvement de crainte. Toutefois l'attitude des deux étrangers était empreinte de tant de sympathie et de respect qu'il fut aussitôt rassuré. Il s'avança vers le groupe.

M. de Sambleuse leva les yeux sur lui.

— Monsieur Jean Rémond, sans doute ? interrogea le marquis.

— Lui-même, monsieur, répondit le jeune homme.

Sur un signe du marquis, Kessner se dirigea vers la porte.

— Nous vous laissons avec votre père, monsieur, ajouta M. de Sambleuse . . . Il vous expliquera ce qui vient de se passer. Soyez sans crainte, ce n'est rien que d'heureux, j'espère, pour lui, pour nous, et . . . pour vous-même, mon cher enfant . . .

En même temps, le marquis prenait la main du jeune peintre et, la serrant avec effusion :

Les jeunes femmes du monde avivent leur teint avec le Cocktail Facial Woodbury

Mrs. Sterling Hammond

. . . de la haute société de New York, qui se sert du Woodbury depuis des années. Robe de Nicole, Paris; coiffure des coiffeurs Michael.

"Les soirées du grand monde se terminent à des heures avancées. Ainsi en décident les jeunes filles car elles veulent arriver chez elles pour leur Cocktail Facial. Je m'incline devant la sagesse féminine. Ce Cocktail Facial Woodbury est le favori des jeunes."

(Signé) CHOLLY KNICKERBOCKER
Célèbre chroniqueur mondain

Un traitement rafraîchissant au Savon Facial Woodbury rehausse merveilleusement la beauté.

Le meilleur traitement pour la peau ? C'est évidemment le Savon Facial Woodbury ! Depuis des générations, les femmes de goût se servent de cette formule de beauté.

Mais personne mieux qu'une débutante très occupée ne peut savoir combien le Woodbury repose la peau après une journée de grande activité. Les débutantes disent que c'est un " Cocktail Facial " pour la peau fatiguée.

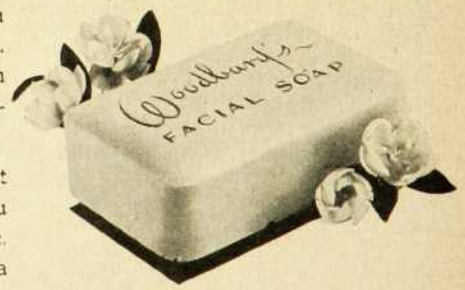
Le Woodbury contient maintenant une Vitamine tonique pour la peau et qui stimule la respiration cutanée. Un lavage de cinq minutes avec la mousse crémeuse du Woodbury, riche de cette Vitamine, redonne à la peau toute sa vigueur.

Faites l'essai d'un Cocktail Facial Woodbury ! Votre peau deviendra une véritable merveille — si propre, si fraîche, si charmante.

Et n'oubliez pas non plus le lavage au Woodbury chaque soir. C'est le meilleur des toniques de la Beauté !

Lisez l'intéressante brochure sur l'entretien du teint qui accompagne chaque savon.

Maintenant **10c**



*POSSEDE UNE VITAMINE FORTIFIANTE POUR LA PEAU

* Introduite par irradiation d'ultra-violet Brevet No 1676579

(FABRICATION CANADIENNE)

— Oh ! ne soyez pas surpris, ajouta-t-il avec un sourire de douceur infinie . . . Ne soyez pas surpris de ces effusions subites. Vous comprendrez bientôt les sentiments qui me font agir . . . Depuis hier seulement je vous connais, mais je vous aime déjà, voyez-vous, presque comme mon fils... A bientôt, mon cher Jean . . . à bientôt !

Puis d'adressant au général Rémond :

— Je suis à votre disposition, général, et vous savez où me trouver, n'est-ce pas ? Chez elles, quand il vous plaira . . .

Accompagné de Kessner, M. de Sambleuse sortit, laissant le jeune homme tout songeur. Quel est, se demandait le peintre, quel est ce bel homme à cheveux blancs qui fait pleurer mon père, ce vieux dur-à-cuire, et qui me prodigue à moi qui n'ai plus d'espoir à concevoir sur terre, ces affectueuses paroles ?

Comment, en effet, le pauvre garçon eut-il deviné qu'il venait d'avoir sous les yeux le père de Suzanne ? . . .

Un instinct secret lui disait que les protestations d'amitié de cet homme étaient sincères. Il se sentait attiré par une véritable sympathie vers cet inconnu, au sourire si bienveillant, et dont — il en était sans savoir pourquoi persuadé — l'influence sur sa vie devait se manifester par d'heureuses conséquences.

Aussi, attendait-il avec impatience que son père lui expliquât ce qui venait de se passer . . . Le vieux soldat lui dit tout . . . Ce tout se résumait du reste à peu de choses puisque Jean connaissait par Germaine et Suzanne les détails du drame qui s'était déroulé au château de Sambleuse et à Chazelles . . .

On imagine beaucoup mieux qu'on ne saurait la dépeindre la joie du jeune homme lorsque, en l'attirant dans ses bras, son père lui cria :

— Cet homme que tu as vu ici tout à l'heure, cet homme qui est cause de mon émotion, c'est le marquis de Sambleuse que nous croyions mort, et qui avait échappé. Il m'a donné de son identité des témoignages irrécusables. Quant à son innocence, elle éclate également à mes yeux, après ce qu'il m'a révélé.

— Et alors . . . Suzanne ?

— Suzanne . . . Suzanne . . . elle sera ta femme, si ce malheureux consent à te la donner . . .

— En ce cas, courons, courons, mon père . . . la lui demander ! . . . Il me la donnera, mon Dieu car il est bon, et tout à l'heure, il m'a appelé son fils.

Mais le général ne crut pas devoir céder pour le moment aux instances de l'amoureux . . . Après cette crise de sensibilité, il était redevenu tout à fait maître de lui-même. Le sort misérable du marquis, la brusque révélation des tortures qu'avaient endurées cet innocent, avaient bien pu lui arracher des larmes, mais aucun remords. Il n'avait pas à baisser la tête . . . Compatir, oui . . . se repentir, non ! . . . C'est ce qu'il exprima à son fils pour lui faire comprendre, qu'une démarche trop hâtive serait hors de propos.

— Je suis, il est vrai, un des juges, le plus qualifié même, qui ont frappé cet infortuné. Mais, je le répète aujourd'hui comme je l'ai répété toujours, nous n'avons fait qu'appliquer la loi en présence d'un fait de toute évidence. Je regrette cette lamentable erreur, mais n'en suis pas responsable . . . Dans ces conditions, vois-tu, mon fils, il ne faut rien précipiter. J'ai montré, tout à l'heure, à M. de Sambleuse à quel point j'étais touché . . . Je suis décidé à faire bien plus c'est-à-dire à prendre l'initiative de faire reviser son procès et d'obtenir la réhabilitation de l'innocent, mais pour la demande dont il s'agit nous attendrons qu'il fasse une nouvelle démarche . . . Il la fera, sois tranquille, mon fils, ajouta le vieux soldat avec un sourire, en prenant les deux mains du jeune peintre, il la fera !

— Mais quand le verrons-nous ?

— Bientôt, j'en ai la conviction . . . Là encore, toutefois, il faut attendre.

La journée ne se passera pas sans qu'il se manifeste du nouveau.

Et tiens ! ma foi . . . écoute . . .

Le diable m'emporte si cette sonnerie-là . . .

En effet, un coup de sonnette venait de retentir et l'on entendait les pas du gamin qui se précipitait pour aller ouvrir la porte. Ce fut Germaine qui entra . . .

La jeune fille était transfigurée Une joie immense, infinie, rayonnait sur son visage, si doux, si mélancolique.

Germaine était chargée, en ce moment, par le marquis d'une mission auprès du général.

Dès qu'il aperçut son amie, Jean se jeta à sa rencontre et lui prit les deux mains.

— Elle va mieux, beaucoup mieux, répondit à cette interrogation muette la douce enfant.

Le général s'était levé également.

— C'est de mademoiselle Suzanne que vous parlez, n'est-ce pas, mon enfant ?

— Oui, monsieur, ma pauvre soeur est à présent hors de danger.

La vue de son père a produit sur elle une réaction heureuse, a ravivé, pour dire comme le médecin tout à l'heure, la flamme prête à s'étendre.

La vue de son père et aussi l'espoir que son retour lui apporte, ajouta Germaine avec son angélique sourire, en jetant un regard expressif au jeune peintre . . .

Suffoqué par l'émotion, celui-ci s'était laissé choir sur le divan.

Germaine s'approcha du général.

— Mon père, prononça-t-elle, désirerait vous voir le plus tôt possible, monsieur. Par crainte d'être indiscret il s'est retiré ce matin, un peu hâtivement, mais si vous avez quelque chose à lui dire . . . si, poursuivit-elle avec une nuance d'amertume, vous croyez pouvoir rendre votre estime au condamné, le marquis de Sambleuse vous attendra toute la journée rue Brochant, No 4, chez Mme Réville, ou il habite désormais.

— J'irai, se contenta de répondre le vieux soldat . . . J'irai . . . avec mon fils . . .

Germaine porta la main à sa poitrine. Une fugitive expression de tristesse ternit son regard. Mas tout aussitôt, dominant son trouble :

— Merci, monsieur fit-elle, merci pour lui, pour elle et pour moi . . . Permettez-moi d'aller sans retard porter à mon père votre réponse.

Lentement elle se retourna du côté de la porte et jetant un long regard à son ami, elle disparut. Le sacrifice était consommé, définitivement cette fois. La légère défaillance que Germaine venait d'éprouver, suprême révolte de son amour, serait la dernière.

Suzanne et Jean, l'un par l'autre, seraient heureux. Quant à Germaine, son coeur était mort . . . mort aux voluptés de ce monde.

XXIV

M. et Mme de Sambleuse s'apprêtaient à sortir de table. Etendue entre eux deux, sur sa chaise longue, Suzanne, la tête perdue dans un fouillis de dentelles blanches, moins blanches que son visage, Suzanne achevait de grignoter un biscuit arrosé d'un verre de Bordeaux que Germaine, à genoux auprès d'elle, lui tendait . . . On sonna.

La vieille bonne parut, un plateau à la main.

— Ce sont deux messieurs qui demandent madame.

— Faites voir.

La marquise prit les deux cartes qui se trouvaient sur le plateau, y jeta les yeux, eut un long tressaillement et les passant à son mari :

— Veux-tu répondre toi-même, dit-elle.

— Dites que nous y allons ! ordonna M. de Sambleuse en se levant de table.

Le marquis et la marquise sortis, Suzanne s'adressa à sa soeur :

— Germaine, dit-elle, aie donc l'obligeance de me montrer ça.

Elle désignait les deux cartes que M. de Sambleuse, exprès assurément, avait laissées sur la table.

— Petite indiscrète, va ! repartit la jeune fille, je ne sais si je dois . . .

Fébrilement, Suzanne s'empara des carrés de bristol, lut, et, dans un cri de joie :

— Ce sont eux ! . . . C'est lui, Germaine ! . . . c'est Jean et son père ! . . . Aide-moi . . . je veux le voir.

La pauvre enfant se souleva et fit mine de descendre de sa chaise longue, mais elle y retomba, épuisée par cet effort insignifiant. Germaine d'ailleurs s'était déjà précipitée pour la retenir.

— Tu es folle, vraiment, ma soeur chérie.

Reste tranquille, je t'en supplie, tu n'es pas encore assez forte pour te tenir debout. Ne crains rien, il ne partira pas sans que tu l'aies vu . . .

Ce disant, câline, la fille de Marguerite s'agenouillait de nouveau auprès de sa soeur et lui passait tendrement son bras autour de la taille.

Lorsque, à la suite de sa femme, le marquis était entré au salon, il avait trouvé, debout, le chapeau à la main, le père et le fils . . .

En redingote haut fermée, la rosette de commandeur à la boutonnière, ganté de noir, très correct, très cérémonieux, le vieux général s'inclina devant Mme de Sambleuse.

— Madame la marquise, fit-il, croyez-moi le plus respectueux de vos serviteurs.

Puis se tournant vers le marquis :

— Monsieur, ajouta-t-il avec un ton de suprême gravité, à tout autre qu'à vous je dirais, au début de cet entretien :

« Pardonnez-moi, je vous ai rendu malheureux, je me repens ».

Mais vous parler ainsi serait faire injure tout à la fois à votre caractère et au mien . . . Votre honneur de Français a été méconnu, mon honneur de soldat a été trompé . . . Tous deux restent intacts.

C'est le front haut que je me présente à vous, c'est aussi avec un sentiment d'estime profonde pour votre personne que je vous dis :

« Marquis de Sambleuse, permettez au général Rémond de s'employer à réparer loyalement le mal que vous a fait dans la loyauté de sa conscience le colonel Rémond. Le vieux soldat reviendra vous trouver alors, et si vous le jugez digne de votre amitié, il sera heureux de mettre sa main dans la vôtre. »

Avec élan, le marquis s'approcha de M. Rémond, et :

— Tout de suite, tout de suite, mon cher général ! s'écria-t-il en lui serrant la main avec force. Dans mes plus cruels moments de désespoir, je ne vous ai jamais personnellement accusé . . .

Cependant la marquise avait avancé des sièges aux deux visiteurs, et avec cette aisance que conservent les vraies grandes dames, même au milieu des situations les plus tendues, elle les pria d'y prendre place. Le général et son fils obéirent.

— Madame la marquise, monsieur, ajouta le général, vous êtes bien tels que je l'avais pensé . . .

Après ce que je connaissais de vous, j'étais tellement persuadé de la noblesse de vos sentiments que je n'ai pas hésité à me faire accompagner de mon fils. Car, je dois vous le dire, ma visite a un double but . . . Je vous ai occupé de moi jusqu'ici. C'est de mon fils, de mon cher Jean, qu'il va s'agir, maintenant.

— Parlez, parlez, monsieur, dit la marquise en jetant à la dérobée sur le jeune homme un regard plein de promesses.

— Nous vous écoutons, opina M. de Sambleuse, et tenez pour certain, général, que votre fils possède ici les sympathies de tous.

— Eh bien ! alors, reprit le vieux soldat avec un sourire bonhomme, puisque nous savons mutuellement qui nous sommes et ce que nous voulons, je n'irai pas par quatre chemins. Mon fils Jean aime votre fille Suzanne qui elle-même, à ce que j'ai ouï dire, ne le voit pas d'un oeil indifférent. Voulez-vous que nous nous mettions d'accord pour marier ces deux enfants ?

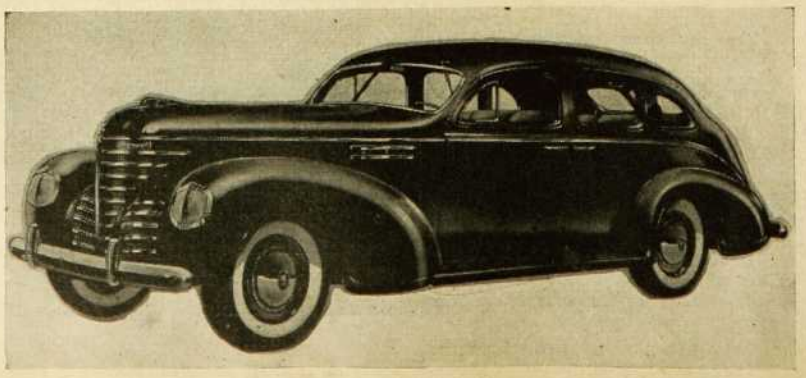
— Général, répondit le marquis, j'a vu tout à l'heure votre fils pour la première fois et cependant je n'hésite pas à vous répondre : J'accepte, en ce qui me concerne, et de tout coeur, votre proposition, car depuis les quelques heures que j'ai eu le bonheur de retrouver ma petite famille, je suis édifié sur son compte . . . Il est impossible qu'un jeune homme dont on dit tant de bien ne le mérite pas un peu . N'est-ce pas vrai, mon amie ? . . .

Pour toutes réponse, la marquise, dont le visage était baigné de larmes d'attendrissement, alla vers le jeune homme et, le prenant par la main :

— Venez, mon gendre demander à ma fille son assentiment . . .

Et elle entraîna le jeune peintre, tout pâle d'émoi vers la salle à manger, tandis que son mari continuait avec le général Rémond la conversaton commencée.

— J'ai bien réfléchi depuis ce matin à votre cas, disait le vieux brave... Il est nécessaire, vous le pensez comme moi, qu'un grand acte public rende aujourd'hui l'honneur à votre nom, et vienne affirmer en même



Le sedan de tourisme de luxe quatre-portes PLYMOUTH 1939.

temps votre existence, car les pièces de votre procès, constatant votre condamnation et même votre exécution, vous ont rayé du nombre des vivants. Seul un procès en réhabilitation peut nous amener à ce résultat. Nous le ferons, et j'y perdrai la vie, ou il aboutira !

— Merci ! interrompit Sambleuse avec émotion.

— Malheureusement, poursuivit le vieux militaire, on se heurte en pareil cas, vous le savez peut-être, à des difficultés presque insurmontables quand on ne peut pas produire, non seulement par des témoins, mais par des pièces indiscutables, des preuves capables de faire tomber la dernière objection. Ces preuves vous ne les avez pas.

— Cependant, objecta le marquis, Kessner, ma lettre, ma présence, votre affirmation . . .

— Oui, oui, tout cela est bel et bon, mais ce ne sont que des preuves morales peu suffisantes et, à mon idée, nous ne devons pas nous exposer à un échec. N'est-ce pas votre avis ?

— Alors, mon cher marquis, suivez-moi par la pensée devant le tribunal jugeant sur les pièces authentiques qui vous ont condamné . . . devant un tribunal dont le premier devoir est de faire abstraction de toute sentimentalité . . . Qu'y a-t-il de changé depuis le jour de votre condamnation ? Rien! Les aveux de ce Kessner ? On peut les croire achetés par vous et si l'on met en doute leur sincérité il ne reste plus que la fameuse lettre que vous avez écrite et que Kessner a conservée par miracle. On peut objecter qu'elle a été écrite depuis pour les besoins de la cause.

— Alors vous croyez qu'il n'y a rien à faire ? murmura le marquis.

— Je ne dis pas cela, s'écria le général . . . et j'espère bien obtenir ce qu'il nous faut.

— Quoi donc ?

— Les aveux de celui qui a dressé le piège infernal dans lequel vous êtes tombé.

— Mon neveu. Beaupré-Larive !... mais il refusera de parler, il niera et, là encore, absence de preuves.

— Qui sait ? insista le général.

— Que voulez-vous dire ?

— Je crois que votre neveu poursuivait un but. Il voulait sans doute s'emparer de votre fortune . . .

— Peut-être, mais en tous cas il n'a pu réussir car, en prévision des événements, j'avais converti tous mes biens en titre de rente sur la Banque d'Angleterre, titre inscrit au nom de ma femme.

— Et ce titre ?

— Je l'ai enfermé avec quelques centaines de mille francs et les bijoux de la marquise dans les caves du château et si bien caché que personne, pas même mon neveu, n'a pu mettre la main dessus.

— En êtes-vous bien sûr.

— Dame !

— Vous n'aviez contresigné par écrit nulle part ce secret ?

— Si dans mon testament, que j'avais l'intention, le jour même où ma femme et ma fille ont disparu, d'aller remettre à Me Longuet, mon notaire.

— Et ce testament ne serait-il pas tombé entre les mains de votre neveu?

— Je ne le pense pas, car il était enfermé dans un tiroir dont je portais sur moi les clefs et aura disparu dans l'incendie de mon château.

— Si cela était ainsi on doit en fouillant les ruines retrouver le coffre.

— C'est ma conviction.

— Eh bien ! détrompez-vous ?

— Je dis que tout ce que contenait le coffret a disparu.

— Grand Dieu ! . . . Est-ce possible ?

— C'est malheureusement vrai.

Tout à l'heure, après votre visite chez mon fils, un jeune sculpteur, nommé Joyeuse arrivait chez Jean. Vous devez le connaître ?

— Non, avoua le marquis.

— Cependant, Mme de Sambleuse vous en a sans doute parlé, car c'est sur les instances de Germaine et muni d'une lettre de la marquise pour Me Longuet qu'il est parti il a quelques jours pour faire des récherches, dans les ruines du château . . . Mais n'en savez-vous rien ?

— Non affirma le marquis.

M. Joyeuse, reprit le général, aidé de nombreux ouvriers, a remué de fond en comble tous les sous-sols du château de Sambleuse. Il a retrouvé le coffre, ouvert, mais complètement vide.

Le marquis resta un instant atterré. Impossible de mettre en doute ce que venait de lui affirmer son interlocuteur.

Le coffre était vide ! Ce coffre qui contenait toute sa fortune ! . . . Bientôt toutefois il releva la tête.

— C'est un grand malheur, dit-il, non point un malheur irréparable car plaie d'argent n'est pas mortelle.

D'ailleurs, il se peut, continua le marquis après un moment de silence, il se peut que le titre n'ait pas été détruit et qu'on le retrouve, si on trouve le voleur . . .

Au fait, M. Joyeuse n'a-t-il relevé aucun indice qui puisse aider à le découvrir ?

— Voilà où je voulais vous amener, marquis, prononça le général . . . D'indice, non, Joyeuse n'en a pas relevé, mais quant au voleur, vous n'aurez pas, je pense, besoin de grands efforts d'imagination pour le désigner à peu près infailliblement.

— Vous voulez parler encore de Robert ?

— Parbleu ! . . . et de qui serait-ce donc ?

— Vous avez raison, général, mais le gueux, alors, a certainement pris ses précautions.

— Je le pense comme vous et c'est pourquoi il faut nous efforcer d'obtenir par surprise ses aveux sur ce point, avec quelques détails sur la manière dont il a opéré et sur l'endroit où il a caché sa proie. Quand nous aurons cela, nous le tiendrons. Une bonne petite perquisition et tout sera dit; car il ne pourra matériellement pas expliquer comment il possède les objets détournés dans les ruines, et sa culpabilité en ressortira suffisamment.

— Croyez-vous, général ?

— Sincèrement, oui.

Si vous venez dire à des juges :

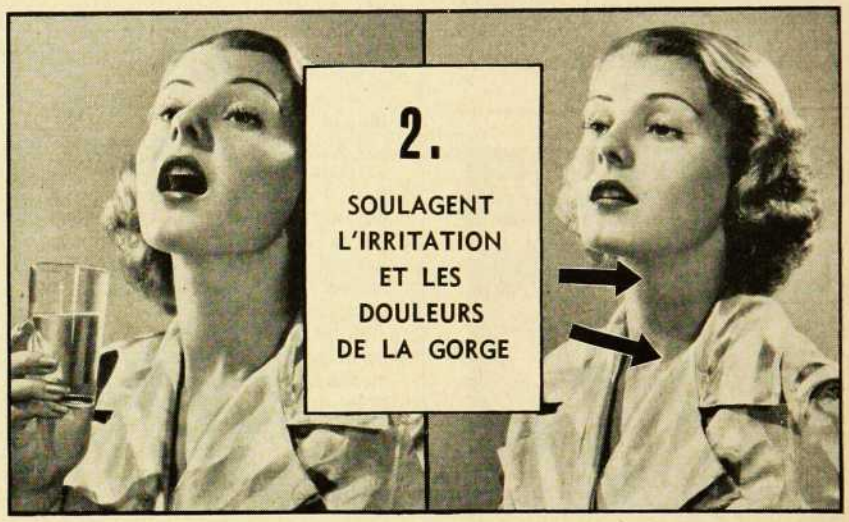
« Ce n'est pas moi qui ai commis le crime, c'est mon neveu, et il l'a commis dans tel but, pour en retirer tel avantage; j'apporte un commencement de preuves ! » on vous croira. Vous deviendrez alors un accusateur sérieux et non pas un homme qui pour se disculper vient en charger un autre . . . c'est votre neveu qui deviendra l'accusé. Votre rôle sera terminé . . . Celui des juges commencera et ils ne pourront pas s'y soustraire.

Dès lors une nouvelle affaire commence. Kessner, vous, moi, d'autres encore sont appelés comme témoins... Il est prouvé que Robert de Beaupré-Larive a volé, que pour avoir la possibilité de voler il a dû commettre précédemment un autre cirme, précisément celui dont on vous accuse. Il est déclaré coupable, vous ne pouvez l'être . . . Tirez la conclusion vous-même !

— La conclusion, n'est-ce pas, général, c'est que mon innocence est proclamée par ce fait même, et que mon procès en réhabilitation n'est plus qu'une formalité.

— Tout à fait cela, marquis . . . Approuvez-vous mon projet ?

2 MOYENS d'enrayer les malaises causés par le RHUME



L'Aspirine produit rapidement ces 2 résultats !

Les comprimés d'Aspirine soulagent les malaises causés par le rhume et le mal de gorge qui l'accompagne avec une stupéfiante rapidité . . . et cette médication est simple et sans danger.

Vous n'avez qu'à broyer et faire dissoudre 2 comprimés d'Aspirine dans le tiers d'un verre d'eau. Puis, gargarisez-vous 2 fois avec cette solution, la tête bien rejetée en arrière.

Ce gargarisme médicamenteux agit presque à l'instar d'un anesthésique local sur la muqueuse irritée et douloureuse de la gorge. La douleur est bientôt calmée et l'irritation soulagée. Et — cette façon d'employer l'Aspirine s'appuie sur des données médicales. Au lieu d'un médicament dont vous ne connaissez ni la formule ni l'origine, vous vous servez d'un remède connu de tous les médecins du monde et utilisé tous les jours par des millions de familles.

Ayez recours à cette méthode pour calmer la douleur du mal de gorge qui accompagne un rhume. Nous croyons que votre médecin est de notre avis et vous constaterez que cette méthode est vraiment remarquable. L'Aspirine, qui ne coûte que quelques sous, est moins chère que les gargarismes coûteux et les médicaments énergiques.

● Les comprimés d'Aspirine sont préparés au Canada. Le mot "Aspirin" est la marque déposée de la Cie Bayer, de Windsor, Ontario. Exigez, en forme de croix sur chaque comprimé, les lettres du nom "Bayer".

POURQUOI L'ASPIRINE AGIT-ELLE SI VITE ?

Jetez un comprimé d'Aspirine dans un verre d'eau. Il se désagrégera avant d'en toucher le fond.

Cette rapide désagrégation permet aux comprimés d'Aspirine de commencer d'avoir raison du mal de tête et de douleurs analogues quelques minutes après leur ingestion.

Fabrication canadienne

EXIGEZ LA MARQUE "ASPIRIN" !

FEVES au LARD
CATELLI

JOUEZ
LA
GUITARE
HAWAIENNE
APPRENEZ A JOUER
la guitare hawaïenne, par correspondance. Cours complet, Méthode facile, Examens, diplôme, etc. Superbe guitare hawaïenne fournie GRATIS avec la première leçon. Termes de paiements faciles. Des milliers de jeunes gens et jeunes filles, diplômés recommandent notre cours. Informez-vous. Ecrivez AUJOURD'HUI pour plus de détails.
LE CONSERVATOIRE
DE MUSIQUE HAWAIENNE
251 S, ST JOSEPH, QUEBEC P.Q.

GAGNEZ DE
L'ARGENT
DANS VOS
SOIREES

— Certes, oui !

— Alors il ne nous reste qu'à discuter sur les moyens de le mettre à exécution . . . Ce sera dur, je le connais, car votre neveu m'a l'air d'un coquin qui se laisse difficilement prendre sans vers.

— Oui . . . heureusement que Kessner est là pour nous aider. Kessner aujourd'hui dévoué comme un caniche. Kessner qui connaît pour la plus grande partie les secrets de son ancien complice . . . Et tenez, général, si vous pensez comme l'Ecriture, qu'il y a plus de place au ciel pour un pécheur qui se convertit que pour cent justes qui persévèrent, laissez-moi faire venir ici cet homme . . . Il a cruellement, je vous assure, expié sa faute par le repentir. Depuis neuf ans il ne m'a guère quitté et je peux compter sur lui en toute assurance. Voulez-vous que je l'appelle ?

M. Rémond fit un geste d'acquiescement.

— Marie, demanda le marquis, M. Pierre Hamann est-il là ?

— Oui, monsieur, depuis plus d'une heure il attend pour vous parler.

— Bon, veuillez l'introduire ici.

Quelques secondes après Kessner entrait . . . Il vint s'arrêter respectueusement au milieu du salon.

— Assieds-toi, ami, fit le marquis.

Kessner hésitait.

— Assieds-toi donc, répéta Sambleuse . . .

Et avec un redoublement de bienveillance il ajouta : « Le général connaît à présent ton coeur aussi bien que moi-même. Il sait qu'à Paris comme à Stettin, comme ailleurs, toujours et partout je te considérai comme le meilleur et le plus dévoué de mes ami. »

Kessner ne se fit pas prier davantage et prit une chaise. On lui expliqua qu'il s'agissait de compromettre Beaupré-Larive, d'obtenir de lui par une adroite surprise et devant des témoins cachés, des paroles qui le livreraient pieds et poings liés, sans qu'il pût se douter de rien, au châtiment qu'il méritait . . . L'Alsacien se prêta naturellement avec joie à tout ce qu'on voulut . . .

. XXIV

Ce matin-là — c'était trois jours après les scènes qui précèdent — Beaupré-Larive trouva dans son courrier une lettre ainsi conçue :

« Monsieur Robert,

« J'ai vu les dames de S . . . Je leur ai remis « l'objet » . . . Mais c'est pas de ça que je veux vous parler aujourd'hui. J'ai compté sur vous, monsieur Robert, pour m'aider à quitter ce sacré pays où je n'ai rien de bon à faire, surtout si je continue à vous fréquenter. Vous voyez que je parle franchement, monsieur Robert. J'ai peur de la prison, voyez-vous !

« Croyez-moi, un jour ou l'autre on est puni quand on fait mal. Je veux partir pour l'Amérique. J'ai un métier, je suis fort encore; je travaillerai assez pour vivre partout. Mas il faut pour ça un peu d'argent et je ne crois pas que vous me le refuserez. Cinq mille francs me suffiront. Donnez-moi cinq mille francs et vous n'entendrez plus, fou d'honnête homme, parler de moi. J'habite à l'hôtel du Luxembourg, rue de Metz, une rue qui longe la gare de l'Est.

« C'est là que je vous attendrai après-demain entre dix et onze heures du matin. Vous demanderez, naturellement, Pierre Hamann. J'aurais bien été chez vous, mais j'ai peur que vous réussissiez encore à m'entortiller. Et puis il y a une autre chose que je vais vous dire et qui peut être va vous étonner, mais tant pis ! Vous vous rappelez . . . là-bas dans la cabane de la mère L . . . lorsque vous m'avez dit de brûler la lettre écrite par M. de S . . . après que vous avez remplacé cette lettre par une autre ?

Eh bien ! je ne l'ai pas brûlée, je l'ai conservée, je l'ai cousue dans la doublure de mon vêtement et depuis elle ne m'a pas quittée. J'avais idée qu'elle pourrait me servir un jour, et ma foi, j'avais raison, puisqu'aujourd'hui elle va me rapporter sûrement les cinq mille francs qu'il me faut.

« En effet, suivez bien mon avis, monsieur Robert; si vous ne me donnez pas après demain l'argent, j'irai porter le papier à Mme de S . . . qui, je le pense, me donnera bien cette somme pour posséder un pareil souvenir. Ce sera tant pis pour vous peut-être, vous l'aurez voulu; ce que je veux, moi, voyez-vous, monsieur Robert, c'est me tirer des pieds le plus tôt possible. Je suis, monsieur Robert, votre serviteur respectueux.

« Pierre Kessner ».

« P.-S. — La chambre que j'occupe à l'hôtel du Luxembourg est dans une encoignure; la chambre voisine est vide, je viens de la retenir. Par conséquent, en prenant un peu de précautions, personne ne pourra nous surprendre. »

On imagine la colère de Beaupré-Larive en prenant connaissance de cette épitre. Au fur et à mesure qu'il avançait dans sa lecture, il blêmissait de rage.

— Le coquin ! le misérable ! le sacripant ! gronda-t-il quand il fut arrivé au bout. Ah ! bien, il ne manquait plus que cette complication . . . Cinq mille francs ! Ce ne serait rien encore de lui donner cinq mille francs si j'étais sûr, après d'en être débarrassé . . . Mais qui me le prouve ? Il me rendra la lettre ! . . . L'hypocrite . . . il l'avait conservée ! Autre complication ! Enfin il me la rendra, mettons!...

Et puis ? . . . Et puis si là-bas, en Amérique, il a besoin d'argent de nouveau, il m'écrira en me menaçant encore de quelque nouvelle tuile . . . Ah !! mais non, monsieur Kessner en voilà assez ! . . . Vous commencez par lasser ma patience ! J'irai . . . oui, à l'hôtel du Luxembourg . . . dans la petite chambre isolée, où personne, comme vous dites, ne viendra nous déranger ! . . .

Et nous causerons, vous verrez, monsieur le drôle ! . . .

Beaupré-Larive venait de prendre une résolution . . . A l'heure où Robert ruminait ainsi sa colère, en costume du matin, dans l'élégant petit salon de sa demeure, Kessner, de son côté, se préparait à recevoir convenablement son ancien complice. Enfin ! il allait donc le tenir, cet auteur de tous ses maux ! La lettre écrite par lui pour attirer Beaupré-Larive dans le guet-apens avait été rédigée en commun par le général, M. de Sambleuse, Jean de Kessner lui-même.

On en avait savamment combiné tous les termes de façon que le misérable ne se doutât de rien et fut conduit comme par la main dans le piège tendu.

Pour sa part, Kessner, qui connaissait mieux que les autres Beaupré-Larive sous son aspect véritable, l'ayant pratiqué davantage, Kessner ne doutait pas du succès . . . Pauvre Kessner ! . . . Bref, ce matin Kessner, sorti de très bonne heure, selon son habitude, rentrait à l'hôtel du Luxembourg quasi joyeux.

Il a son papier maintenant, se disait-il, il l'a lu . . . et, le diable m'emporte, il doit furieusement enrager. Tant mieux ! tant mieux ! ajoutait-il en se frottant les mains . . . Plus il enragera, plus il viendra sûrement. L'Alsacien monologuait ainsi sur le trottoir de la rue de Metz, tout en marchant, lorsqu'il s'aperçut qu'il était arrivé devant sa demeure. Il passa le seuil de l'hôtel, en hâte, expédia son déjeuner et aussitôt levé de table, vint frapper à la porte du bureau, porte vitrée, derrière laquelle Mme Bachelier, patronne de l'hôtel du Luxembourg, surveillait les allées et venues de ses voyageurs.

— Madame ! fit Kessner en ouvrant la porte, j'aurais un instant d'entretien à vous demander.

— Entrez, entrez, monsieur Hamann, répondit gracieusement la patronne. Je suis toute à votre service... dans la mesure des choses permises, s'entend, ajouta en baissant les yeux pudiquement la vieille dame.

— Madame Bachelier, commença l'Alsacien, je demeure au second étage, au numéro 27 . . . Quel est, je vous prie, le numéro de la chambre située au troisième, immédiatement au-dessus de la mienne ?

— Le 43, répondit-elle.

— Ce 43 est-il occupé ? . . .

Mme Bachelier consulta son livre.

— Il est occupé, monsieur Hamann.

— Pouvez-vous, madame, donner au voyageur qui y habite un autre appartement ?

— Dame ! ce n'est pas les chambres qui manquent, mais il faudrait qu'il consentit au déplacement.

— Obtenez cela de lui, madame, sous un prétexte quelconque. Je vous loue pour huit jours, au prix de dix francs par jour, la chambre 43, dont le prix ordinaire comme la mienne est de trois francs, je pense . . .

Mme Bachelier leva sur son voyageur un régard quelque peu étonné. Elle ne comprenait pas très bien où cet original voulait en venir.

— Oh ! rassurez-vous, continua Kessner, mes intentions en vous demandant cette complaisance n'ont rien d'inquiétant pour vous. Est-ce dit pour la chambre 43 ?

— C'est dit ! . . . là, puisque vous semblez tant y tenir, repartit aimablement la vieille dame.

— Et je peux entrer en possession de suite ?

— Ah ! ça non, le voyageur du 43 n'est pas là.

— Eh bien ! faites comme s'il y était. Transportez ses bagages ailleurs.

— Diable, comme vous y allez !

— Quand il entrera, vous lui direz qu'une nécessité . . . que sais-je . . . un accident survenu au plafond de sa chambre, par exemple, vous a forcée à faire ainsi . . . Ne protestez pas . . . Pour ce dérangement, j'ajoute vingt francs d'indemnité et je paie d'avance.

— Cet homme est donc un Rothschild ? pensa Mme Bachelier.

Et elle sortit un instant pour donner au garçon des ordres de service.

— Fort bien, approuva Kessner . . . Mantenant j'ai une autre chose à vous demander.

— Dites, monsieur Hamann, fit avec bonté la patronne . . . A ce prix-là, tout ce que vous voudrez.

— C'est que . . . continua l'Alsacien, la chose est un peu plus compliquée . . . Toutefois je paierai ce qu'il faudra.

Mme Bachelier esquissa un geste de bienveillance.

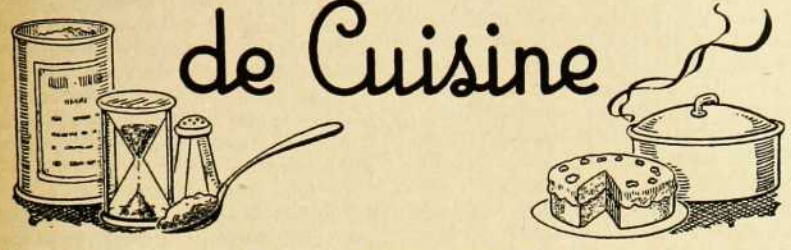
— Oui . . . je paierai. Mais auparavant, madame, vous allez me promettre le secret, un secret absolu pour ce que je vais vous confier.

— Je promets, monsieur Hamann, je promets. Cela ne m'engage à rien pour la chose, si la chose ne me va pas . . . Bien entendu, n'est-ce pas ?

— Entendez ! acquiesça Kessner. Maintenant, voici. Laissez-moi causer sans m'interrompre. Vous me répondrez, quand j'aurai tout dit; oui ou non. J'ai besoin de percer une communication avec la chambre 27,

(*Lire la suite page 20*)

Mes Recettes de Cuisine



Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager de LA REVUE POPULAIRE et du SAMEDI

POTAGE AUX LEGUMES

2 pintes de bouillon ou d'eau
1½ tasse de carottes coupées en filets
½ tasse navets coupés en cubes
1 petit oignon
1 tasse chou taillé en filets
½ tasse de céleri
½ tasse de pois verts

Faire chauffer le bouillon et quand l'ébullition commence, ajouter tous les légumes ci-haut mentionnés à l'exception des pois. Cuire environ 1 heure à petit feu. Le potage est cuit lorsque tous les légumes sont bien mélangés avec le bouillon.

•

TOMATES FARCIES AU MACARONI

½ tasse de coudes Catelli au lait
6 tomates de grosseur moyenne
½ tasse de sauce blanche
½ tasse de fromage râpé
Sel, poivre, panure

Choisir six belles tomates, les laver, leur enlever une tranche mince sur le dessus, les presser avec les doigts pour en extraire les semences, saler l'intérieur, les laisser égoutter à l'envers sur un tamis. Cuire le macaroni dans un bouillon jusqu'à ce qu'il soit tendre ; l'égoutter et utiliser ce bouillon pour la soupe. — Mélanger à la sauce le macaroni, le fromage et les assaisonnements, remplir les tomates de ce mélange, saupoudrer le dessus de panure et de quelques noisettes de beurre. Faire cuire à four moyen jusqu'à ce que les tomates soient cuites, en veillant à ce qu'elles ne se déforment pas. Servir dans un plat entouré de macaroni cuit selon la méthode ordinaire.

•

SALADE DE CHICOREE A LA CREME

(Portion individuelle 25 calories)

Bien laver un pied de chicorée, l'égoutter et le servir sur un saladier avec 1 tasse de crème fouettée à laquelle on aura ajouté le jus de 1 citron, ¼ cuillerée à thé de moutarde et ½ cuillerée à thé de sel.

GATEAU AU RIZ

(Portion individuelle 150 calories)

½ tasse de riz
2 tasses de lait
½ tasse de sucre
2 œufs
½ cuillerée à thé de vanille

Bien laver le riz et le cuire dans le lait bouillant au bain-marie de 45 à 60 minutes ou jusqu'à ce qu'il soit bien cuit mais non écrasé. Battre les jaunes d'œufs avec le sucre, l'ajouter au riz, puis incorporer les blancs battus en neige ferme. Aromatiser avec la vanille et déposer dans un moule, laisser prendre au frais. Démouler et garnir de gelée aux pommes et de crème fouettée.

•

PETITS GATEAUX BLANCS

⅓ de tasse de beurre
1 tasse de sucre
½ tasse de lait
1¾ tasse de farine
2½ cuillerées à thé de poudre
4 blancs d'œufs
½ cuillerée à thé d'essence d'amande

Défaire le beurre en crème avec la moitié du sucre, y ajouter la farine tamisée avec la poudre alternant avec le lait. Incorporer en dernier lieu les blancs bien battus avec l'autre moitié du sucre. Aromatiser et déposer dans des petits moules bien beurrés. Cuire au four à 400° 20 à 25 minutes. Démouler, refroidir et garnir de glace au chocolat.

GLACE AU CHOCOLAT

1 tasse de sucre en poudre
2 carrés de chocolat sucré
3 cuillerées à table de lait
1 jaune d'œuf
½ cuillerée à thé de vanille

Faire fondre le chocolat, ajouter le lait et le sucre en poudre. Quand le tout est bien fondu, retirer du feu, incorporer le jaune d'œuf et battre jusqu'à ce que ce soit refroidi et bien lisse, étendre sur les petits gâteaux. Décorer avec des amandes, des cerises, de la belle Angélique.

LES RECETTES CHOISIES DU "SAMEDI"

GATEAU DE LEGUMES

1 tasse de fèves en gousses, cuites — ½ tasse d'arachides (peanuts)
1 tasse de tomates
1 oignon — 1 tasse de riz, cuit
1 tasse de carottes crues, râpées
1 œuf — 2 cuillerées à table de beurre
Sel et poivre

Faire revenir l'oignon haché finement dans le beurre. Hacher tous les ingrédients mentionnés. Les bien mêler. Battre l'œuf et l'ajouter au premier mélange. Bien assaisonner de sel et poivre. Déposer dans un moule beurré et tapissé de panure. Cuire au four à 400° environ une heure. Démouler et servir entouré de persil.

Le vrai goût de Hollande a toujours distingué ce vieux gin bienfaisant et les vrais Canadiens l'ont toujours préféré depuis plus de cent ans!

Gin de Kuyper

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN de KUYPER & SON, Distillateurs, Rotterdam, Hollande.

231F

MAISON FONDÉE EN 1695

BAGUES À DIAMANTS Blue River ENREGISTRÉ

RENOMMÉES POUR LEUR BEAUTÉ et VALEUR

Chaque diamant "Blue River" est garanti être parfait!

"Blue River" veut dire que vous êtes protégés de toutes les façons . . . chaque diamant est choisi — ET GARANTI — pour son brillant, sa couleur et sa perfection achevée. Leurs montures sont les plus artistique et les plus belles que l'artisanat moderne puisse produire. *Dès lors, quand vous voudrez la meilleure valeur en fait de Bagues à Diamants achetez une "Blue River"*

VENDU PARTOUT PAR LES MEILLEURS BIJOUTIERS

ASSURANCE GRATUITE, POUR UN AN, CONTRE LE VOL OU LA PERTE!

Saviez-vous que

LE FILM

est le magazine de cinéma le plus complet, le plus richement illustré et le plus intéressant ?

Coupon d'Abonnement

LE FILM, 975, rue de Bullion, Montréal

Ci-joint veuillez trouver :
$1.00 pour un abonnement d'un an.....
$1.50 pour un abonnement de deux ans.....

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Province* .....

(*Suite de la page* 18)

qui est la mienne, et la chambre 43, qui est au-dessus.

Pourquoi ? Parce que, après-demain doit venir ici un individu, un mauvais drôle que recherche la police, et qu'il faut . . . qu'il *faut*, entendez bien, que des témoins cachés assistent à l'entretien que j'aurai avec cet homme . . . Il est méfiant, il regardera dans la pièce voisine de la mienne que je lui ai dit inoccupée.

Donc de ce côté rien à faire. Reste le plafond . . . Laissez-moi percer le plafond.

Mme Bachelier leva les bras au ciel. Elle paraissait désespérée.

— De pareilles histoires à l'hôtel du Luxembourg ! s'écria-t-elle. La police ! une arrestation, peut-être . . . Ah ! mon Dieu ! . . . Mais je ne peux pas, monsieur, monsieur Hamann ! Je m'y oppose, entendez-vous ! Et mes clients, qu'est-ce qu'ils vont penser ? . . .

Kessner avait certainement prévu cette explosion, et il s'y était préparé.

— Madame Bachelier, reprit-il tranquillement, je vous ai dit que la police était mêlée à l'aventure . . . Il s'agit donc de quelque chose d'honorable, c'est déjà une première garantie pour vous . . . J'ajoute que tout se passera, je l'espère, sans bruit et que vos voyageurs ne seront pas incommodés de l'incident.

Enfin, vous craignez surtout, dites-vous, le scandale ? . . . Mais, de toutes façons, vous ne pouvez pas, cependant, empêcher la police d'entrer dans votre hôtel pour y arrêter un malfaiteur . . . Kessner sortit un portefeuille.

— Voici cinq cents francs, dit- il, en mettant un billet de banque dans la main de Mme Bachelier . . . Voici encore cent francs pour la location pendant huit jours à dix francs par jours, de la chambre 43.

La patronne remercia . . . Kessner tourna les talons . . . Mais au moment de fermer la pote il se ravisa, et s'approchant de la vieille dame, lui glissa mystérieusement dans l'oreille :

— Surtout *motus*, Madame Bachelier, n'est-ce pas ? . . .

Si — et j'ai tout lieu de l'espérer — notre . . . affaire réussit, vous recevrez aussitôt, comme marque de satisfaction un présent semblable à celui de tout à l'heure !

— Décidément, se dit Mme Bachelier, lorsque Kessner, sûr désormais de pouvoir agir en toute liberté, se fût éloigné, décidément je m'y perds... Ce Pierre Hamann n'a pas l'air riche et il me « colle » comme ça cinq cents francs pour le plaisir de faire un trou dans un plafond . . . Serait-il de la police ? Non, pour sûr, la police à l'habitude d'exiger toutes sortes de choses sans donner jamais rien. Ah ! et puis qu'est-ce que ça peut me faire ? . . .

Cependant Kessner ne perdait pas une seconde . . . En quittant l'hôtel après sa conversation avec Mme Bachelier, il alla dans différentes boutiques du quartier faire des emplettes. Chez un quincaillier, il se procura quelques outils : une scie à main, un levier de fer, une truelle, un marteau et des clous; chez le marchand de couleurs, il acheta des brosses de peintre en bâtiment, un petit seau dans lequel il fit mettre, prête à servir, de la peinture à l'huile; chez une mercière, enfin il fit l'acquisition d'un large carré de fort calicot.

Muni de tout cet attirail, il rentra à l'hôtel et grimpa incontinent à la chambre No 43, où il s'enferma au verrou . . . Pour être sûr que la besogne irait à son idée, il avait résolu de la faire lui-même et tout aussitôt se mit à l'oeuvre.

Il commença par enlever, sur une largeur de un mètre environ les carreaux de la chambre, puis s'escrimant tour à tour de son levier pour détacher les plâtras, de sa truelle pour les enlever, de sa scie pour découper les solives et les lattes du plancher, il eut, au bout de quelques heures, pratiqué entre la chambre 43 et la sienne, le 27, — situées l'une au-dessus de l'autre, nous l'avons dit — une communication assez vaste pour que deux hommes puissent s'y engager à la fois.

Cela fait, il descendit à l'étage inférieur, en ayant soin de fermer à double tour la porte du 43.

— Très bien ! . . . parfait, s'écria-t-il avec satisfaction lorsque, une fois enfermé dans la chambre 27, il vit béante sur sa tête l'ouverture qu'il venait de ménager au plafond.

Il s'agit maintenant d'arranger cela de telle sorte que M. Robert n'y voie que du feu.

Il avait eu soin de se munir d'une échelle double qu'il installa au-dessous du trou et, dépliant son calicot, il se mit en devoir de boucher l'ouverture avec le tissu en le maintenant au plafond par de petits clous. Puis il revêtit, non seulement le calicot, mais tout le plafond d'une double couche de peinture. Robert ne pourrait pas se douter que tout ce qui se dirait dans la chambre de Kessner serait entendu dans celle au-dessus.

Il fit disparaître toute trace du travail qu'il venait de faire, ouvrit toute grande la fenêtre pour que l'air enlevât l'odeur de la peinture. Puis, comme l'heure du dîner était venue, il descendit à la table d'hôte et passa la soirée à flâner à la porte de l'hôtel.

De leur côté, ni M. de Sambleuse ni M. Rémond ne s'endormaient. Ce dernier, muni d'une lettre de recommandation du général C . . . son ami et camarade de promotion à l'école de Saint-Cyr, alla trouver le ministre de la justice, beau-frère de général, il n'avait pas eu de peine, grâce à cette recommandation, d'obtenir que l'Excellence entrât pleinement dans ses vues. Ensuite accompagné du marquis et porteur d'une lettre du ministre à l'adresse du procureur général de la Seine il s'était rendu au Palais de Justice.

Le procureur général avait commis un juge d'instruction pour s'occuper de l'affaire, et celui-ci avait ordonné à M. G . . ., commissiaire aux délégations judicaires, de se tenir prêt avec deux agents à l'accompagner le surlendemain matin dans une descente de justice de haute importance . . . Le magistrat se préparait à se rendre lui-même à l'hôtel du Luxembourg, à l'heure indiquée, dans la chambre 43 avec son greffier, lequel consignerait au fur et à mesure les propos compromettants que Kessner se faisait fort d'obtenir de son ancien complice.

Dans la chambre en question, Kessner prépara, de chaque côté de l'ouverture pratiquée, un certain nombre de chaises sur lesquels devaient prendre place toutes les personnes à qui était réservé le rôle d'auditeurs. Tout était si bien combiné que le neveu de Sambleuse ne pouvait manquer d'être pris sur le fait.

XXVI

LA JOURNÉE décisive était arrivée... Levé de bonne heure, contre son habitude, Beaupré-Larive faisait ses préparatifs, Baptiste, son valet de chambre, et Sophie, sa cuisinière, étaient absents, d'après ses ordres. La veille, il avait acheté chez un brocanteur de quoi se déguiser, et, au moment où nous sommes arrivés, il était en train de revêtir son accoutrement devant la grande glace de son cabinet de toilette. La pendule sonna.

— Neuf heures déjà, dit Robert. Il est temps de partir.

Il jeta sur le miroir un dernier coup d'oeil, et avec un sourire de satisfaction.

— Très bien ! dit-il encore, le déguisement me semble assez réussi.

De fait, le complice de Kessner était transformé du tout au tout. Et dans l'espèce de portefaix qui se dandinait pour l'instant dans la petite pièce tendue d'étoffe orientale, personne assurément n'eût voulu reconnaître le beau vicomte de Beaupré-Larive.

Grâce à une teinture d'ailleurs facile à enlever par un lavage, la longue et soyeuse moustache brune que depuis quelques années le vicomte portait seule, s'était transformée en une sorte d'embroussaillement de couleur jaunâtre, où la brosse, le peigne et le fer à friser avaient été un désordre tout à fait nature. Les cheveux, coupés en brosse à l'ordinaire, disparaissaient sous une perruque de même nuance et d'apparence non moins négligée.

Enfin, à l'aide de poussière puisée dans la caisse à charbon de Sophie, Robert avait maculé de taches noires sa figure, son cou, ses mains et sa chemise d'épaisse cotonnade bleuâtre, sur laquelle s'ouvrait un veston de cette sorte de velours grossier, vulgairement appelé « peau de diable » dont s'habillent presque toujours les gens habitués à porter des fardeaux.

Un pantalon de même nature et un couvre-chef à petits bords, de feutre mou, complétaient la métamorphose.

Enfin le beau vicomte avait jeté sur son épaule un sac vide noirci comme tout le reste de son individu. Robert descendit . . . En bas, dans le vestibule d'entrée, il s'arrêta un instant pour écouter si personne à ce moment ne passait sur le trottoir. Ce qu'il craignait seulement, c'était le retour inopiné de Baptiste ou de Sophie.

Il s'achemina vers la gare de Passy, demanda un billet pour la gare Saint-Lazare, et grimpa sur l'impériale d'un wagon. Robert fit à pied le trajet de la gare Saint-Lazare à la gare de l'Est. Il avait tout le temps . . . Il était neuf heures trois quarts lorsqu'il arriva rue de Metz. Or, le rendez-vous fixé par Kessner portait : entre dix et onze heures.

A l'hôtel du Luxembourg, dans la chambre No 43 depuis plus d'une heure déjà huit hommes étaient réunis. Nous les connaissans. C'étaient autour du marquis de Sambleuse, du général et de Jean Rémond, d'abord le juge d'instruction et son greffier, puis M. G. . ., commissaire aux délégations, enfin, deux agents de la sûreté.

Le juge d'instruction était venu là dépouillé de son caractère officiel, en simple spectateur, pour ainsi dire, car le témoignage des autres personnes présentes et qui toutes s'étaient promis de ne pas perdre un mot de la conversation échangée au dessous d'eux par Kessner et Beaupré-Larive, ce témoignage devait amplement suffire à édifier les jurés devant qui le procès serait porté.

Cependant, sur le bord de l'ouverture pratiquée par Kessner, on avait apporté une petite table devant laquelle le greffier s'était installé, prêt à écrire au fur et à mesure les paroles qui se prononceraient en bas.

Autour, des chaises étaient placées, à l'usage de ces singuliers auditeurs. Une épreuve préparatoire donna un résultat satisfaisant.

A mi-voix, Kessner, réfugié dans le coin le plus éloigné de la chambre, dit quelques mots dont la moindre syllabe fut admirablement perçue . . . Le stratagème réussissait donc à merveille . . . Un coup de sifflet retentit soudain.

C'était le signal convenu pour annoncer l'approche de l'ennemi tant attendu . . . Presque aussitôt une voix, celle de Kessner, criait :

— Entrez !

Et il se leva pour recevoir la personne qui venait de heurter à la porte . . . Un garçon passa sa tête dans l'entrebâillement.

— Monsieur Hamann, annonça-t-il, c'est un charbonnier qui voudrait vous voir.

— Un charbonnier ? répéta Kessner, je n'attends pas de charbonnier.

— Il dit précisément, insista le garçon, que vous l'attendez entre dix et onze heures . . .

Une pâleur livide s'étendit soudain sur le visage de l'Alsacien . . . Tout son sang lui refluait au coeur à cette pensée que la présence de ce charbonnier pouvait avoir quelque chose de commun avec l'affaire qui le préoccupait si fort en cet instant. Justement dix heures allaient sonner . . . Robert pouvait arriver d'un moment à l'autre . . . S'il entendait demander Pierre Hamann par un autre, s'il apprenait seulement qu'une autre personne avait été reçue par lui, Kessner, dans la matinée, le neveu de Sambleuse était bien capable de prendre peur . . . Il ne monterait pas et tout sera raté.

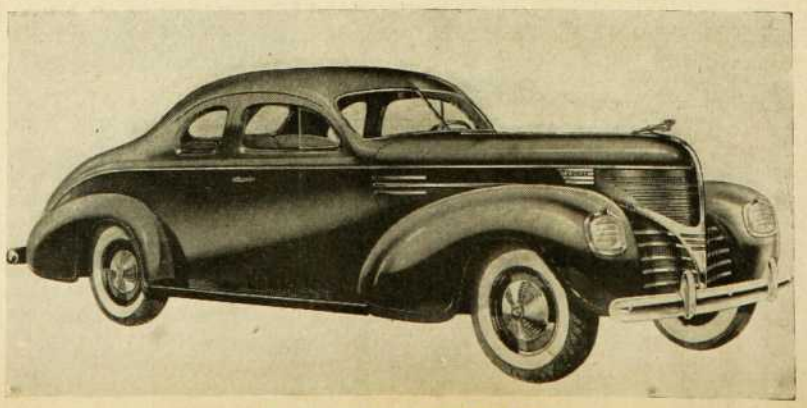
— Moi qui ai pris tant de précautions pour qu'aucun des habitants de l'hôtel, ni domestique, ni voyageur ne s'aperçoivent que les hommes montés là-haut tout à l'heure sont d'accord avec moi ! . . .

En effet, M. de Sambleuse, le juge d'instruction, les agents et tous les autres s'étaient présentés isolément à l'hôtel du Luxembourg et au milieu du va-et-vient matinal, ils étaient sûrement passés inaperçus. Kessner se désespérait ainsi mentalement.

Et le garçon attendait toujours.

— Je vais dire à ce charbonnier que vous êtes sorti, interrogea-t-il.

— Tonnerre ! hurla Kessner, faites mieux que ça ! F . . . le à la porte . . . Et puis non, ajouta-t-il je vais descendre le recevoir, et il verra, ce charbonnier de malheur, de quel bois je me chauffe !



Le Coupé de luxe DODGE 1939.

Ce disant, furieux, il se levait, prêt à s'élancer dans l'escalier. Soudain il resta cloué sur place... Du haut de l'escalier des éclats de voix montaient.

— Je vous dis que je monterai, criait-on.

— Et moi, répondait la voix de Mme Bachelier, je vous prie d'attendre le retour du garçon que j'ai envoyé voir si M. Hamann y est !

— Comment ! s'il y est ? Mais je vous dis qu'il m'attend dans sa chambre !

En dépit du fort accent auvergnat qui caractérisait les paroles du charbonnier mécontent, Kessner avait aussitôt reconnu le timbre de la voix... Cette voix c'était celle de Robert, ni plus ni moins.

— Ah ! bien, j'allais faire du propre, murmura Kessner soudain calmé... Réflexion faite, garçon, ajouta-t-il tout en se rasseyant... Il est probable que je connais ce charbonnier... Il n'a pas dit comment il s'appelait ?

— Non, monsieur !

— N'importe, faites-le monter... cela vaudra mieux...

Quelques secondes après Kessner et le fameux charbonnier se trouvaient face à face... Robert était entré dans la chambre de l'air le plus naturel, et c'est très naturellement aussi qu'en présence du garçon qui avait introduit il serra la main de Kessner en disant avec le même accent de terroir :

— Chalut, mon cher camarade. Vous allez bien ?... Figurez-vous qu'on ne voulait pas me laicher entrer !...

Mais dès que la porte se fut refermée :

— Eh bien ! Kessner, que signifie cela ? gronda-t-il sourdement... Vous me donnez rendez-vous et on se permet de me faire poser !

— Dame ! fit Kessner... ce déguisement, pouvais-je deviner...

Beaupré-Larive regardait de côté et d'autre d'un air soupçonneux.

— Vous craignez les oreilles indiscrètes, poursuivit l'Asacien, remarquant le manège... Je comprends ça et j'ai pris mes précautions...

Robert, sans répondre, alla au mur de gauche et de son doigt le percuta à plusieurs reprises.

Déjà, cependant, l'Alsacien avait tiré la porte de communication entre la chambre de Kessner, le 23, et la chambre voisine, le 24. Les deux hommes entrèrent dans cette dernière, et Robert s'assura que la porte qui ouvrait de cette chambre dans le couloir extérieur de l'étage était bien sûrement fermée par un solide verrou.

— Vous voyez que c'est bien tel que je vous l'ai écrit, expliqua l'Alsacien. Personne ne nous entendra.

— Ce n'est pas encore suffisant, répondit l'autre... Il y a, dans chacune de ces chambres, un lit sous le quel, — oh ! sans que vous vous en doutez parbleu, ami Kessner, — quelqu'un pourrait être caché... Prudence est mère de sûreté, voyez-vous !... Tenez, continua-t-il, faites-moi le plaisir de prendre une canne et constatons, que nous sommes bien seuls...

Le coquin avait son idée.

— Pour « fourgonner » là-dessous, pensa-t-il, cet imbécile va être obligé de se mettre quasi à plat ventre... Il ne faut pas qu'il se relève !... Et sa main se crispait dans la poche de son veston sur le manche d'un long stylet corse, arme triangulaire à lame droite, forte et épaisse.

Kessner alla prendre dans un coin de la chambre une canne. Il se baissait déjà pour satisfaire aux exigences de Beaupré-Larive. Eut-il à cet instant un soudain pressentiment de ce que l'autre méditait, ou bien plutôt obéit-il au désir de rassurer plus encore son ex-complice en le laissant constater par lui-même que rien de suspect ne pouvait être là... Le fait est que, tendant à Robert le bâton, il lui dit :

— J'aime mieux que vous regardiez vous-même, monsieur Robert... Tenez... c'est facile !... Le neveu de Sambleuse insista.

— Non, non, fit Kessner, je vois que vous méfiez de moi.

— Non, par exemple !

— N'importe, vous serez encore plus sûr ainsi !...

Robert n'osa insister davantage, prit le bâton et fit mine d'explorer sous les deux lits... Cette première combinaison était manquée... Mais c'était bien le diable si, à un instant quelconque, il ne parvenait pas à saisir l'occasion de frapper son ennemi de telle sorte qu'il tombât « sans crier ouf » comme il disait.

— Là !... maintenant, monsieur Robert, commença Kessner en s'asseyant sur une chaise et en montrant à son interlocuteur un fauteuil placé tout près, maintenant que vous êtes tout à fait assuré qu'âme qui vive ne saurait nous épier, ça vous irait-il de causer un peu de d'objet qui me vaut l'honneur de votre visite ?

Beaupré-Larive esquissa une grimace d'adhésion qui dissimulait assez mal son désappointement.

Cependant il prit place sur le siège désigné.

— J'ai reçu votre lettre, Kessner, vous le voyez suffisamment puisque je suis ici, fit-il à voix presque basse, et, je vous l'avouerai tout de suite, j'ai été un peu surpris de la recevoir.

— Vraiment ?

— Hé ! sans doute, ce n'est pas de cela que nous nous étions convenus.

— Et de quoi donc étions-nous convenus ? monsieur Robert, demanda l'Alsacien, qui avait reçu ordre de procéder surtout par interrogations, afin que son ex-complice fût amené naturellement à préciser de sa propre bouche la nature des relations qu'ils avaient eues jadis.

— Allons allons ! reprit avec brutalité Beaupré-Larive... allons, Kessner, ne faites pas la bête, que voulez-vous ?

Vous vous étiez l'autre jour presque engagé à me servir contre mes ennemis, et voilà qu'aujourd'hui vous faites désertion.

— Je ne sais pas de quels ennemis vous parlez...

Serait-ce par hasard de ces pauvres femmes de la rue Brochant ? N'ont-elles pas été déjà suffisamment frappées ?

— Ah ! parbleu, fit Robert, je vous conseille maintenant de les plaindre, comme si vous n'aviez pas autant que moi peut-être contribué à leur malheur.

— Ça c'est vrai, je les ai autrefois maltraitées, mais c'était pour me venger de l'autre, et je ne regrette rien... Cependant, sans vous, je crois que je n'aurais jamais eu le courage de satisfaire ma vengeance de cette façon là, car certes, je me le suis dit bien souvent c'est une fichue lâcheté que nous avons commise à leur égard !...

Robert ne put retenir un éclat de rire strident.

— Décidément vous êtes très gai aujourd'hui, ami Kessner... Mais je ne suis point là pour entendre des discours inutiles... Vous faites dans votre lettre allusion à certain papier que vous auriez conservé et qui serait une arme contre moi... Ce papier où est-il ?

— Ici, monsieur Robert, ici même.

— Alors vous allez me le donner !

— Vous le donner, non... vous le vendre, oui, puisqu'il faut appeler les choses par leur nom.

— On ne vend que les marchandises qui ont une valeur, prononça Beaupré-Larive.

— Eh bien ?

— Eh bien ! cette lettre n'en a aucune.

— Alors, voulez-vous m'expliquer, monsieur Robert, pourquoi vous êtes venu de si loin, pourquoi vous vous êtes si fort « mâchuré » la figure pour venir me la demander, cette lettre sans valeur ?

Beaupré-Larive ne répondit pas... Il lui était indifférent de laisser son ancien complice prendre avantage sur lui dans cette conversation qui devait pour Kessner être la dernière.

— Ah ! monsieur Robert, vous voilà « collé », je pense, ajouta l'Alsacien... Croyez-moi, ne jouez pas au plus fin avec moi; car, foi d'honnête homme, si vous refusez d'entrer en arrangement j'irai dès que vous m'aurez quitté, porter, comme je vous l'ai dit, cette lettre à Mme Réville...

— Bah ! dit insoucieusement le faux charbonnier, qu'en ferait-elle ?

— Ce qu'elle en ferait ?... Elle courrait chez le procureur de la République, parbleu !... Elle lui raconterait l'histoire qui s'attache à cette lettre... C'est une vaillante femme, pour sûr, et j'ai bien vu qu'elle n'avait pas perdu l'espoir de faire... réhabiliter, comme elle dit, son mari.

— Fort bien, Kessner... et savez-vous alors ce qui se passerait.

— Je m'en doute, monsieur Robert. Le procureur me ferait arrêter, il m'interrogerait.

— Et ?...

— Et je serais obligé de lui débiner tout le truc : à savoir, de dire la façon dont vous avez volé cette lettre dans la poche de la petite Germaine pour la remplacer par une autre où vous aviez imité l'écriture du marquis de Sambleuse et mis sur le compte de ce pauvre homme toutes sortes de vilaines propositions combinées entre nous deux.

— De mieux en mieux ! Kessner... Vous seriez le premer pincé, alors.

— Je ne dis pas le contraire ! Mais ce serait tant pis pour vous, qui auriez refusé de me porter secours...

— Bah ! je nierais.

— On ne nie pas certaines choses!... Comment une grosse bête comme moi irait-elle trouver toutes ces histoires.

Robert commençait à trouver que le colloque avait assez duré.

Il résolut de brusquer les choses.

— Vous parlez comme un livre, ami Kessner, répondit-il. Il n'y a qu'une petite difficulté pour que ce beau plan se réalise.

— Laquelle donc ?

— Tout simplement celle-ci : vous n'avez pas la moindre lettre !

— Vraiment ? ricana l'Alsacien.

— J'en suis sûr, car si vous l'aviez eue vous me l'auriez montrée déjà.

— Je vous la montrerai dès que vous m'aurez donné votre parole de « casquer » pour les cinq mille francs. Vai ! ajouta Kessner avec une sincérité parfaitement jouée... vrai, je ne vous demanderai plus rien autre, j'irai vivre loin, bien loin de ce pays où je ne me sens pas tranquille !

— Eh bien ! c'est dit Kessner, vous aurez votre argent.

— Quand ?

— Tout de suite... Mais la lettre, voyons.

— Elle est là... derrière moi, dans l'armoire...

La main de Beaupré-Larflive, qu'il avait tenue depuis le commencement de la scène constamment dans la poche de son veston se crispa davantage sur le manche du poignard... Pour ouvrir l'armoire il faudrait bien que l'Alsacien se retournât, et le gredin choisissait déjà, dans son idée, la place où il frapperait... là, entre les

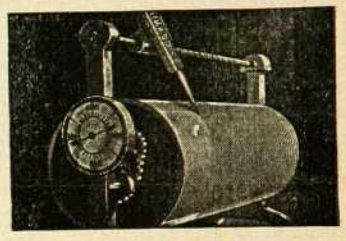
VOICI CE QU'IL
Vous Faut
DANS UN CRAYON

POINTES 34% PLUS FORTES

La mine imprégnée de cire dans les crayons "Chemi-Sealed" (scellé chimiquement) MIKADO est recouverte d'une pellicule imperméable, ce qui permet au liant résineux de former une soudure inséparable entre la mine et le bois. Ce procédé de "Super-Liaison" (brevet canadien No 330,526) rend le MIKADO 34% plus résistant que tout autre aux brisures.

DOUCEUR SCELLÉE

Chaque parcelle menue de fin graphite a une pellicule de lubrifiant sur laquelle glisser. C'est pour cela qu'une pellicule luisante apparait quand on chauffe les crayons MIKADO — et c'est aussi pour cela que les crayons MIKADO sont tellement plus doux.



35 MILLES POUR CINQ SOUS

Un instrument de mesurage précis a démontré que les crayons MIKADO vous donnent plus de 35 milles d'une ligne noire douce. Ces caractéristiques supplémentaires ne vous coûtent rien dans les crayons MIKADO.

5c chacun 60c la douzaine

EAGLE "CHEMI-SEALED" MIKADO 174

EAGLE

"Chemi-Sealed"

*Marque de Fabrique Déposée

(COMPOSANTS TRÈS FORTEMENT UNIS)

MIKADO

EAGLE PENCIL COMPANY
Drummondville, Québec.

MADAME, MADEMOISELLE,

Pourquoi souffrir ? Pourquoi rester malade ? Pourquoi vieillir avant le temps quand vous pouvez éviter toutes ces choses en prenant :

VIGOL $1.00

qui redonnera à vos organes : foie, estomac, reins, système nerveux leur fonctionnement normal, en les tonifiant, en neutralisant et en éliminant les poisons qui s'accumulent dans l'organisme par le travail, la fatigue, les soucis, l'âge ou les abus ordinaires de la vie. Il fera disparaître tous ces troubles qui gâtent votre vie. Vous vous sentirez plus jeunes, plus fortes, plus courageuses. La vie vous sera alors agréable.

Si vous désirez de plus amples renseignements sur votre cas en particulier appelez DOLLARD 0298 ou adressez vos demandes de renseignement.

LABORATOIRE MIKI, 2599 BLVD ROSEMONT.
Nous livrons partout en ville.

Avez-vous des cadeaux à faire...

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

REMPLISSEZ NOS COUPONS D'ABONNEMENT

LA BEAUTÉ PHYSIQUE C'EST LA JOIE DE VIVRE

Etes-vous déprimée? Nerveuse? Sans énergie ? Délaissée ? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments? Souffrez-vous de maigreur ? De vertiges ? De migraines ? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur ? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT
SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront plus fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre produit SANO «A»

CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE

HEURES DE BUREAU
Le samedi, de 3 heures à 6 heures

Mme CLAIRE LUCE

LES PRODUITS SANO ENRG
5920 Ave Durocher

Casier Postal, 2134 (Place d'Armes)
Montréal, P.Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessous

Votre nom _____

Votre adresse _____

AVEZ-VOUS DES CADEAUX A FAIRE ?...

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines: *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

REMPLISSEZ NOS COUPONS D'ABONNEMENT

deux épaules, pour atteindre le coeur en toute certitude.

Mais on eut dit, décidément, que Kessner devinait les pensées de son ex-complice, car sans bouger de sa chaise :

— Vous avez l'argent, monsieur Robert, dites-vous ?

Je pourrais exiger que vous le montriez d'abord . . . Eh bien ! non, j'ai confiance en vous, moi; car je vous tiens avec ou sans lettre . . .

Tenez, prenez vous-même ce papier ! Et l'Alsacien jeta plutôt qu'il ne donna au misérable une clef, celle qui ouvrait l'armoire.

— Allons, prenez, répéta-t-il, le troisième rayon, en commençant par le haut ? Sous cette pile de mouchoirs . . . à droite . . . oui, vous y êtes !

Ces trois mots : « Vous y êtes » étaient le signal convenu entre Kessner et les personnages qui écoutaient. Lorsque ces mots seraient prononcés, tout le monde devait descendre . . . On saisirait alors Beaupré-Larive, tenant la fameuse lettre entre ses doigts.

Effectivement, un léger piétinement annonça à l'Alsacien que le général Rémond et les autres s'apprêtaient à quitter la place. D'une main frémissante, Robert avait retiré le papier de sa cachette.

Il y jeta les yeux, reconnut l'écriture de son oncle et dit :

— C'est bien cela, Kessner . . . Maintenant je vais vous payer ! . . .

Il s'approcha et, par un geste plus prompt que la pensée, leva le bras . . . Kessner, d'un mouvement instinctif avait paré, et le poignard, au lieu d'entrer dans la poitrine, l'atteignit au poignet gauche, qui fut entièrement traversé. Mais Robert, furieux, empoigna l'Alsacien à la gorge. Il allait redoubler . . . Surpris, le bras gauche paralysé par sa blessure, Pierre Kessner se défendait mal.

— A moi ! . . . râla le malheureux, d'une voix à peine distincte.

— Oh ! tu as beau te débattre ! gronda Robert entre ses dents . . . Cette fois, il faut que tu y passes ! . . .

A ce moment, un long craquement, quelque chose comme le bruit d'une étoffe déchirée violemment, se fit entendre . . . Et du plafond, deux agents vinrent tomber au milieu de la chambre . . .

Surpris à son tour, empoigné par quatre bras solides, Robert de Beaupré-Larive essaya pourtant de résister. Tandis qu'il se débattait, le grincement d'une clef qu'on introduisait dans la serrure frappa son oreille . . .

La porte s'ouvrit et cinq nouveaux personnages firent irruption dans la pièce . . . Dans le nombre, Robert reconnut du premier coup d'oeil son adversaire de Belle-Isle, le peintre Jean Rémond. Beaupré-Larive poussa un rugissement de bête fauve, et, d'un effort irrésstible, s'arrachant aux agents, il bondit à l'autre extrémité de la pièce, où Pierre Kessner était resté.

— Canaille ! . . . tu m'as vendu ! . . . Attends ! . . . s'écria-t-il en dirigeant sur l'Alsacien le canon d'un revolver.

Tout cela avait duré l'espace d'un éclair. Beaupré-Larive tira.

— Touché ! ricana le misérable, en voyant Kessner porter la main à sa poitrine . . .

Et, faisant volte-face, il braqua son arme sur le groupe des arrivants. Il voulait vendre chèrement sa vie . . . Soudain le revolver lui échappa des mains et, reculant, reculant toujours, crispant ses reins pour ainsi dire au mur qui lui faisait obstacle, il étendit les bras en proie à une terreur indicible.

— Un revenant ! un revenant ! . . . fit-il d'un son de voix qui n'avait plus rien d'humain . . .

Et raide, il tomba sur le plancher.

Le bandit venait de reconnaître son oncle, sa victime, entré à la suite des hommes.

XXVII

LA BALLE DE BEAUPRÉ-LARIVE avait traversé de part en part la poitrine de Kessner. Il fut placé sur une civière, et avec mille précautions, ramené rue Brochant. Le marquis de Sambleuse n'eût à aucun prix voulu se séparer de son ami. C'est chez lui qu'on le soignerait, chez lui qu'on essaierait de le sauver.

L'Alsacien demeura plusieurs heures sans connaissance. On lui avait en grande hâte, installé un lit dans le salon, et la marquise, aidée par Germaine, se multipliait autour de ce lit de souffrance, tandis que Sambleuse, très assombri, réfléchissait dans un coin. Elle lui avait coûté cher, sa victoire. C'est avec le sang de Pierre qu'il laverait la tache faite à son nom ! . . .

— O Dieu, pensait le marquis, Dieu implacable et juste, tu veilles sur les hommes et tu frappes à ton heure, quand il te plaît ! . . . Cependant il avait expié bien durement, déjà, ce pauvre homme . . . Et puisque j'avais pardonné, toi aussi, tu devais te montrer clément !

Si tu voulais, il vivrait, il serait sauvé . . .

Les prières de Sambleuse devaient être inutiles . . . Pierre Kessner était irrémédiablement condamné.

— Il vivra quelques heures encore, peut-être, dit le médecin, mais il n'y a rien à tenter, rien à faire. Ce malheureux est perdu . . .

Tous baissèrent la tête tristement en entendant cet arrêt . . . Jean, avec son père, tenait compagnie à Suzanne déjà convalescente. Elle pouvait se lever quelques heures dans la journée.

Bientôt elle aurait la permission de sortir, bientôt elle serait guérie tout à fait. Elle babillait comme un oiseau, la gentille Suzanne; elle était heureuse . . . si heureuse ! . . . Tout à la fois lui était rendu son père chéri, son ami adoré ! . . . Le général Rémond contemplait souriant et hochant sa tête blanche, les gentils amoureux.

Suzanne savait bien que le pauvre Kessner était blessé, mais comme elle était très faible encore, on lui avait persuadé qu'il s'agissait d'une blessure insignifiante . . De temps en temps, le général Rémond ou Jean lui-même, allaient sur la prière de Suzanne s'informer du « bon Pierre ».

On lui répondait que tout marchait à merveille, naturellement, mais, à la dérobée, le père et le fils échangeaient des regards navrés . . . Et cela mettait une ombre de tristesse sur la joie des deux hommes, cette mort qui planait, qui allait prendre Pierre Kessner et l'emporter vers les « pays sans rêves aux sommeils profonds » comme l'a dit le poète.

La jeune fille ne s'apercevait pas de cette mélancolie . . . Toute ravie, elle s'épanouissait en des rires sans fin; elle redevenait rose, la mignonne enfant.

Vers trois heures de l'après-midi, Pierre Kessner reprit connaissance. Son regard terni parcourut étonné toutes choses autour de lui. Il ne se souvenait pas . . . Mais il vit Sambleuse assis près de son lit, la marquise et Germaine affectueuses et attentives. Une ombre de sourire passa sur ses lèvres décolorées.

— Ah ! fit-il d'une voix pareille à un souffle, vous êtes là . . . monsieur le marquis ! . . . Et puis vous, madame ! . . . Et toi, ma bonne Germaine ! Je suis content . . . Il n'y a que la petite demoiselle . . . mademoiselle Suzanne, je veux dire . . . Je ne la vois pas ! . . .

Le marquis ouvrait la bouche pour répondre, mais Kessner sans lui en donner le temps reprit :

— Oui, bien sûr . . . je comprends... Elle est faible encore . . . Faut pas lui faire de la peine . . . à cause de moi ! . . . A ce moment le bruit d'un frais éclat de rire parvint à l'oreille de l'Alsacien. Il fit un geste de satisfaction.

— Elle rit . . . tant mieux ! . . . Elle a raison . . . Elle a son papa . . . et puis . . et puis . . . son mari. Je pourrai m'en aller tranquille ! . . .

— Kessner ! s'écria le marquis d'un ton de reproche, veux-tu bien ne pas dire de ces choses-là ? On te sauvera, va, mon pauvre ami !

— Mais oui, ajoutèrent la marquise et Germaine . . . mais oui ! . . . vous verrez . . .

— Oh ! je sais, murmura-t-il, je sais que vous ferez tout le possible pour ça . . . Mais je sens, moi . . . que c'est fini . . . Kessner doit mourir.

Il parut se recueillir quelques instants, puis :

— C'est juste, d'abord . . . Faut pas se plaindre . . . J'avais fauté . . . et au lieu de me punir on me pardonne . . . on me soigne . . . on me choie . . . Je deviens votre ami, monsieur le marquis . . . vous me tendez la main, madame . . . C'est ça qui n'était pas juste. Le bon Dieu l'a pensé . . . et . . . D'abord, c'est très doux, la mort . . . On ne souffre presque pas . . . je suis bien, je suis heureux . . . je vous regarde . . . Puis je sais que vous me regretterez un peu, n'est-ce pas ? . . .

Suffoqués par les larmes, ils ne purent répondre qu'en sanglotant.

— Oui, continua Pierre attendri . . . oui . . . vous penserez à moi quelquefois . . . Vous direz : C'était une brute que ce Kessner, il nous a fait beaucoup de mal . . . mais il n'avait pas mauvais coeur . . . Cette idée me console de vous quitter . . monsieur le marquis . . . Elle vous servira, ma mort . . . et je peux partir tranquille... Oh ! le gredin de Robert . . . il . . . a dû . . . être joliment attrapé . . . J'ai été le plus fort . . . cette fois . . .

— Tais-toi ! Pierre tu te fatigues, supplia Sambleuse . . . Tais-toi . . . ne dis rien, repose-toi ! . . . Nous sommes là, nous te veillons ! . . . sois paisible !

— Ça ne fait rien que je me fatigue, allez ! . . . D'abord je n'ai pas de temps à perdre . . . il faut que je vous dise . . . adieu ! . . . Dis donc, Germaine . . . ma fille . . . si tu peux retourner . . . en Alsace, ça me fera plaisir . . . Il y a ma maison . . . notre pauvre petite maison . . . qui est à toi . . . Dame ! elle ne vaut pas cher... mais enfin . . . c'est toujours ça . .

Et puis la tombe . . de ta mère . . . la grille, la croix doivent être bien abimées . . . Tu les feras remplacer... et tu mettras des fleurs . . . beaucoup de fleurs. Elle les aimait . . . tant ! j'aurais voulu revoir le pays encore une fois l'Alsace . . . Vivonne ! . . .

Et la grande route avec les marronniers . . . et les acacias . . . Comme ça sentait bon, au printemps ! . . .

Ça faisait une ombre toute verte... Marguerite était si jolie, là-dessous, avec sa coiffe en papillon . . . ses yeux bleus ! . . .

Elle avait des cheveux en or . . . tu te rappiles . . . Germaine . . . et elle riait tout le temps . . .

Mais non ! tu ne peux pas savoir... Quand tu es venue, elle n'a plus jamais souri . . . jamais ! Moi . . . je vais la retrouver . . . je suis content !

Il se tut, ferma les yeux. Sa tête roula sur l'oreiller.

Le général Rémond, à ce moment, entrabâilla la porte.

— Eh bien demanda-t-il à voix basse.

D'un geste navré, on lui montra Kessner.

(*Lire la suite à la page 27*)

AU PIED DU COURANT

Vastes entrepôts de la Régie à Montréal. — Tant pour l'achat que pour la vente, la qualité des boissons est soigneusement vérifiée.—La Commission emploie plus de 1,200 personnes dans toute la Province.

Qu'on le veuille ou non l'*aqua pura* ne suffira jamais à désaltérer l'humanité !

Dans la province de Québec, le commerce des spiritueux appartient exclusivement, depuis une quinzaine d'années, à l'Etat. Système qui a de grands avantages puisqu'il a été copié, presque intégralement, par d'autres gouvernements. La régie d'Etat permet, mieux que le commerce privé, un contrôle serré et une encaisse plus profitable à la collectivité.

Pour les lecteurs du « Samedi », nous racontons une visite récente au « Pied-du-courant », à Montréal ; c'est là que se trouvent les bureaux principaux et les entrepôts de la Régie des Alcools, dite Commission des Liqueurs.

Etrange destinée des choses ! A l'endroit même où jadis des prisonniers souffraient et mouraient, l'on a aujourd'hui enfermé le rire et la chanson ! Au Pied-du-Courant ! Ce nom évoquait chez nos ancêtres un lieu d'horreur où des compatriotes qui s'étaient battus pour la liberté et la justice avaient subi l'infâmant supplice. Pour nous, le Pied-du-Courant est devenu une sorte d'oasis !

Cette oasis est une immense construction de pierre et de brique, située en bordure du fleuve Saint-Laurent, près du grand port de Montréal et du pont Jacques-Cartier. Nous y trouvons un aimable cicerone qui nous pilotera dans le dédale des entrepôts et des ateliers.

Derrière un immense grillage sont empilées de grandes quantités de liqueurs de toutes sortes ; c'est la réserve où puise le Commission après avoir acquitté les droits de douane, car ce sont là des boissons importées. Nous traversons ensuite les vastes entrepôts où l'on conserve, prêtes pour l'expédition, les caisses de vins et de spiritueux ; sur ces murailles de boîtes sont inscrits des noms savoureux : cherry-brandy, cognac, etc.

C'est ensuite l'entrepôt des vins en barriques, où la température est uniforme en été comme en hiver, c'est-à-dire à 55 degrés. Quatre étages de spiritueux et de vins venus des cinq continents pour la satisfaction de nos papilles gustatives !

Les départements de l'embouteillage, de l'étiquetage et de l'emballage sont contigus, come le veut la logique la plus élémentaire. Ici, tout est d'une propreté impeccable. Lavées et désinfectées, les bouteilles sont remplies à la machine, bouchées et étiquetées en quelques minutes. Avant la mise en boîte, on mire les bouteilles, malgré les nombreux filtres par où a passé le liquide.

Tout cela, entrepôts, ateliers, bureaux, salles de dégustation, infirmerie, ne manque pas d'être fort intéressant. Mais nous croyons qu'il faut insister sur le contrôle minutieux, quant à la qualité imposée aux vins et spiritieux achetés et vendus par la Commission.

Voici sommairement expliquée la façon de procéder dans les achats.

Les fabricants envoient à la Commission des échantillons de leurs produits. A-t-on besoin de renouveler le stock d'un alcool ? L'administration convoque ses dégustateurs experts qui se servent, pour leur examen, de bouteilles ne portant qu'un numéro correspondant à une marque quelconque ; mais les dégustateurs ne savent jamais sur quelles marques portent leurs préférences. Le vote est secret, assurant ainsi justice égale à tous les fabricants. Va sans dire que certaines marques de vins, par exemple, n'ont pas besoin du jugement des dégustateurs. C'est alors au chimiste qu'il appartient de contrôler la qualité.

Le laboratoire de la Commission est un véritable hôpital des vins et alcools.

C'est là que sont analysées, étudiées, les boissons avant les achats. Là sont traités avec le plus grand soin les vins qui font du diabète ou ceux qui portent des germes malfaisants, les spiritueux qui souffrent d'anémie ou d'une trop grande vigueur. On y fait aussi l'analyse de tous les objets employés par la Commission des Liqueurs.

Le dernier rapport indique qu'au cours de l'année 1936-37, le laboratoire a examiné 8,372 échantillons ; le laboratoire a aussi fait 152 analyses de spiritueux pour la police de la Commission.

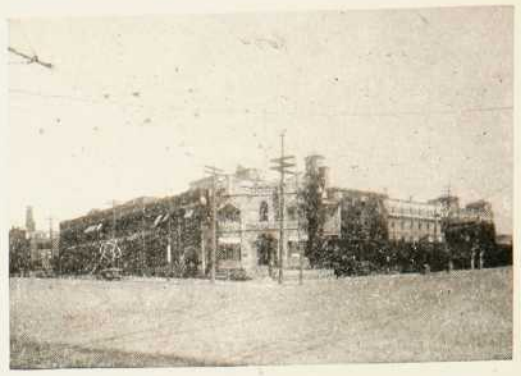
Une visite à la salle de dégustation termine heureusement cette promenade au pays de Cocagne. Dans de grandes armoires vitrées sont en rang de bataille de joyeux flacons qui, rien qu'à les voir, chatouillent agréablement la gorge : Bisquit Dubouché, Hennessey, rhums de Jamaïque et Bacardi 1873, whiskies canadiens et scotch, champagnes, bourgognes, bordeaux, vins canadiens, apéritifs, vins d'Italie ou de Madère, etc., etc.

D'un précédent rapport de la Comission, nous extrayons ces quelques observations instructives :

« A la veille de l'établissement de la Commission des Liqueurs, les condamnations annuelles pour ivresse s'élevaient à 525 par 100,000 de population ; depuis 1922, depuis l'établissement de la Commission, elles n'ont guère dépassé 300 par 100,000 et sont tombées en certaines années en-dessous de deux cent cinquante . . .

« Une autre évolution que les partisans de la tempérance constatent avec satisfaction, c'est l'orientation de notre population vers les breuvages légers comme les vins et la bière . . . S'il était possible de faire la séparation entre les ventes aux touristes et les ventes à la population locale, on trouverait presque certainement que notre population consomme aujourd'hui moins de boissons fortes qu'elle n'en consommait il y a quelques années.

« Partisans de la tempérance et partisans de la liberté ayant ainsi reçu satisfaction pour l'essentiel de leur réclamation, la question de l'alcoolisme est disparue du champ de nos discussions politiques et l'atmosphère politique en a été purifiée. »



Les quartiers-généraux de la Commission des Liqueurs, Place des Patriotes, à Montréal.

Salle de dégustation contenant un échantillon de tous les vins et spiritueux vendus par la C.L.

Le laboratoire où sont analysés par des experts les produits des distilleries et des celliers.

Un entrepôt des vins en bouteilles.

Les réservoirs pour la réduction des alcools.

Une des machines à embouteiller.

Si Élégant que vous ne croirez qu

CHANGEMENTS DE VITESSES CONTRÔLÉS

Système Perfectionné de Changements de Vitesses Contrôlés avec nouvelle Transmission Silencieuse et à Prise Automatique, standard dans les modèles Custom et DeLuxe. Rien de neuf à apprendre . . . plus d'espace.

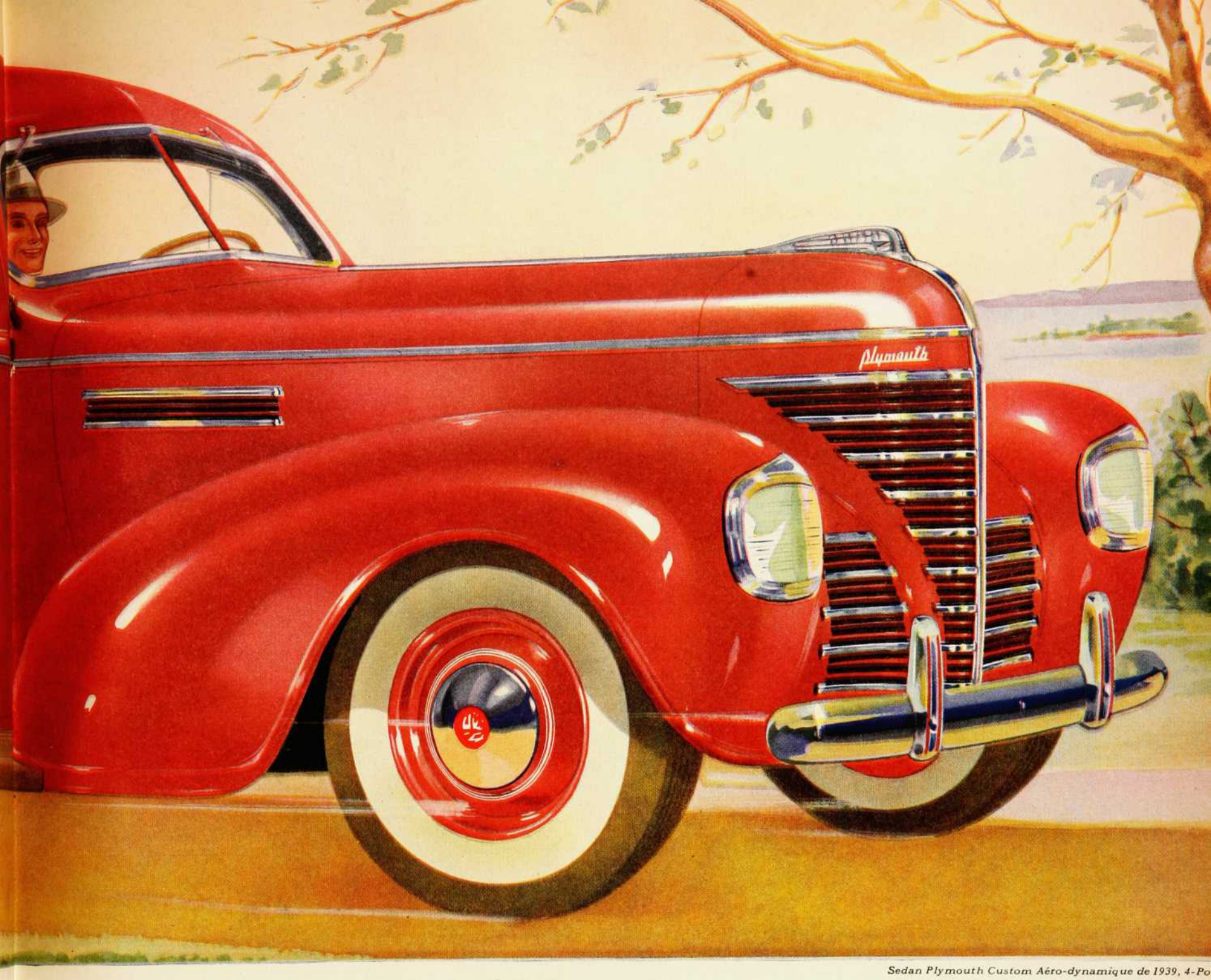
NOUVEAU COMPTE-TOURS "SIGNAL SÉCURITÉ"

Jusqu'à 30 milles à l'heure la lumière sur l'aiguille du compte-tours est verte . . . de 30 à 50 milles à l'heure, jaune . . . à 50 milles et plus, un rouge éclatant. Un grand facteur de sécurité —surtout quand on voyage la nuit!

PLYM

VALEUR PLUS GRANDE, Prix plus bas . . . Le Nouveau Plymouth est d'un Luxe sans pareil . . . Empattement Plus Long . . . Performance du Moteur Haute-Couple et Plus d'Economie . . . Changements de Vitesses avec Contrôle à Distance . . . Nouvelle Transmission à Prise Automatique . . . Nouveaux Ressorts Spiraux en Acier Amola . . . Nouveau Système de Direction Perfectionné . . . Nouveau Compte-Tours "SIGNAL SÉCURITÉ".

MAINTENANT EN EXP



Sedan Plymouth Custom Aéro-dynamique de 1939, 4-Po

gue c'est encore un auto de bas prix !

MOUTH 1939

● VOICI les Voitures de Promenade Plymouth les plus élégantes et les plus luxueuses que Chrysler n'a jamais fabriquées!

A DES PRIX MOINS ELEVES Plymouth vous apporte un style d'une nouvelle conception . . . des lignes d'un aéro-dynamisme plus moderne . . . plus d'espace . . . un luxe plus prononcé dans le capitonnage. Et le Plymouth de 1939 produit *UN NOUVEAU ROULEMENT* qui sera à votre plus entière satisfaction.

Avec ses nouveaux ressorts spiraux en acier Amola et ses Amortisseurs de Chocs Hydrauliques type-avion et à double effet, le Plymouth de 1939 vous donne un roulement des plus reposants même sur les routes les plus raboteuses. Le Mécanisme perfectionné de Direction vous laisse la confiance d'un parfait contrôle. La performance Haute-Couple du moteur Plymouth vous donnera une nouvelle sensation. Et cependant le Plymouth de 1939 est *ENCORE PLUS ECONOMIQUE* sous tous les rapports.

Votre voiture actuelle représentera probablement une forte partie du *nouveau bas prix de livraison* du Plymouth de 1939 . . . la balance étant payée par des mensualités légères.

VOYEZ et CONDUISEZ un Plymouth de 1939 dès aujourd'hui. Consultez votre dépositaire Chrysler-Plymouth le plus rapproché. Il sera heureux de mettre un des nouveaux modèles Plymouth à votre disposition.

RESSORTS EN SPIRALE EN ACIER AMOLA

Les ressorts à action indépendante rendent possible le doux roulement du Plymouth. Bâti en vue de la plus effective résistance.

POSITION . . . A DES NOUVEAUX BAS PRIX DE LIVRAISON !

GABY MORLAY

Des magazines qui ont le sourire !

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

•

GUERRES, GUERRES, GUERRES ! REVOLUTIONS !
DÉSASTRES ! CRISES ÉCONOMIQUES ! INTRIGUES POLITIQUES !
Voilà ce que vous lisez partout . . . sauf dans *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film* !

Quand vous en aurez assez des ennuis qui affligent le monde entier, plongez-vous dans la lecture de ces trois magazines. Vous y trouverez un refuge assuré contre le pessimisme, un dérivatif aux angoissants problèmes du jour !

DISTRAIRE EN INSTRUISANT
INSTRUIRE EN DISTRAYANT

COUPON D'ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Province* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can.

FRANÇOIS GEHARDT présente

L'Encyclopédie classifiée du "Samedi"

Le premier des magazines et journaux français d'Amérique à publier une chronique d'encyclopédie classifiée.

LE PREMIER DANS TOUT

Le premier président des Etats-Unis à monter dans les airs à bord d'un aéroplane fut Théodore Roosevelt, qui fit un court voyage dans un appareil du genre de celui dont se servirent les frères Wright pour leur première envolée.

•

La première envolée à longue distance et sans arrêt, pour ballons libres, fut effectuée le 7 novembre 1936 ; le trajet parcouru fut de 500 milles, distance considérée excellente, même de nos jours, pour ballons libres.

•

Le premier nom donné à la rivière Ohio fut celui de *La Belle Rivière*. C'est sous ce nom que les Français la connurent.

•

Les premiers navires de guerre que possédaient les Américains étaient des navires marchands sur lesquels on laissait les ponts libres pour y placer des canons.

Les premières nouvelles de la finance furent publiées par le *New York Herald* en 1835. Ce journal se nomme maintenant *Herald Tribune*.

•

Lorsque tout le sable recouvrant une partie du Sphinx d'Egypte fut enlevé, en 1933, l'on put apercevoir la tête du Sphinx pour la première fois depuis 3,600 ans.

•

La première montre-bracelet fut manufacturée en Suisse en l'année 1806.

•

La reine Elizabeth d'Angleterre, protectrice des arts et du commerce, de 1558 à 1603, fut la première femme du monde à porter des bas de soie : les dames de sa cour suivirent son exemple.

•

La cigarette fut introduite pour la première fois en Angleterre par Lawrence Oliphant, mais ne devint populaire qu'en 1870.

ORIGINES

En l'an 3050 avant Jésus-Christ, il y a donc de cela 4,988 ans, une race blonde aux yeux bleus, venant de la Transcaucasie, et dont personne ne connaît l'origine, faisait son apparition dans l'histoire. Ces hommes, supérieurs à leurs contemporains, savaient déjà comment cultiver le sol et transmettre leurs idées au moyen d'un système d'écriture consistant en figures gravées sur la pierre. C'était la naissance de l'Histoire écrite. Plus tard, ce genre d'écriture devait être adopté par les Egyptiens qui en modifièrent certains signes et que nous pouvons aujourd'hui, grâce au Français Jean François Champollion, qui en déchiffra quelques signes sur la fameuse pierre Rosetta en 1818.

•

L'origine de la fabrication du verre se perd avec l'histoire des Egyptiens, mais l'on est convaincu que ces derniers en connaissaient le secret il y a au moins cinq mille ans.

It's a long long way to Tipperary but my heart is right there. Cette fameuse chanson, qui eut un si retentissant succès durant la guerre mondiale de 1914-18, fut composée et chantée le même jour par Jack Judge, son auteur. Il la chanta le soir du 31 janvier 1912 sur la scène du *Grant Theatre* de Stalybridge, Lancashire Angleterre.

•

Virtus Bering donna son nom au détroit et à la mer qu'il découvrit en juillet 1728.

•

Il a fallu au moins 60,000 ans pour que s'opère la transformation de résines fossiles en ambre. Ces fossiles se composaient surtout d'arbres enfouis sous le sol depuis plusieurs siècles. Telle est l'origine de l'ambre.

•

La patate irlandaise n'est pas originaire d'Irlande, comme son nom le laisse croire, mais bien de l'Afrique du Sud.

INVENTIONS

Les moulins à prière des bouddhistes se composent de roues sur lesquelles les prières sont écrites et qu'ils n'ont qu'à faire tourner pour que leurs invocations soient entendues de Bouddha. Afin de ne pas laisser croire qu'ils sont gens à tirer de l'arrière, ces pieux bouddhistes ont emboité le pas au progrès et ont modernisé leurs chapelets : ils ont muni leurs petits moulins d'un moteur électrique. Il ne leur reste plus qu'à les fabriquer à la façon aérodynamique pour plaire et à leur clientèle et à Bouddha.

•

L'origine de la *dictature italienne* remonte à l'an 510 avant Jésus-Christ, immédiatement après la période (745 à 711 av. J.-C.) pendant laquelle sept rois avaient régné successivement alors que Rome fut proclamée République. C'est en effet à cette date que furent institués le premier consulat de Rome et la première dictature.

Un appareil appelé à rendre de grands services à l'humanité vient d'être inventé pour ranimer les noyés. Il s'agit d'une planche à bascule que son auteur nomme *See-Saw*, et qui remplace effectivement la pratique de la respiration artificielle ; on n'a qu'à coucher la victime sur cette planche et la faire balancer de 10 à 15 fois par minute, ce qui induit le patient à reprendre normalement sa respiration naturelle.

•

Quoique plusieurs nations réclament l'invention du jeu de cartes, les chercheurs infatigables ont réussi à retracer ce jeu dans les anciennes coutumes des Fils du Céleste Espire. Les Chinois sont tellement passionnés pour ce jeu qu'il se pourrait fort bien que ce soit un des leurs qui l'aurait inventé.

•

Les fusils semi-automatiques d'Angleterre, d'invention récente, permettent de tirer 50 coups à la minute.

Aimer c'est Souffrir

(*Suite de la page 22*)

— Il va passer, hélas, murmura le marquis . . . Je suis désespéré ! Oh ! général, que le bonheur m'aura coûté cher ! . . .

Le vieux brave, très ému, referma la porte, et s'y appuyant, il contempla de loin le blessé. A cet instant. Pierre Kessner sursauta, ouvrit les yeux, se dressa sur son séant et les bras jetés en avant, le regard illuminé, il s'écria en extase :

— Marguerite ! . . . Marguerite !... comme tu es belle ! Oui . . . tu me fais signe . . . je viens . . . je viens . . .

Il retomba et laissa aller ses bras de chaque côté du lit. Germaine à genoux au chevet du moribond, prit une de ses mains que le froid de la mort glaçait déjà et y appuya pieusement ses lèvres. Kessner regarda la jeune fille.

— Adieu ! . . . ma fille, dit-il encore. Tu es bonne . . . tu m'as pardonné aussi . . . Je suis content . . . Adieu ! madame la marquise, vous voudrez bien . . . dites ? embrasser pour moi la petite . . . mademoiselle . . . Ne lui dites pas que je suis mort ? . . . Elle est si douce. . . Elle pleurerait . . . Il faut qu'elle rie . . . toujours !

— Kessner, murmura le marquis, penché sur le mourant, Pierre ! . . . mon ami . . . regarde-moi ! . . .

Pierre sourit faiblement et tourna vers Sambleuse ses bons yeux tendres et dévoués.

— Oh ! monsieur le marquis . . . Je . . . ne vous oublie pas, allez. Seulement . . . je vous gardais . . . pour . la fin . . . Vous savez si Pierre Kessner vous aime ? C'était mon rêve ça... voyez-vous ! de donner ma vie pour vous . . . Seulement . . . j'étais . . . si heureux à vos côtés que . . j'aurais... préféré . . un peu plus tard . . . Quelle bonne. existence j'aurais eue ! . . Tous ensemble . . . j'aurais fait pour les petits . . . à la petite demoiselle... des joujoux . . . comme là-bas, à Stettin . . . Bien sûr . . . mais ça ne se peut pas . . et alors . . on se résigne . . . on part ! . . . Ah ! .

Une écume sanglante frangea les lèvres du malheureux.

Il eut un sursaut suprême, un long regard de détresse.

Ce fut tout ! . . . L'hémorragie interne venait de l'étouffer.

Pierre Kessner avait payé sa dette au marquis de Sambleuse.

.....

En revenant à lui quelques heures après la terrible émotion dont l'avait frappé l'apparition subite de l'homme qu'il croyait mort depuis si longtemps, Beaupré-Larive fut pris d'un effroyable accès de folie furieuse . . . On l'avait transporté à l'infirmerie du dépôt de la préfecture de police. On dut lui mettre la camisole de force pour garantir de ses atteintes les personnes chargées de sa surveillance... Le soir, épuisé par les efforts qu'il avait faits, il tomba comme une masse et s'endormit d'un sommeil de plomb.

On en profita pour le mettre au lit dans une cellule spéciale, munie d'une porte solide au travers de laquelle, en tirant un guichet, les gardiens pouvaient avoir l'oeil sur lui. Des liens solides l'attachaient à la monture de fer de sa couchette. Vers le milieu de la nuit, le surveillant de service l'entendit tout à coup pousser des cris atroces.

— Frémy ! . . . Frémy ! le chien ! oh ! rugissait-il . . . C'est lui, c'est lui . . . c'est un traître ! . . . En joue... feu ! . . Il est mort . . La cassette . . . des bijoux, de l'argent beaucoup d'argent . . . à moi, bien à moi . . .

Puis, dans un ricanement à donner le frisson :

— Ah ! ah ! ah ! ah ! Kessner lâche, lâche ! tu m'as vendu . . . Tiens ! tiens ! . . .

Enfin avec un accent d'angoisse intraduisible :

— Le revenant ! le revenant ! . . . Oh ! . . . laisse-moi ! . . .

Le misérable, dans un hideux cauchemar, revivait la longue série de ses crimes . . . Le gardien vint au guichet et l'ouvrit. Mais la cellule était plongée dans une complète obscurité.

— Allons bon ! murmura l'homme, cet enragé a renversé la veilleuse, et il mit la main sur l'énorme verrou qui cadenaissait la porte.

Cependant, comme le silence venait de se faire, le gardien ne jugea pas à propos d'aller plus avant, et tout en ronchonnant :

— Il s'est calmé, tant mieux ! Il retourna s'étendre- sur son lit de camp . . .

Au jour, lorsqu'il pénétra dans la cellule du prisonnier, l'homme recula d'horreur. Le neveu du marquis de Sambleuse gisait sur le sol, au milieu des débris de sa cervelle. En se débattant, le misérable avait réussi à rompre ses liens, et dans un effort suprême pour fuir la terrible vision, il s'était fracassé le crâne contre la muraille.

EPILOGUE

Dans le coffre-fort scellé au mur de la chambre de Beaupré-Larive, dans l'hôtel du boulevard de Montmorency, on trouva le titre de rente volé par lui et dont il n'avait pu se servir. Ainsi le marquis de Sambleuse recouvra la presque totalité de sa fortune.

Sur les ruines de l'ancien château, il fut décidé qu'une habitation neuve serait reconstruite, et que toute la famille retournerait vivre à Sambleuse, dans le beau domaine.

Après avoir été témoin de tant de drames, il verrait le bonheur de ses maîtres . . . Le général Rémond lui-même, pour ne pas quitter Suzanne dont il raffolait, vendit sa « cambuse » de la place des Carmes, à Lunéville. En attendant la reconstruction du château et le mariage de Suzanne, nos amis s'étaient divisés en deux camps.

Le marquis, sa femme, Suzanne et Germaine continuèrent à habiter rue Brochant. Boulevard de Clichy, le général Rémond avait hérité de la chambre de Germaine et tout le jour il fumait des pipes en contemplant son Jean en train de peindre un grand portrait de sa fiancée . . . Polyte jubilait . . .

Car, cela va sans dire, on se voyait quotidiennement et l'ami Paul Joyeuse égayait de ses saillies, de ses répliques renversantes le général et le marquis . . . Il arrachait des rires éclatants à Suzanne et de pâles sourires à Germaine.

.....

Est-il besoin de dire que, grâce au luxe des preuves réunies en sa faveur, le marquis de Sambleuse n'eut pas grand peine à obtenir sa réhabilitation ? Le mariage de Suzanne et de Jean était fixé au printemps Les jeunes époux, aussitôt après la bénédiction, devaient partir pour un long voyage à l'étranger, tandis que le reste de la famille irait passer l'été à Belle-Isle-en-Mer, Belle-Isle où les jeunes gens s'étaient rencontrés.

Germaine devenait de plus en plus rêveuse . . . Souvent elle sortait seule, et restait dehors de longues heures. Mme de Sambleuse s'aperçut de ces allures anormales et la questionna.

La jeune fille s'en tirait par de vagues paroles.

Un matin de mai, le mariage fut célébré, simplement sans pompe et sans fracas, dans la petite église Sainte-Marie des Batignolles. Le soir même, les époux se mettaient en voyage, comme il était convenu.

— Eh bien ? ma petite Germaine, dit le général au retour de la gare où tous naturellement étaient allés accompagner les jeunes gens . . . Eh bien ? tu n'as pas envie de faire comme Suzanne, à ton tour ? . . .

Germaine sourit faiblement.

— Non, répondit-elle, je ne veux pas me marier.

— Ah bah ! en voilà une idée ! . . .

Et ce brave garçon qui meurt d'amour à petit feu. cet excellent Joyeuse ?

— Monsieur Joyeuse connaît mes intentions, répliqua doucement la jeune fille . . . Il se contente de rester mon ami.

— C'est vrai, dut répondre d'une voix un peu étranglée le statuaire. Sur le tard, voyez-vous, général, ajouta-t-il avec un factice enjouement, nous avons fait projet, Germaine et moi, d'aller finir nos jours de compagnie à Sainte-Périne, comme deux bons vieux célibataires !

Germaine répliqua, en devenant un peu pâle :

— Nous étions convenus de cela, en effet, monsieur Paul, mais depuis, j'ai changé d'idée.

— Ah ! bah ! . . . Nous nous marions donc ?

— Puisque je viens de vous dire non. J'entre au couvent, ajouta-t-elle très vite.

Ce fut un ahurissement général . . . D'abord on ne voulait pas prendre au sérieux les paroles de Germaine. Mais on dut se convaincre que la jeune fille ne plaisantait pas le moins du monde . . . Elle avait fait toutes les démarches nécessaires pour entrer en qualité de novice chez les soeurs de Saint-Vincent-de-Paul.

— L'exemple de soeur Angélique m'a tenté, dit-elle au marquis . . . Comme elle, je veux dévouer ma vie aux pauvres malades.

— Mais, mon enfant, songes-tu que tu nous abandonnes ! . . . que la vie religieuse ne permet aucune attache ! . . . que tu n'auras plus de parents . . . plus de . . .

— J'ai fait voeu, jadis, de me consacrer à Dieu s'il vous sauvait, interrompit la jeune fille avec un rauque sanglot . . . Il m'a exaucée . . . Vous êtes tous heureux . . . J'accomplirai ma promesse.

Il fallut bien se résigner . . . Seule une personne douta de ce voeu, Paul Joyeuse, qui savait bien, lui, pourquoi Germaine entrait en religion.

Une année plus tard, en présence de tous les siens, la jeune novice se liait à Dieu. Elle était belle comme une sainte, sous sa cornette immaculée. Une paix infinie rayonnait en son doux visage . . . Germaine avait donné son coeur à Dieu, et aux déshérités de ce monde . . . La cérémonie finie, elle embrassa, avec un divin sourire, ses chers aimés.

— Je serai la marraine de ton premier enfant, ma Suzanne, dit-elle à sa soeur. Allons ! ne pleurez pas, ne me plaignez pas, surtout . . . Je suis infiniment heureuse !

— FIN —

"Je suis une femme heureuse..."

"JE VEUX proclamer mon bonheur, car j'ai failli le perdre ! La terreur de l'épreuve mensuelle minait peu à peu ma vitalité. Comment aurais-je confié à mes amies la cause de ma nervosité, de mes sautes d'humeur, de mon attitude inexplicable en société ? . . .

"Une amie plus intime m'a conseillé les pilules FEMOL, un concentré végétal qui va *à la source du mal* et le guérit en tonifiant les organes particuliers au sexe féminin. J'ai suivi ce conseil discret, et regardez-moi aujourd'hui ! J'ai un mari qui m'adore. Deux petites têtes brunes égayent mon foyer de leurs éclats de rire.

"Je suis une tout autre femme, optimiste, jeune, heureuse de ma famille, de ma maison, de mes amis ! FEMOL m'a sauvée d'une véritable faillite morale et physique. Je sais maintenant que toutes les femmes devraient se rallier à FEMOL, et en garder une boîte dans leur pharmacie. Pourquoi ne pas essayer FEMOL, aujourd'hui même ? Pourquoi ne pas vous joindre *à la foule des femmes heureuses ?*"

POUR LA JEUNE FILLE, POUR LA MAMAN, POUR LE RETOUR D'ÂGE

FEMOL

CONCENTRÉ PUREMENT VÉGÉTAL

Joignez-vous à la foule des femmes heureuses

20 VERGES D'ETOFFES A ROBES $2.98

40 verges, $5.79. Crêpe rugueux, luxueux ; imprimé; broadcloth anglais. Vente d'écoulement. Longueurs de 4 verges ; nouveaux dessins. Valant jusqu'à 75c la verge. Envoyé C.O.D., plus quelques centins pour frais de poste. Garantie de remboursement.
TEXTILE MILLS, Dépt. 53B, MONTREAL

Agents demandés pour vendre des cravates. Profits de 140%. Nous avons un choix très considérable. Les prix les plus bas. Commandes remplies par retour du courrier. Echantillons gratuits. Ontario Neckwear Company, Dépt. 23, Toronto.

ANTALGINE
Maîtrise douleurs périodiques, rhumes, la grippe—n'affecte pas le coeur.
25c

Ne manquez pas de lire

Le Samedi
de NOEL
En vente le 17 décembre

Jeanne lui vit faire un bond, et poussa un cri terrible.

Dessin de SAINT-LOUP

MORTES ET VIVANTES

par Charles MÉROUVEL

Mais tu n'hésites pas ? . . .

— Non.

— Quand me quittes-tu ?

— Qui sait ? Demain peut-être. J'ai voulu te prévenir . . . loyalement . . . j'aurais pu me taire . . . partir . . .

Il resta foudroyé.

— Sitôt ? balbutia-t-il.

— Oui . . . c'est dit . . . c'est dit !

Elle s'éloigna, les deux mains appliquées sur les hanches, la tête droite, l'air décidé, saluant d'un sourire les habitués qui s'empressèrent autour d'elle.

Franchement, jamais elle n'avait été mieux.

L'émotion intérieure qu'elle cachait avec soin lui soufflait par bouffées au visage de passagères rougeurs.

Elle avait perdu son insouciance ordinaire, son découragement, sa résignation triste et grave aux dangers qu'elle affrontait à chaque instant.

La jolie statue de chair s'animait enfin.

Jamais l'Espagnol ne l'avait vue plus désirable; jamais elle n'avait fait couler dans ses chairs brûlées un feu dévorant, et c'était à l'heure où il allait la perdre !

Le baron de Billy déjà lancé, à la suite d'un dîner au café Anglais, la serrait de près.

Elle lui dit en montrant ses jolies dents entre ses lèvres d'un rouge meurtri, dans un ironique sourire :

— Hâtez-vous de m'admirer, car demain vous ne me verrez plus !

— Est-ce possible ?

— C'est sûr.

— Vous allez nous quitter ?

— Hélas

Elle se haussa jusqu'à son oreille sur ses petits pieds cambrés dans des chaussons de satin et lui glissa quelques mots que Gomès n'entendit pas.

Le baron écarquilla les yeux d'un air surpris et consterné.

— Toi aussi ! fit-il. C'est navrant, parole ! Tu plaisantes !

— Non !

— Alors on ne peut plus espérer ?

Elle secoua coquettement la tête en agitant ses doigts à la hauteur de son nez et répéta nettement :

— Non.

— Calamité ! Disparue !

Une écuyère de haute école sortait de la piste au trot de son cheal alezan, suivie des bravos des spectateurs.

— A notre tour, dit rudement Gomès en posant sa main sur l'épaule de sa camarade.

Il lui montra la salle resplendissante de lumière.

Elle était bondée.

Pas une place vide.

— On va t'applaudir tout à l'heure, Renza, dit-il. Tu n'aimes donc plus ton métier ?

— Je trouve mieux, fit-elle négligemment.

— Et moi, tu ne me regretteras pas?

— Tu fais tout ce qu'il faut pour te rendre haïssable.

— Et Giovanna ?

— Elle quitte les planches. Je fais comme elle.

— On ne te verra plus ?

— Tu en trouveras d'autres à tyranniser.

— C'est décidé ?

— Tout à fait.

— Rien ne te ramènera ?

— Rien. J'ai donné ma parole. Où Giovanna sera, je veux être, comprends-tu ? Je ne tiens qu'à elle. Tu le sais bien.

— Si je t'en priais, à genoux ? reprit-il en frémissant.

— Tu me fatigues . . . A quoi bon tant de paroles ?

NOTRE FEUILLETON — Numéro 16

On entendait le grincement des poulies du filet qui s'allongeait d'un bout à l'autre de la piste, mais étroit et à gauche, et aussi aux deux extrémités, vers les entrées des artistes et du public.

— Ce filet est décidément trop dangereux, dit Lorenza. Heureusement, c'est mon dernier jour.

— Et ton engagement ?

Elle esquissa un geste d'indifférence.

— Il est assez riche pour ne pas s'en occuper. S'il faut payer, on paiera . . .

Elle s'exprimait avec la plus parfaite tranquillité.

La sueur perlait sur les tempes de l'Espagnol. Il l'essuya avec son mouchoir.

L'orchestre commençait une valse de Métra, les *Faunes*, d'un mouvement lent et doux.

C'était le moment.

Gomès voulut prendre la main de Lorenza comme à l'ordinaire pour entrer dans la piste et saluer le public.

Elle n'eut pas l'air de le voir, entra seule et salua la foule qui l'applaudit.

Elle était le succès du moment.

Et en vérité on pouvait l'admirer; elle était brillante de santé et de jeunesse, d'audace et de souplesse.

Elle mit le pied à l'étrier de la corde qui l'enlevait, étendit le bras, la saisit de sa petite main d'enfant, et, gracieuse, dans une pose abandonnée, elle monta jusqu'au trapèze pour commencer ses exercices.

La minute suivante, Gomès, assis en face d'elle, à l'extrémité opposée, semblait la supplier du regard, mais elle affectait de détourner les yeux.

Bientôt les deux trapèzes se balancèrent dans l'espace.

Lorenza, par bonds prodigeux, traversait le cirque en allant de l'un à l'autre, tantôt comme une nageuse à la surface de l'eau, tantôt pelotonnée sur elle-même, tantôt avec de vertigineuses pirouettes.

Gomès la recevait par les mains, la rattrapait par les pieds ou la taille et la serrait avec une véritable fureur, en lui murmurant à l'oreille des prières auxquelles elle ne daignait même pas répondre.

Un instant, pendant une pause, ils se trouvèrent assis côte à côte sur la même barre.

Gomès se frottait les mains avec le mouchoir poudré de résine que les gymnastes attachent à leur ceinture ou à la corde du trapèze.

Il se tourna vers sa camarade.

— C'est bien réfléchi ? dit-il d'une voix sourde.

— Pourquoi le demander ?

— Parce que je veux le savoir.

— Eh bien ! dit-elle en fixant sur lui ses grands yeux noirs très calmes, rappelle-toi ceci : J'ai quitté une fois Giovanna . . . je ne la quitterai plus ! Je veux être où elle est . . . je te l'ai dit . . . aller pourtout où elle sera . . . Nous en avons trouvé le moyen . . . Tant pis !

Il ne répliqua rien.

Un long soupir sortit de sa poitrine. Il souffla comme un taureau qui voit rouge . . .

On était au dernier exercice avant le saut par lequel Lorenza plongeait du haut des frises dans le filet.

Ce dernier exercice, plus dangereux que le plongeon final, consistait en ceci :

Lorenza se lançait d'un des deux trapèzes en mouvement, en faisant un double saut périlleux, tombait entre les mains de Gomès qui la balançait un moment, et, par un effort prodigieux, la rejetait à l'autre trapèze qu'elle devait rejoindre après un nouveau saut périlleux.

On peut dire que c'était là ce qu'on est convenu d'appeler, on ne sait pourquoi, le véritable clou de la soirée.

L'orchestre s'arrêta.

On aurait entendu voler un papillon autour des lustres.

La jeune fille accomplit sans encombre la première partie du programme; mais, quand Gomès la tint entre ses mains, il se pencha sur ses cheveux et dit un mot.

Elle sourit.

Une joie surhumaine se répandit sur ses traits charmants, une joie de triomphe.

Elle avait obtenu ce qu'elle voulait.

Le public, la tête vers eux, vit ce sourire et aussitôt, d'un geste brutal, l'Espagnol la projeta en avant.

Elle exécuta le saut périlleux; mais au lieu d'aller se raccrocher au trapèze qui semblait venir à elle, elle n'étendit même pas les bras vers lui et s'abattit sur le bord du filet, coupée en deux, pour rebondir jusque sur les banquettes du pourtour où elle demeura sans mouvement.

C'est alors que de toutes les poitrines jaillit ce cri d'horreur qui arrêta net Georges Dambert dans le vestibule.

Elle était brisée, mais elle respirait encore.

On l'emporta dans le foyer aux tentures de peluche havane.

Cinq minutes plus tard, la salle était évacuée.

Il ne restait autour de la blessée qu'un médecin, quelques-uns de ses camarades et Gomès, farouche, affreusement livide, appuyé au chambranle de la porte et n'osant s'approcher de sa victime.

Sa jolie tête avait été épargnée dans sa chute.

Georges Dambert, fendant la foule, parvint auprès de la mourante.

Dès qu'elle l'aperçut, elle lui fit un signe.

— Vous étiez là ? dit-elle.

— J'accourais . . . Malheureuse enfant !

— Non . . . heureuse au contraire.

— Comment ?

— Elle est morte, n'est-ce pas ?

— Hélas !

— Moi aussi . . . bientôt . . . Dites-moi que je ne me trompe pas, docteur !

— Il faut espérer.

— Non.

Elle montra sa poitrine. Le billet de sa soeur était là.

— Gomès ! dit-elle d'une voix de plus en plus faible.

Il vint à elle.

— Lis.

L'Espagnol obéit et ses yeux sanglants exprimèrent une véritable épouvante.

— Morte ! murmura-t-il.

— Oui. Où elle sera, je serai ! Je te l'ai dit ! . . .

Et s'adressant à Dambert :

— Exaucez le voeu d'une mourante et faites qu'on ne nous sépare pas !

— Elle vous a recommandée à moi, dit-il. Elle espérait que vous seriez heureuse et vous l'eussiez été.

— Je le suis !

Elle essaya d'étendre une main vers Gomès.

Il se mit à genoux auprès d'elle, et, défaillante, elle murmura ces deux mots :

— Pardon et merci !

Il était vaincu.

Elle ne prononça plus que quelques paroles inintelligibles.

Dambert tenait sa main dans les siennes.

— Vos volontés seront exécutées, lui disait-il. Vous serez réunies dans la tombe.

Elle le remercia de son dernier regard.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Blanche de Charnay appartient à une vieille famille de l'aristocratie. Cette demoiselle retient l'attention moins par sa richesse que par sa beauté et son intelligence. Elle a donné son coeur à Georges Dambert. L'amour pousse à commettre bien des bêtises. Quand on a pour soi la jeunesse et l'enthousiasme, on comprend aisément qu'une Blanche de Charnay puisse s'éprendre d'un Georges Dambert. Ce n'est que trop tard qu'ils s'aperçoivent de la faute commise. A Blanche séquestrée. Georges offre la fuite et le mariage. Mais Gilles Pourçain, régisseur du domaine de Boissy et du château de la Jonchère, surveille les tourtereaux. Par ordre de la duchesse, mère de Blanche, il prépare à Georges une surprise . . .

A la suite d'une entrevue avec Blanche, Georges est attaqué par deux chiens. Il les tue au cours d'une bataille sanglante. Gravement blessé lui-même, il est recueilli par M. de Vaunoise, et soigné par le major Campayrol, un médecin de campagne doublé d'un aventurier peu scrupuleux.

Le major Campayrol est un être abject, un criminel; sans conscience, prêt à vendre son âme au diable pour un peu d'argent et ne respectant rien. Lui et Vaunoise conspirent pour mieux tromper et Blanche de Charnay et Georges Dambert. Campayrol, expert en faux, contrefait les lettres des deux amoureux et promet à la duchesse, moyennant finance bien entendu, un dévouement aveugle.

La duchesse, secondée par le major Campayrol, fait accroire à Blanche que les deux enfants sont mortes. La vérité, c'est qu'on les a fait enlever. Quant à Campayrol, il pactise avec Vaunoise et arrange un mariage avec Blanche. La duchesse, tardivement repentante, meurt d'une mort affreuse lors de l'incendie du château de Boissy.

Les deux petites filles que Blanche de Charnay croit mortes sont pourtant vivantes. Elles ne se connaissent pas. L'une est une petite ouvrière; l'autre une artiste illustre. Les deux sont d'une éblouissante beauté. Leur vie à chacune est un roman passionnant.

Georges Dambert, qui a fui la France pendant de nombreuses années, a fait en Amérique une fortune colossale. Il revient au pays afin de retrouver ses filles et afin d'éclaircir le mystère qui a été la tragédie de sa vie . . .

Sous le nom de Davidson, il renoue d'anciennes connaissances. Il revoit Blanche et, après une explication entre eux, il lui jure de retrouver ses enfants et de punir les coupables, l'ignoble Campayrol et le criminel Vaunoise. Le hasard fait parfois bien les choses. Dambert retrouve une de ses filles dans la personne de la jolie et bonne Jeanne Baudru. Quant à l'autre, c'est une danseuse célèbre dont la réputation n'est pas des plus nettes.

Et tout à coup ses yeux devinrent vitreux; il y passa cette lueur qui est comme la dernière flamme d'un foyer qui s'éteint; sa tête se renversa en arrière; un soupir passa entre ses lèvres blêmies.

Elle était morte.

A une heure du matin, elle reposait sur le lit où sa soeur semblait dormir.

La tâche de ces deux martyres de la destinée était accomplie.

XXXIV

La dernière étape

Le surlendemain, au moment où le soir répandait ses premières ombres sur le parc de la Jonchère, une voiture se montra dans les lointains de l'avenue qui conduit à la grille monumentale devant laquelle Dambert s'était arrêté vingt ans auparavant, en accourant à l'appel de mademoiselle de Charnay.

L'arrivée de cette voiture attelée de deux chevaux était prévue, car dès qu'elle apparut, un homme en tenue de garde, l'écusson de la famille de Charnay gravé sur la petite plaque d'argent qui ornait sa casquette ronde, sortit du pavillon dont cette grille est flanquée et ouvrit les deux battants pour livrer passage à l'équipage.

Cette voiture se dirigea tout droit vers la chapelle aux lierres. Sur le siège, Gilles Pourçain était assis auprès du cocher.

Le parc semblait désert.

La voiture ne rencontra pas une âme en le traversant.

La masse du château, aux fenêtres masquées de hautes persiennes, rougie par les derniers feux du jour, paraissait dormir au milieu de l'océan de verdure et des eaux croupissantes dont elle est environnée.

Arrivée à la chapelle aux lierres, la voiture s'arrêta.

Pourçain et le cocher descendirent.

Il n'y avait pas de voyageurs à l'intérieur.

Les deux hommes retirèrent deux cercueils de chêne à poignées de fer nickelées et les déposèrent l'un auprès de l'autre, au milieu de la chapelle, sur les dalles qui jusque-là avaient recouvert une tombe vide.

Puis, Gilles Pourçain ferma avec soin la porte de la chapelle, en retira la clef et s'éloigna, tandis que la voiture, sans passer par le château et les communs, reprenait la traversée qu'elle venait d'accomplir et franchissait de nouveau la grille.

La chapelle demeura silencieuse.

La grille refermée, le parc redevint ce qu'il était auparavant, une vaste solitude que les chevreuils timides d'abord, tant qu'un rayon du soir persista, plus hardis ensuite au milieu de la nuit qui leur appartient, animaient seuls avec leurs sauvages compagnons à quatre pattes.

Deux heures s'écoulèrent.

Une seconde voiture, un coupé attelé également de chevaux de louage, arriva à toute vitesse à travers le parc très sombre et s'arrêta comme l'autre au seuil de la chapelle.

Un homme en descendit d'abord, puis une femme en deuil à laquelle il donna la main, puis une jeune fille.

L'homme était Georges Dambert; la femme, madame de Vaunoise; la jeune fille, Jeanne Baudru.

La chapelle était toujours fermée, mais par les fenêtres, à travers les lierres, les viornes et les plantes parasites dont elles sont obsturées, des lueurs filtraient.

Le coupé ne bougea pas.

Le cocher se contenta de jeter sur les chevaux en sueur de mauvaises couvertures.

La porte de la chapelle s'ouvrit.

Pourçain se montra sur le seuil.

La comtesse l'interrogea d'un signe.

— Vos ordres ont été exécutés, dit-il. On attend.

Trois maçons, en effet, la truelle à la main, se rangeaient le long des murs de la nef.

La dalle du milieu était levée sur l'ouverture béante d'un caveau.

Un vieux prêtre, l'étole noire à croix d'argent tranchant sur la blancheur du surplis, priait, à genoux sur les marches de l'autel.

C'était le curé de la Jonchère, un vieillard simple et droit, très aimé de ses villageois.

La comtesse, Jeanne et Georges Dambert se mirent à genoux à leur tour.

Le prêtre récita quelques courtes prières, bénit les deux cercueils et fit un signe.

Les maçons s'avancèrent.

Blanche se précipita sur le cercueil de sa fille en éclatant en sanglots déchirants.

Jeanne pleurait silencieusement.

Georges Dambert, les paupières rougies, restait sombre, morne, l'oeil fixé vers l'avenir.

Les maçons descendirent les cercueils dans le caveau et scellèrent la pierre avec du ciment.

Le voeu des deux infortunées était accompli.

Elles n'étaient pas séparées dans la mort.

Giovanna et Lorenza dormaient l'une auprès de l'autre, à l'ombre de ses murailles enfouies sous la verdure.

Pour la première fois depuis leur naissance, après une vie d'épreuves et de tortures, elles trouvaient le repos, et c'était le repos éternel.

La cérémonie n'avait pas duré une demi-heure.

Les voyageurs remontèrent dans le coupé qui partit grand train.

Le curé retira son étole et son surplis, et s'en alla à travers le parc, accompagné de Pourçain qui portait une lanterne.

Les maçons, qui n'étaient autres que des gardes et un jardinier du château, retournèrent chez eux, et tout rentra dans l'ordre accoutumé.

Le curé, très ému, n'osait prononcer une parole.

Pourçain semblait devenu muet.

A la porte du presbytère, ils se serrèrent la main et le régisseur glissa dans celle du vieux prêtre un rouleau d'or en disant :

— C'est pour vos pauvres, de la part de madame la comtesse.

Quand il rentra à son pavillon, il trouva sa femme, la Sylvine, qui l'attendait.

— Et bien ? lui demanda-t-elle.

Il répondit :

— C'est fini.

Et s'abattant sur une chaise :

— C'est tout de même terrible, vois-tu !

La Sylvine n'était plus la ménagère grasse et fraîche d'autrefois.

C'était maintenant une vieille femme très ridée, mais toujours alerte, complaisante et honnête.

Pourçain aussi avait changé.

Il était tout gris. Son visage représentait une broussaille chargée de frimas.

Pourçain était triste.

Il sentait que le malheur était entré dans la maison le jour où il avait obéi à la duchesse en lâchant ses dogues sur cet homme fidèle à ses amours après vingt ans, et dont la physionomie à la fois fière et douce lui imposait.

— Si madame était de ce monde, dit-il, elle regretterait amèrement ce qu'elle a fait.

— Et toi, Gilles, demanda la Sylvine, le regrettes-tu ?

— Foi de Dieu, oui; mais je n'étais qu'un domestique, et notre place en dépendait.

— Il faut que la comtesse soit généreuse pour te garder.

C'était vrai.

Mais, aux yeux de Blanche de Charnay, la grande ombre de l'aïeule couvrait de sa protection ceux qui n'avaient agi que par obéissance.

Et quant à Georges Dambert, il ne s'abaissait pas à d'indignes vengeances.

Ce n'était pas les bras qui avaient agi, mais la tête qui commandait qu'il voulait atteindre.

Gilles Pourçain et la Sylvine le comprenaient, obscurément encore, mais cette générosité des victimes les frappait en leur inspirant un respect profond voisin de l'attachement.

— Comment tout cela finira-t-il ? murmura le régisseur.

La vieille hocha la tête en marmottant quelques mots confus qui n'étaient pas à la louange du maître, ce comte Philippe de Vaunoise dont les visites étaient rares et bruyantes.

Pourçain, en homme pratique, ne voyait en lui que le rangeur, âpre au gain, qui attendait les revenus pour les jeter au vent de ses coûteuses folies.

Comme les autres, il se courbait devant ses ordres, mais avec de sourds grondements.

Le lendemain, dans la rosée du matin, la bonne femme alla s'agenouiller sur les dalles de la chapelle.

Rien ne révélait la lugubre cérémonie de la nuit.

Déjà l'un des maçons redevenu jardinier, armé d'un rateau, effaçait sur le sable des avenues les traces des roues et des fers des chevaux.

A la même heure l'express ramenait à Paris les trois voyageurs de la Jonchère.

Le train franchissait les fortifications.

Georges Dambert donna un baiser d'adieu à madame de Vaunoise.

— Du courage, dit-il en lui montrant Jeanne. Vous prierez pour votre morte !

— Que ne suis-je avec elle !

— Vivez pour celle qui vous reste et pour moi !

Il posa sa main sur la tête de la jeune fille.

— Celle-là, reprit-il, je vous la garde et je la garde bien.

Il faut nous séparer !

— Encore ! dit la malheureuse mère à bout de forces.

— Le monde ! . . . l'honneur ! . . . qui vous retenaient autrefois . . . je les invoque à mon tour. Et de plus j'ai une mission à remplir !

— Une mission !

— Un devoir, si vous aimez mieux, et pour ce devoir je dois m'absenter quelque temps !

Le train entrait en gare.

— Quand donc vous reverrai-je ? demanda la comtesse.

APAISEMENT

◆

Par les vitres de ma fenêtre
Que ses flèches criblent encor,
Au ciel si je vois couler l'or,
Du soleil près de disparaître,

Si, par les sentiers de mon bois
Où pleuvent les chataîgnes mûres,
J'entends le vent dans les ramures
Harceler l'automne aux abois,

Et si je sens que ma pensée
N'est qu'un poème qui voudrait
— Chagrin, plaisir, rêve ou regret —
Naître à la forme cadencée ;

Je m'en veux de n'avoir fixé
Ni la fenêtre ensoleillée.
Ni la plainte de la feuillée,
Ni l'envol de mon coeur blessé ;

Je m'en veux de mon indigence
Qui jamais à rien n'aboutit,
Et de me sentir si petit,
Auprès de vous, Intelligence !

Le bonheur habite mon toit.
Qu'est-ce encor que je revendique ?
Et quel vieux levain romantique
Fermente donc au fond de moi ?

J'entends rire auprès de leur mère
Mes enfants sous la vérandah :
Mon plus vivant poème est là,
Et de tous le moins éphémère !

Louis FOISIL

Il baissa la voix de façon qu'elle seule pût l'entendre :

— Le jour où vous pourrez être ma femme devant Dieu et devant les hommes.

Elle lui serra la main et n'eut pas la force de répondre.

Mais dans un regard, elle lui dit tous ses voeux, toutes ses angoisses et tout son amour.

Elle prit un fiacre pour regagner son hôtel.

Jeanne resta avec son père.

— Vous allez quitter votre chambre, mon enfant, lui dit-il. Je ne vous exposerai pas à de nouveaux dangers. Quand on n'a qu'un bien, on le surveille ! Voulez-vous que nous passions chez vous ?

— Oui, fit-elle vivement.

— Vous prendrez ce que vous avez de plus précieux et je vous attendrai dans la voiture.

Rue Saint-Augustin, elle monta rapidement l'escalier et gagna sa chambrette.

Là, elle tendit l'oreille.

Son voisin se levait en fredonnant un air de son pays.

Il ouvrit sa fenêtre sans façon, en bras de chemise.

Elle ouvrit la sienne.

L'air frais d'une admirable matinée d'été y pénétra aussitôt.

Jeanne était pâle dans sa robe de deuil; les fatigues de ce rapide voyage et les émotions des jours précédents imprimaient à ses traits charmants une mélancolie qui frappa le Breton dès le premier coup d'oeil.

Penché à la croisée, il examinait sa voisine avec une inquiète tendresse.

— Vous n'êtes pas rentrée hier, mademoiselle Jeanne... dit-il. Que vous arrive-t-il donc ?

— Oh ! monsieur, des choses !

Le coeur de la jeune fille se gonfla. Elle se rappelait la scène de la veille, quand Dambert était venu la chercher pour la conduire près de sa soeur; son épouvante en voyant cette malheureuse, son portrait, blanche comme un suaire, les yeux fermés, auprès de celle qui, après avoir partagé sa vie, n'avait pas voulu s'en séparer.

— Vous avez de la peine ? reprit le Breton.

— Oui ... beaucoup.

— Pourquoi ?

— Je vous conterai cela... plus tard... car je suis pressée...

— Vous vous en allez si vite ?

— Il le faut... Je ne suis même montée chez moi que pour vous dire... adieu...

François de Guern devint blême.

— Adieu ! fit-il.

— Oui... On m'attend dans la rue.

— Qui donc ?

— Un étranger... Vous savez bien...

— Mais non...

— Celui qui m'a sauvée un jour et m'a loué cette petite chambre.

Un doute aigu comme une pointe d'acier traversa l'âme du Breton, mais ce fut l'affaire d'une seconde.

Douter de la pureté de Jeanne lui eût semblé une profanation et un crime.

— Quel est cet homme ? demanda-t-il.

— Mon père !

— Vous avez retrouvé votre père?

— Mon père et ma mère !

— C'est un rêve !

— Non... une réalité !

— Est-ce possible ?

— J'avais une soeur aussi... et cette soeur vient de mourir...

Le docteur en droit ne comprit rien, si ce n'est qu'un malheur le menaçait, et ce malheur était de la perdre !

— Une soeur ? balbutia-t-il.

— Oui... Et vous la connaissiez

— Moi !

— Je vous dirai son nom... plus tard. Elle est morte... tristement !

— Ainsi on vous emmène ? reprit-il.

— Oui.

— Donc je ne vous verrai plus ?

— Pendant quelque temps.

— Votre situation va changer... sans doute ?

— Je l'ignore.

Elle lut sur le visage de son ami l'anxiété dont il était torturé.

— Mais, ajouta-t-elle, monsieur de Guern, vous savez ce que nous avons dit...

— Quoi donc ?

— Que nous nous aimerions toujours !

— Eh bien ?

— Peut-être vous m'oublierez... dès demain !

— Oh ! non !

— Moi, je n'ai qu'une parole... je vous aimerai...

— Jeanne !

— Toujours !... à moins que vous ne veuilliez plus de moi ! Adieu ?

Elle ferma sa fenêtre, rouvrit sa porte et s'enfuit.

A dix heures, François de Guern était occupé dans le cabinet voisin de celui de Me Hardouin à préparer un acte important auquel il mettait la dernière main quand il se redressa tout à coup, en entendant annoncer chez son patron :

— M. Davidson.

Ce M. Davidson était l'acquéreur de Boissy; d'un autre côté, Jeanne Baudru avait prononcé son nom plusieurs fois en causant avec lui; elle en parlait comme de son bienfaiteur. Enfin elle lui avait dit le matin même que ce sauveur était son père.

Que se passait-il donc ?

Me Hardouin traversa le cabinet du jeune homme et s'avança au-devant de son ami.

François de Guern, qui était devenu subitement très rouge, devint pâle.

Ce Davidson était accompagné d'une jeune fille vêtue de noir, et cette jeune fille était Jeanne Baudru.

En passant auprès de l'avocat futur, elle lui sourit doucement.

— Vous vous connaissez ? demanda Dambert qui surprit à la fois ce sourire et l'émotion du jeune homme.

— M. de Guern est mon voisin à la rue Saint-Augustin, dit-elle, et j'étais bien heureuse de l'avoir près de moi.

— Quel est ce jeune homme ? dit le père à son ami.

— Un garçon admirable.

— Riche ?

— Non, pauvre, mais tout ce qu'il y a de plus honorable.

— Bien.

Ces quelques mots furent échangés à voix basse.

— Et tu viens ?... interrogea le notaire.

— Pour un acte.

— Excellent client ! de quelle nature ?

— Un testament.

— Craindrais-tu de mourir ?

— Peut-être.

— A qui veux-tu donner ta fortune ?

— A mademoiselle...

— Son nom ?

— Le mien.

— Ta fille ?

— J'en avais deux. L'une est morte... Voici l'autre.

— Et la mère ?...

— Il m'est interdit d'en prononcer le nom... Plus tard peut-être...

— Tu es bien décidé ?

— Tout à fait.

— Rien de plus simple. En quelques mots, cela peut être règlé. Pourquoi ne les écrirais-tu pas toi-même ?

— Pour l'Amérique, un testament notarié vaudra mieux.

— Soit... mais il faut espérer que c'est une formalité superflue et que tu vivrais assez pour régler tes affaires.

— Qui sait ?

Dambert était sombre et triste.

Evidemment de graves résolution s'agitaient en lui.

Ce fut François de Guern qui écrivit le testament sous la dictée de Georges Dambert lui-même.

Il fut atterré par la grandeur de cette fortune qui reposait désormais sur la tête d'une enfant auparavant si pauvre.

C'est à peine s'il osait lever les yeux sur elle.

Mais quand elle sortit, elle trouva le moyen de lui murmurer à l'oreille, en lui tendant la main :

— Toujours !

Le soir elle était enfermée à Courbevoie, au château des Tilleuls.

Une nouvelle vie commençait pour elle.

Elle était entourée de domestiques et d'un luxe qu'elle soupçonnait à peine.

Après avoir dîné en tête à tête avec son père qui se plaisait à lui faire raconter sa vie, elle en vint à cette rencontre du Breton, le voisin de sa chambrette, et confessa tout.

Ces courtes amours étaient bien innocentes.

Quand elle expliqua à Georges Dambert la lettre de François de Guern à sa mère et la réponse de l'excellente femme et des soeurs du jeune homme, le père soupira et dit :

— Tu pourras donc faire des heureux ?

— Vous ne vous opposerez pas à nos projets ?

Un amer sourire passa sur ses lèvres.

Lui dont la vie, avait été perdue par un préjugé féroce, s'opposer au bonheur des autres !

Seulement, il ajouta qu'il fallait attendre quelque temps, garder le silence.

Il expliqua à sa fille qu'il avait un voyage à entreprendre, un voyage de quelque durée, pendant lequel elle resterait seule aux Tilleuls sous la garde d'une gouvernante sûre et de domestiques fidèles, et que ce serait sa dernière épreuve.

Dans l'après-midi, il sortit seul et se fit conduire à la rue Montaigne.

Il était attendu.

Le major Campayrol eut avec lui un long entretien.

Le suicide de la Roselli et la mort de Lorenza avaient produit sur le comte de Vaunoise une profonde impression.

Il annonçait l'idée de voyager pour se distraire et cherchait déjà à s'étourdir en faisant les plus grands efforts pour entrainer Césarine, son ancienne et toujours violente passion, à l'accompagner.

Mais sans succès !

Plus ses instances devenaient pressantes, plus Césarine se faisait impitoyable et railleuse.

Les causes du suicide de la Roselli n'étaient pas nettement connues, mais le nom du comte de Vaunoise se mêlait à cette affaire, et il en résultait pour lui une défaveur et une sorte de disqualification qui rendaient son éloignement nécessaire au moins pour quelque temps.

Paris oublie vite.

Il a trop de distractions pour s'occuper longtemps du même scandale, si retentissant qu'il soit.

D'une autre part, la situation du comte vis-à-vis de sa femme n'était plus tenable.

De quel front se serait-il présenté devant elle après l'effroyable catastrophe qu'elle ne pouvait pardonner ?

Que se passa-t-il en le major Campayrol et Georges Dambert ?

CE QU'IL Y A DE MIEUX

EST TOUJOURS PRÉFÉRABLE !

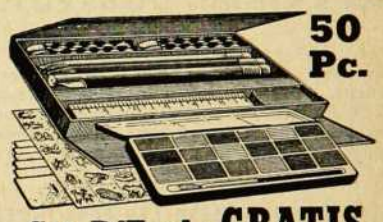
Cette victoire remarquable est une preuve de qualité. Les douze premiers prix dans douze classes, aux expositions de bébés de Toronto et d'Ottawa, ont été gagnés par des bébés alimentés au Sirop de blé-d'inde "CROWN BRAND".

On ne peut désirer un meilleur témoignage de la confiance que les mamans canadiennes et les médecins de famille placent dans la pureté et la qualité du "CROWN BRAND".

Un sirop de table délicieux, le "CROWN BRAND" est un mets exquis pour toute la famille.

Dites aux amis que les étiquettes de Sirop de Maïs "CROWN BRAND" donnent toujours droit aux photos de joueurs de hockey célèbres.

SIROP de BLÉ-D'INDE (MAÏS)
CROWN BRAND
Le célèbre aliment producteur d'énergie
The CANADA STARCH COMPANY Limited, Montréal



50 Pc.
Set D'Ecole GRATIS

Grand assortiment de crayons, plumes, effaces, crayons de couleur, peinture à l'eau, brosse, règle, buvards, timbres comiques, etc., et magnifique sac, en tout 50 morceaux.

Donné GRATIS et port-payé en vendant des Cartes de Noël et de la Nouvelle Année pour $2.50. Ecrivez aujourd'hui. N'envoyez pas d'argent. CADEAU EXTRA pour la promptitude.

Les GENS de la MÉDAILLE d'OR, Dept. E10
1440 rue Ste Catherine Ouest, Montréal

MAUX DE TÊTE

NÉVRALGIES
DOULEURS RHUMATISMALES
OU PÉRIODIQUES - LA GRIPPE
LES RHUMES, ETC.
en Prenant toujours
COMPRIMÉS ANTI-DOULEURS
di-so-ma
10

AUSSI EN FORMAT ÉCONOMIQUE DE 100 COMPRIMÉS.

POINTS NOIRS

Les points noirs se dissolvent et disparaissent littéralement par cette méthode unique, simple et sûre. Achetez chez n'importe quel pharmacien deux onces de peroxine en poudre, saupoudrez-en un linge mouillé d'eau chaude et frictionnez doucement la figure — tous les points noirs disparaîtront. Ayez un teint de Hollywood.

FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.
Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
5941, Avenue Delorimier

Boîte Postale 2353,
Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom _____

Rue _____

Ville _____ Prov. _____

NE CRAIGNEZ PLUS LES
TROUBLES DIGESTIFS ET GASTRIQUES
INDIGESTION NERVEUSE - ACIDITÉ
FLATULENCE - DYSPEPSIE
PRENEZ
POUDRE OU MENTHES DIGESTIVES
di-so-ma

Quel honteux marché fut conclu ?

Il est trop tôt de le dire.

Mais on peut préjuger que le Limousin ne le trouvait pas défavorable.

Il avait la tête solidement organisée, lui, et ne se laissait pas démoraliser par un blâme et l'opinion ou un murmure de sa concience.

C'est bon pour les esprits faibles, et celui du major avait fait ses preuves, sapreminette !

Dès que Dambert fut hors de son entresol, le docteur se frotta les mains avec activité.

L'opération lui souriait.

Ce serait sans doute la dernière, mais ensuite il pourrait tirer l'échelle et vivre tranquille sur ses vieux jours.

Il écrivit un mot à son ami Vaunoise, et ce mot était court :

« Mon cher comte,

« Venez donc déjeuner avec moi. « Je vous invite, bien que ce ne soit « pas à un pauvre diable comme votre « serviteur de traiter les millionnaires « comme vous.

« Mais votre abattement m'inquiète « et je veux vous relever le moral, « saperlipopette !

« Du front, toujours du front !

« Je vous attends chez Durand, à « midi, heure militaire.

« Votre ami,

« CAMPAYROL »

Le soir, Georges Dambert eut une seconde conférence, et cette conférence, qui faisait suite à celle de Campayrol, se tint entre lui et Césarine.

Ils se parlèrent longtemps.

La conférence eut lieu dans une victoria, au bois de Boulogne, par les allées solitaires.

Césarine était intelligente.

Elle comprit aisément le rôle qu'on lui offrait de jouer.

Elle accepta sans doute, car, en la quittant, Georges Dambert passa chez Campayrol et lui laissa dans une enveloppe ce mot concis mais très clair:

« C'est fait. »

Le lendemain matin, il partit pour une destination inconnue.

Auparavant il avait pris à part Sam, son puissant cocher qui lui servait de majordome et lui inspirait une confiance sans bornes.

Les maîtres comme Dambert font les serviteurs fidèles.

Il lui montra sa fille et lui dit :

— Tu veilleras !

— De jour et de nuit. Partez en paix.

Il disparut.

Les journaux spéciaux annoncèrent qu'il s'était embarqué au Havre sur le transatlantique la *Normandie*, à destination de New-York.

Campayrol les mit sous les yeux du comte qui apprit cette nouvelle avec une réelle satisfaction.

Mais les journaux, même nautiques, sont sujets à erreur.

Le même jour, la comtesse de Vaunoise, à son hôtel de la rue François 1er, abîmée dans le deuil de ses pensées, recevait ce mot de son ami :

« Encore quelques jours et notre sort sera fixé. Espère.

« G. D. »

TROISIEME PARTIE

LE PERE

I

VOYAGE D'AGRÉMENT

LE RAPIDE de Bordeaux brûlait les stations entre Paris et les Aubrais.

Deux voyageurs étaient seuls, mollement étendus dans un coupé réservé.

L'un deux était le comte Philippe de Vaunoise, très soucieux, le front chargé de nuages, exaspéré plutôt qu'attristé du tapage qui se faisait autour de son nom.

De nos jours, avec la presse aux mille trompettes, on ne peut rien cacher; les reporters vous traquent, vous harcèlent, vous piquent comme des moustiques, et les journaux répandent aux quatre vents de l'horizon le scandale qui eût été étouffé il y a quarante ans dans un coin.

Avec le suicide de Giovanna et l'accident de sa soeur Lorenza au Nouveau-Cirque, les courriéristes avaient eu beau jeu.

Le nom du comte de Vaunoise était livré en pâture à la malignité publique.

Le mur de la vie privée ne protège plus personne et les journaux même qui se font une loi d'employer des formes savent s'y prendre de façon que les plus ignares et les plus bornés d'entre leurs lecteurs puissent lire le nom entier sous la transparence d'initiales perfides.

Philippe de Vaunoise avait donc pris le parti de quitter Paris.

Tout l'y poussait d'ailleurs.

D'abord, c'était le meilleur moyen de laisser à ce tumulte bouillonnant le temps de s'apaiser.

Ensuite ses intimes, ses connaissances plutôt, car il n'était pas de nature à faire naître de sincères amitiés, lui en donnaient le conseil par un accord tacite.

Pas une voix ne l'en dissuadait, et Campayrol, qui devenait pour son ancien complice une sorte d'oracle aux moments difficiles, l'avait pressé de s'éloigner avec une chaleur particulière.

On en sait la cause.

Pendant le déjeuner chez Durand, il décida le comte par un argument décisif :

— Je vous accompagnerai.

La solitude, en effet, effrayait Vaunoise.

Après certains événements, on n'aime pas à rester en face de ses pensées.

Le rapide les emportait donc confortablement installés dans leur compartiment.

Le comte ne desserrat pas les lèvres.

Campayrol, au contraire, n'avait jamais été d'une humeur plus réjouissante.

Jamais il n'avait paru plus à l'aise, plus gai, plus souriant dans sa redingote à la propriétaire et dans sa cravate blanche.

Sa figure, large et rosée, dont la peau s'adoucissait sous des lotions rafraîchissantes, annonçait une prospérité complète et une tranquillité assurée.

Ah ! les malheurs des autres n'avaient pas le don de l'émouvoir.

Il était à l'abri des revers et garanti contre les retours de la mauvaise fortune.

Eh donc ! le tout est de savoir mener sa barque comme il faut, saperlotte ! Et il savait !

A Etampes, le train stoppa pour la première fois. Les freins fonctionnèrent et l'arrêt eut lieu sans secousse.

Les deux voyageurs s'entre-regardèrent.

— Voilà comme il faut mener sa vie, déclara le major, sans cahots ... Si vous m'aviez écouté ! ...

Vaunoise fronça la sourcil.

Il se rappelait les observations de Campayrol au seuil de la chambre de Giovanna.

Le valet du comte ouvrit la portière et demanda :

— Ces messieurs n'ont besoin de rien ?

— De rien, mon ami, dit le docteur avec aménité. Nous déjeunerons aux Aubrais.

Le domestique rejoignit son camarade, Savin, le Gascon flegmatique, enchanté d'aller revoir en passant les bords de la Garonne, et le train se remit en marche.

— Secouez-vous donc, saperbleure, dit Campayrol à son compagnon. Vous avez une figure d'enterrement, parole sacrée !

Et comme l'autre gardait un silence obstiné :

— Voyons, raisonnez, mon cher, reprit-il. J'ai compris votre hypocondrie — car c'est de l'hypocondrie, positivement — vos humeurs noires, dans le premier moment. Le coup était assez rude et imprévu, j'en conviens; toutes ces complications ne sont pas pour mettre du baume dans l'âme. Mais quoi ? Vous prenez pour maîtresse une danseuse ... Cela peut arriver à tout le monde. C'est une fille superbe, délirante ... Il se trouve qu'elle a pour mère la comtesse de Vaunoise. Je vous en préviens ... Vous n'en êtes pas rebuté et vous poussez de l'avant, malgré moi, j'ose le dire, Plus fort ... Cette fille avait un père, comme c'est l'usage ... Ce père, par un hasard énorme, la retrouve et revient juste du centre de l'Amérique pour vous jouer ce mauvais tour. A la suite de je ne sais quelles explications, car elle n'a même pas pris la peine de vous en faire part, elle a l'idée fantastique de se jeter à la Seine dans un endroit qui donne le frisson rien qu'à le regarder sur les dix heures du soir. C'est fâcheux, je ne le nie pas, mais voilà déjà six fois vingt-quatre heures que les prières sont dites, et si vous avez du caractère vous devez être remis de l'alerte, saperlipopette !

Le comte ne laissa pas échapper un traitre mot.

Il serra les lèvres, tira de sa poche un porte-cigares, y prit un havane de cinquante sous, en offrit un autre au docteur qui répondit : « Merci, pas avant le déjeuner ! » et alluma le sien sans se presser.

Le Limousin continua :

— Vous me direz que la comtesse refuse de vous voir et de vous parler; qu'elle s'enferme au verrou et renvoie sans les ouvrir les lettres que vous lui écrivez. C'est ennuyeux, mais notre cas est le même. J'étais son confident. Nos relations sont rompues. M'en voyez-vous autrement affecté ? Il faut de la philosophie en ce monde, saqueurdienne ! Il en faut même beaucoup. J'en ai. Ayez-en. Toutes les médailles ont un revers; vous n'êtes pas sans l'avoir entendu rabâcher par vos pédants de professeurs quand vous traîniez sur les bancs du collège. Je vous ai connu spirituel comme dix et d'une intelligence qui a donné sa mesure. Faites donc preuve d'esprit ! Vous ne vous attendiez pas à ce que la comtesse vous sauterait au cou en apprenant qu'elle avait une fille et que vous étiez son amoureux ? Vous n'avez pas de ces illusions ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien ! Après ? Quand elle aura jeté les hauts cris pendant une huitaine entre les quatre murailles de sa chambre, elle s'apaisera. Elle se dit que le hasard a mené les choses; elle se fera une raison — c'est tout indiqué — et vous reprendrez votre existence passée à laquelle il n'y a rien de changé. Faute d'un moine, l'abbaye ne chôme pas. Faute d'une femme, la terre ne cessera pas de tourner, saperbleure !

— Mais Dambert ! objecta enfin le comte.

— Qui ça, Dambert ?

— Ne raillez pas.

— Je n'en ai aucune envie, tonnerre du diable ! Vous voulez dire Davidson, puisqu'il a renoncé à son ancien nom ?

(Lire la suite page 34)

L'HOMME AU CACHE-NEZ GRIS

(*Suite de la page 5*)

— Je l'ai fait à dessein, répondit Price ; pour suivre les billets, j'ai mis deux jours. Ils ont été retirés d'une banque privée, au compte de lady Béatrice Grey, le matin même du crime.

— Quoi ! la jeune fille qui doit épouser le duc de Winter ?

— Le mariage est annoncé pour demain... Ce fragment de lettre que vous voyez, je l'ai trouvé à l'endroit où le matelas avait été coupé dans le but évident de rechercher une lettre. Le couteau avait coupé le coin et laissé ce triangle ; nous avons découvert sans peine que c'est le papier à lettre employé par lady Béatrice. Après d'autres recherches, nous avons découvert aussi que sa femme de chambre correspond exactement à la description de la femme qui a acheté le cache-nez gris, et qu'elle est très fortement enrhumée.

— Chantage ! murmura le chef.

— Précisément, acquiesça Price, il y a du chantage dans cette affaire, mais je n'ai pu encore reconstituer la situation. L'individu que je veux retrouver est celui qui m'a donné le coup. Je le veux absolument. J'en garde encore une sensation désagréable à la mâchoire.

— Et à propos de lady Béatrice ?

— Je vais la voir cet après-midi. Le fait est que j'ai hésité à l'approcher officiellement. La femme de chambre peut être honnête, mais elle peut être en rapport avec celui que nous cherchons ; or, si je me présente à la maison comme venant de Scotland Yard et qu'elle l'apprenne, nous ne pourrons plus attraper notre homme.

« J'ai donc attendu à dessein jusqu'à cet après-midi, car il y a une réception de mariage avec exposition de cadeaux, et j'ai obtenu d'un ancien camarade de m'amener comme ami.

— C'est une bonne idée, approuva le chef. Avant de partir, dites-moi où vous en êtes de vos hypothèses. Vous avez reconstitué le drame, je suppose ?

— En partie, oui ; voilà ce que je suppose : lady Béatrice a sans doute écrit dans sa vie une lettre compromettante, et l'homme assassiné la menaçait de chantage. Elle lui a envoyé cent livres sterling en paiement de cette lettre. La femme de chambre est partie avec la somme, mais pour une raison ou pour une autre, elle n'a pas reçu la lettre en échange. L'homme a dû lui dire qu'il n'avait pas le document et qu'elle devait revenir le chercher une heure plus tard. Le maître chanteur avait un complice, ou bien quelqu'un d'autre était sur la piste de la lettre. Quoi qu'il en soit, cette personne était cachée dans la chambre quand la logeuse l'a fermée et elle en est sortie dès que j'ai ouvert la porte, m'a frappé violemment et s'est enfuie. La femme de chambre avait sans doute laissé son cache-nez gris à sa première visite, et le fuyard s'en est emparé pour cacher son visage en descendant l'escalier. Les pas que j'ai entendus lorsque j'étais dans la chambre étaient sans doute ceux de la soubrette qui revenait chercher la lettre.

« Naturellement, il reste encore des faits à éclaircir, mais je ne puis en dire plus long jusqu'à ce que j'aie vu lady Béatrcie. On m'a dit qu'elle était intelligente ; s'il en est ainsi, j'espère savoir la vérité par elle.

La sonnette du téléphone retentit et le chef donna congé au détective.

— Bonne chance, dit-il, venez me voir à votre retour.

•

... Price n'était pas fort à son aise dans son costume de cérémonie auquel il n'était plus accoutumé. Lady Béatrice, entourée d'amis, était presque inaccessible.

— Je ne peux encore te présenter, mon vieux, lui dit son ami. Que veux-tu au juste ?

— Un tête-à-tête avec lady Grey, quand ces gens seront un peu dispersés ; mais la connais-tu suffisamment pour me ménager cette entrevue ?

— Je le crois, elle est ma cousine, confia le jeune homme ; je vais pouvoir t'arranger ça bientôt. Rien de désagréable, j'espère, pour elle ?

— Rien du tout, assura Price ; je désire seulement un renseignement qu'elle est seule à pouvoir me donner.

— Je vais aller la trouver. Toi, reste ici, je ne serai pas long.

Il reparaissait dix minutes plus tard, avec lady Béatrice. Elle était grande et brune, avec des yeux bleus sombres. La beauté de la saison. Elle vint à Price en souriant et l'accueillit avec grâce.

— Du thé ? suggéra son cousin.

— Non, dit-elle, je vous réserve quelque chose de meilleur. Venez tous les deux.

Elle les conduisit dans une pièce plus petite où un maître d'hôtel et deux domestiques servaient des rafraîchissements.

— Trois cocktails à l'orange, Parker, commanda-t-elle.

Elle les fit asseoir dans un coin isolé et peu à peu les invités s'éloignèrent.

Le cousin se leva :

— Béatrice, expliqua-t-il, mon camarade a quelque chose à vous dire ; voulez-vous lui donner une minute ? Vous pouvez avoir confiance en lui.

— Avec plaisir, dit-elle vivement. Que puis-je faire pour vous, monsieur Price ? Ecrivez-vous dans les journaux ?

Son ami s'étant discrètement éloigné, Price parla le plus bas qu'il put.

— Non, je ne suis pas journaliste, Lady Béatrice, quoique ma profession soit quelquefois plus désagréable encore ; j'appartiens à Scotland Yard.

A ces mots, la jeune femme se raidit subitement, il y eut dans son regard une lueur d'affolement, mais presque aussitôt elle s'apaisa.

— Voulez-vous me laisser vous parler pendant trois minutes. Je ne suis ici que pour vous aider si je le puis.

— Vous pensez donc que j'ai besoin d'être aidée ? demanda-t-elle.

— Je crois que oui, affirma-t-il gravement. Lady Béatrice, dites-moi si je me trompe ; quelqu'un vous menace de chantage au sujet d'une lettre, qui est tombée en la possession d'un homme demeurant à Kenton Street ?

— Ceci est presque exact, confirma-t-elle.

— Vous avez envoyé votre femme de chambre récemment, chargée de cent livres sterling, pour en finir et reprendre la lettre. La femme est partie avec la somme, mais elle a été jouée, l'homme a refusé de tenir parole.

— Cela est vrai, dit la jeune fille, quelque peu surprise. Je ne blâme pas Henriette : il a été si malhonnête ; quand elle est arrivée dans sa chambre, il lui a dit qu'il lui fallait encore trente livres sterling ; je me suis arrangée pour les trouver comme j'ai pu, mais, quand elle est retournée à Kenton Street, elle a cru entendre quelqu'un dans la chambre et elle a eu peur.

— Je comprends, dit Price avec sympathie.

— La lettre pesait terriblement sur ma conscience depuis que je l'avais écrite, continua lady Béatrice. J'étais si désemparée, si désespérée dans la vie il y a un mois ! A ce moment un homme était amoureux de moi, seulement il était marié. Il allait s'embarquer pour l'Afrique et il me supplia de partir avec lui ; alors, une nuit, juste la veille de son départ, j'ai pensé tout à coup que ce serait une délivrance pour moi que de rompre avec ma vie ici. Vous ne savez pas grand'chose de ma famille, je suppose, monsieur Price, mais nous sommes très pauvres ; nous n'avons pas de maison en réalité, nous dépendons en partie de nos parents et de nos amis. J'étais lasse de tout ; cet homme s'est présenté, je ne l'aimais pas, mais nous avions des goûts communs, et il me semblait que n'importe quel changement serait préférable à cette situation. Alors, j'écrivis que je le suivrais. Henriette porta la lettre à un chenapan qui avait été autrefois groom chez nous en Irlande, la lui a volée au moment où elle sonnait à la porte de l'hôtel. Ce même soir, Hugh de Winter, celui que je vais épouser, qui était mon ami d'enfance, mais qui ne m'avait jamais laissé supposer qu'il m'aimait, a demandé ma main.

« Je ne pouvais lui répondre sur le champ ; je lui ai demandé d'attendre une semaine ; j'aurais donné n'importe quoi pour rattraper cette lettre, mais je ne pus en retrouver aucune trace, malgré mes recherches. L'homme à qui elle était destiné s'est embarqué sans un mot et j'aimais Hugh chaque jour davantage. Vous pouvez ne pas me croire, monsieur Price, mais c'est pourtant la vérité, je l'aime plus que n'importe qui au monde, et c'est au moment où j'entrevoyais le bonheur que ce misérable, qui s'appelle Fenton, a commencé à me demander de l'argent ; chaque centime de la somme destinée à mon trousseau, je le lui ai donné, mais ce bandit réclamait toujours davantage. J'ignore pourquoi je vous ai dit tout ceci, monsieur Price, conclut-elle, avec une petite moue, je suppose que c'est à cause de vos yeux bleus et de vos manières sympathiques.

— Chère Lady Béatrice, dit-il avec sincérité, si seulement vous aviez compris le danger de céder au chantage ! C'est de l'imprudence, de la folie, nous ne cessons de le répéter à Scotland Yard... sans aucun succès d'ailleurs !

— Naturellement, j'ai été stupide, admit-elle, et cependant tout a bien fini. J'ai fait ce que j'aurais dû faire dès le début : j'ai tout avoué à mon fiancé.

— Quand ? demanda Price vivement.

— Quand Henriette est revenue après avoir laissé cent livres sans rapporter la lettre, je l'ai envoyée demander trente livres à une amie, et tout à coup, la laideur de tout ceci m'est apparue clairement ; je ne pouvais plus la supporter. A peine avait-elle quitté la maison que Hugh est arrivé et je lui ai tout raconté. Il a été exquis de délicatesse ; devinez ce qu'il a fait ?

— Je ne sais pas.

— Il n'a rien dit, mais il m'a quittée un peu plus tôt que d'habitude et puis, savez-vous l'idée qu'il a eue ? Il est allé droit chez...

— Arrêtez-vous, cria l'inspecteur.

Elle le regarda, stupéfaite, la bouche ouverte.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle.

Toute sympathie avait soudain disparu de son visage ; il saisit le poignet de la jeune fille.

— Ne continuez pas ce que vous vouliez me dire, insista-t-il.

Elle se recula un peu.

— Mais, mon cher, reprit-elle en riant, vous ne pouvez pas deviner ce que je vais vous dire, et je le dirai malgré vous : il est allé directement à la maison de cet individu et il a pris ma lettre. Pourquoi me regarder ainsi ? Qu'y a-t-il ?

L'inspecteur resta un moment silencieux, ses yeux désespérés se détournaient d'elle. Son cœur était serré ; à ce moment il détestait sa profession de toutes ses forces. La jeune fille, consciente d'un danger, lui prit la main.

— Monsieur Price, supplia-t-elle, dites-moi ce qu'il y a ?

— Vous ne lisez pas les journaux ? demanda-t-il, vous ne savez rien de ce qui est arrivé la semaine dernière ?

— Lire les journaux ? Jamais ! surtout ces derniers temps ! Que voulez-vous dire ? J'ai ma lettre, Hugh l'a vue, nous l'avons lue ensemble. Il l'a jetée lui-même au feu.

Il se leva d'un bond.

— Oubliez que vous l'avez retrouvée pour l'amour de lui ?

— J'oublierai, promit-elle ; je ne désire que cela. Mais pourquoi dites-vous pour l'amour de lui ?

— Un jour, il vous dira peut-être, ne lui demandez rien à présent, dit l'inspecteur en prenant congé un peu précipitamment.

•

Le sous-commissaire attendait Price quand celui-ci revint le même soir. Il le regarda avec un sourire amusé :

— Vous êtes un des meilleurs et des plus utiles collaborateurs que nous ayons, dit-il en lui indiquant une chaise. Personne n'aurait mené l'affaire comme vous l'avez fait.

L'inspecteur s'assit, contrarié.

— Je crois qu'à l'avenir vous ne devrez plus compter sur moi, annonça-t-il.

Son chef le regarda, stupéfait.

— Je suis venu vous apporter ma démission, chef, je n'ai pas de chance, je... je trouve que le service ne me convient pas.

— Un peu de courage, voyons ! Qu'y a-t-il ?

— Quelle est votre opinion, chef, demanda-t-il, sur un maître chanteur, une canaille qui vole une lettre à une femme de chambre, la cache dans une mansarde, extorque l'argent d'une jeune fille innocente et pauvre, promettant chaque fois la lettre qu'il a volée, et chaque fois refusant pour demander davantage, torturant cette pauvre enfant, tandis qu'il lui arrache son argent.

— Je pense qu'il n'existe sur terre rien de plus abject que ce misérable, déclara le chef. Vous connaissiez mon opinion sur les maîtres chanteurs ?

— Alors que pensez-vous d'un homme qui lui tordrait le cou ?

— Je lui serrerais la main, répondit Sutter brièvement.

— Mais vous savez aussi à quoi la loi le condamnerait ? demanda Price d'une voix blanche. Pendu, ou les travaux forcés à perpétuité. Voilà notre justice. Si vous tuez, vous serez tué.

Le sous-commissaire se pencha vers lui. Tous deux se regardèrent dans les yeux.

— Je commence à comprendre, dit-il lentement. La loi est brutale parfois. Vous avez trouvé qui est... ?

(*Lire la suite page 38*)

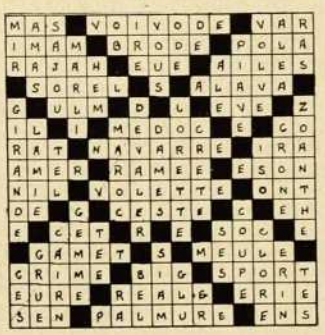
DIX PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES DIX GAGNANTS — DIX JEUX DE CARTES

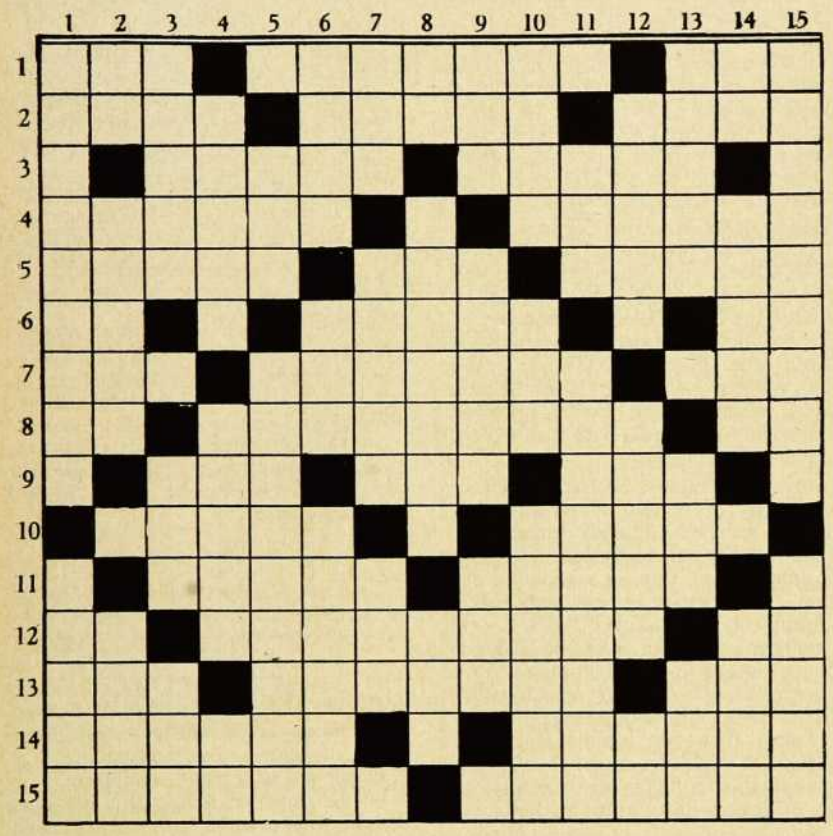
Problème No 360

Mlle Thérèse Servais, 627, rue Notre-Dame, Thetford Mines, P. Q.; Mme James Desy, Joliette, comté de Joliette, P. Q.; Mlle Jeanne Ruel, 39, rue Samson, Lévis, P. Q.; M. Alphonse Laval, Ste-Anne de Beaupré, comté de Montmorency, P.Q.; Mlle Yvonne Madore, 44, rue Dollard, Hull, P. Q.; Mlle Regina Laplante, 75, rue Racine, Chicoutimi, P. Q.; Mlle Diane Lachance, Marieville, P. Q.; Mlle Nathalie Rinfret, 51, rue St-Gabriel, Québec, P. Q.; Mme A. Julien, 283, avenue Querbes, Montréal, P.Q.; M. André Reneault, 7189, rue Christophe-Colomb, Montréal, P. Q.

Solution du problème No 361



LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 362



Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Province* .....

Adressez : LES MOTS CROISES, *Le Samedi*, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

HORIZONTALEMENT

1. Unité de mesure. — Nom de l'œuf des algues. — Fourrure allongée (fig.).
2. Couvert de rapures de pain. — Ville d'Afrique. — Mois.
3. Aspirant ecclésiastique qui a reçu la tonsure. — Instrument pour broyer la tige du lin.
4. Semence. — Action de courber les branches d'un arbre fruitier.
5. Moyen de direction (fig.). — Qui manque de vigueur. — Engendrer.
6. Douze mois. — Grande voile qui sert de toiture. — Ville de Chaldée.
7. Terme du jeu de piquet. — Genre d'oiseaux palmipèdes. — Recueil.
8. Interjection. — Qui vivent aux dépens d'autrui. — Préfixe.
9. A travers. — Voir (en anglais). — Interjection.
10. Mal reconnaître les bienfaits. — Pris de passion.
11. Objet de moquerie. — Teinte plate.
12. En les. — Relatif à la critique d'un ouvrage. — Possessif.
13. Endroit peu profond d'une rivière. — Qui possèdent une inscription honorifique. — Pronom.
14. Qualité de ce qui est piquant. — Garniture de métal qu'on met au bout d'une canne.
15. Tablette servant de bulletin de vote. — Espèce de polygonées d'un goût acide.

VERTICALEMENT

1. Se dit de la copie de l'écrit original. — Dommage.
2. Coups de baguette. — Abjure. — Attire dans sa bouche en y faisant le vide.
3. Vente à l'enchère. — Sans mélange. — Genre de légumineuses.
4. Soutirer. — Genre de graminées. — En les.
5. Ville d'Autriche. — Genre de liliacées.
6. Terre argileuse jaune. — Animal contractile. — Désavouer.
7. Aride. — Mélanges des choses diverses. — Point cardinal.
8. Du verbe pouvoir. — Magnifique amphithéâtre de Rome. — Fleuve de France.
9. Pris prépositivement. — Vierge et martyre en 304. — Unité de mesure pour les surfaces agraires.
10. Mot injurieux. — Echec au roi. — Observées secrètement.
11. Portion de circonférence. — Tumeur pathologique.
12. Consolide, affermit (fig.). — Qui appartient au mollet. — Préfixe de duplication.
13. Pelle dont on se sert pour enlever les boues. — Créa. — Terre.
14. Adverbe. — Rapproché. — Pleinement repu.
15. Accablant. — Comble d'un édifice.

(Suite de la page 32)

— Davidson ou Dambert, comme vous voudrez.

— Que voulez-vous qu'il fasse ?

— Mais . . .

— Rien ! Il l'a si bien compris qu'il s'est embarqué sans tambour ni trompette pour son pays d'adoption . . .

— Un procès . . . cependant ?

— A qui ?

— A vous, par exemple !

— A moi ?

— Sans doute.

— A quel sujet ?

— Pour ces enfants disparus.

— En quoi le regardent-ils ?

— S'il en est le père ?

— Qui le prouve ?

Le major haussa ses rondes épaules.

— Vous redoutez des moulins à vent, dit-il. Pensez donc. A quel titre m'attaquerait-on ? Comme médecin, je suis tenu au secret. C'est très commode ! Je ne dirais pas un mot. D'ailleurs, je rejetterais tout sur la duchesse. C'est elle qui a tout fait, tout ordonné . . . tout dirigé. Ah ! vous croyez qu'il est facile de se faire rendre justice et de sortir de telles impasses quand on y est engagé ! Vous seriez naïf. Aussi regardez-moi. Ai-je l'air d'un homme bourrelé de remords, traqué par des imaginations lugubres, tourmenté même par des inquiétudes, si légères qu'elles soient?

— Il faut reconnaître que non.

— C'est que j'ai de la tête, j'ose m'en flatter. Quand je pense à ce que j'étais et à ce que je suis, je me sens tout ragaillardi, ventre de biche ! Je m'enfle d'un certain orgueil, et si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne pas vous faire tant de mauvais sang pour une catastrophe dans laquelle vous n'êtes pour rien ou du moins pour peu de chose. La fatalité — vous savez bien, cette fatalité antique, sur le dos de laquelle les anciens mettaient leurs sottises — a tout conduit. Certes, la Roselli était une fille faite au moule, ravissante de tout point; mais vous connaissez le dicton; une de perdue, dix de retrouvées. L'espèce n'est pas faillie, malheur !

Le comte Philippe de Vaunoise écoutait à peine les théories de son compagnon de voyage. Il se tourna du côté de la portière et lança son cigare presque entier par le vasistas.

Après quoi, il se rencogna d'un air maussade, réprima un frisson et ferma les yeux comme si non seulement il n'avait pas voulu écouter le major, mais encore le voir.

— Hum ! fit le Limousin du ton d'un médecin qui juge son malade pire qu'il ne le pensait.

Mais il ne se déconcerta point.

Il était de sa nature tenace comme un terrier et ne lâchait pas sa proie.

Il poursuivit :

— Je vous ai connu dans de plus mauvais draps, vertubleu, et vous n'en meniez pas large au temps de notre fameux marché du Breuil : vous en souvenez-vous ?

Vaunoise fit un geste de fatigue, la grimace d'un patient sur lequel on pratique une opération désagréable.

Campayrol n'était pas homme à s'arrêter pour si peu.

— Comparez, reprit-il, votre situation à celle que vous aviez alors. Harcelé par vos créanciers, tremblant pour le lendemain, doutant si vous ne seriez pas obligé de vous loger une balle dans la cervelle, vous vous teniez ferme pourtant, vous aviez du front; je n'étais pas loin de vous admirer, parole sacrée ! Aujourd'hui, quelle différence ! Vous vous moquez des huissiers qui sont de fâcheuses bêtes quand on les a à ses trousses; vous êtes à la tête d'une superbe fortune; vos équipages tiennent le haut du pavé et votre cuisinier tourne les sauces comme feu Carême. A la vérité, la comtesse et vous, vous vous entendez comme chien et loup, mais la douce créature souffre en silence, et, si elle se plaint, c'est trop bas pour être entendue. Or, je ne vous sais pas le coeur assez tendre pour s'apitoyer sur les maux du prochain. Vous êtes doué d'une forte dose d'égoïsme et je ne saurais vous en blâmer. J'en ai autant à vous offrir et m'en fais gloire. Donc, point de faiblesse. Pensons d'abord à nous. Que les autres s'arrangent comme ils peuvent. Et relevez-vous le moral, sapreminette ! C'est un voyage d'agrément que nous commençons. Si je dois voir tout le long de la route une tête comme celle que vous me faites, je tourne les talons et rebrousse chemin, hé !

Le train s'arrêta de nouveau.

— Les Aubrais, vingt-cinq minutes d'arrêt.

La portière s'ouvrit.

Cette fois deux domestiques au lieu d'un se montrèrent, attendant leurs maîtres.

Le comte sauta prestement à terre; Campayrol s'appuya au bras de son valet de chambre avec des précautions de goutteux et, sur le trottoir, jeta au Gascon son pardessus léger doublé de soie, du geste d'un cardinal qui donne sa douillette à porter à un camérier.

Les deux amis entrèrent au buffet.

Tous ceux qui ont voyagé connaissent ces festins à prix fixe enlevés comme une redoute à la baïonnette.

On ne cause pas; on met les morceaux doubles.

Campayrol laissait dormir sa verve en face de la table abondamment servie et dont les plats s'enlevaient avec une rapidité fantastique.

Cependant, entre le fromage et le café, il trouva moyen, la bouche pleine, de glisser cette petite phrase au comte de Vaunoise qui ne mangeait que du bout des dents :

— Elle a dû s'asseoir à cette table il y a deux ou trois jours.

Elle !

Vaunoise n'eut pas l'air d'entendre.

L'autre ajouta :

— Nous n'aurions pas pour deux sous de veine si on ne la retrouvait au moment où on y pensera le moins.

Le comte fit la sourde oreille et ne demanda pas de qui on voulait parler.

Mais le major qui l'examinait à la dérobée, en lançant ses allusions comme un ballon d'essai, vit une sorte de lueur passer dans ses yeux et une crispation agiter ses doigts qui tenaient la tasse pleine.

L'heure s'avançait.

Le crieur du buffet annonçait les minutes pour rassurer les gens craintifs qui croient dès le potage que le train va les laisser en panne, mais enfin la cloche sonna et l'employé de service parut à la porte et cria :

— Messieurs les voyageurs, en voiture !

Vaunoise se dirigea seul vers son coupé, tandis que Campayrol le suivait en s'appuyant sur le tranquille Savin, son bâton de vieillesse.

Savin, en bon Gascon, cachait sa finesse sous des apparences de marmotte endormie.

Il courbait le dos sous les épithètes dont le major l'accablait à la façon des bourgeois de comédie : bélitre, butor, pendard et le reste. Il l'écoutait défiler ses chapelets de jurons et se pliait à tous ses caprices, mais en épiant l'heure où le vieux garçon, usé par la table et d'autres excès deviendrait à son tour un instrument dont il jouerait pour ses intérêts qu'en paysan futé il n'oubliait pas.

Certes, Campayrol, doucement étayé par ce fidèle serviteur, avait l'air très vénérable.

Les apparences sont trompeuses.

Pas un de ses compagnons de route ne dut s'empêcher de penser :

— Voilà un respectable et digne vieillard !

Et vous y auriez été pris comme eux.

Ce Campayrol avait tout pour lui, en vérité, la tournure, l'onction et le miel de la persuasion.

Réinstallé sur ses moelleux coussins, il se renversa en fermant les yeux dans une attitude qu'on aurait pu prendre pour celle d'une pieuse méditation et qui n'était que le recueillement d'une digestion laborieuse, et il examina de nouveau le comte sans que celui-ci pût s'en douter.

Le regard passait entre des paupières closes comme celles d'un chat qui fait le mort pour mieux surprendre sa proie.

Vaunoise allumait un nouveau cigare avec l'air ennuyé, mécontent qui ne le quittait pas depuis le départ du train.

Tout à coup il se tourna vers Campayrol.

— Voilà une des soeurs morte, demanda-t-il brusquement. Avez-vous des nouvelles de l'autre ?

Le major tressauta comme un homme éveillé en sursaut.

— Tiens . . . Vous fumez, dit-il en éludant la réponse. Vous seriez bien aimable de m'offrir une cigarette.

— Avec plaisir.

— Je ne sais pas si c'est le train qui m'endort ou la chaleur, mais j'étais plongé dans une agréable rêverie. Vous me demandez ? Ah ! j'y suis . . . Si on a des nouvelles de la soeur ? . . .

— Précisément !

— Je ne sais pas du tout ce qu'elle est devenue.

— C'est bizarre.

— Pourquoi voulez-vous que je m'en inquiète ? Pour moi, c'est une affaire close et absolument dénuée d'intérêt.

— Mais . . .

— Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'elle a quitté le pays avec les gens qui s'étaient chargés d'elle . . . La trace est perdue . . .

— Alors on ignore ? . . .

— Sans doute.

— Le père ne l'a pas cherchée ?

— Vous comprenez qu'il ne me confie pas ses affaires . . . Ce qui me fait penser qu'il ne sait rien ou n'a pas réussi dans ses démarches, c'est son départ.

— Est-il parti, en effet ?

— Je l'ai vu figurer au nombre des passagers du dernier paquebot . . . Je n'en sais pas davantage . . . D'ailleurs, là-dessus, je me suis imposé une loi.

— C'est ? . . .

— De n'en pas parler et d'y penser le moins possible. Je vous engage à en faire autant.

— Je le voudrais, mais . . .

— Cela vous intéresse donc bien, vous, cette histoire ancienne, comme vous l'appeliez, il y a quelques semaines, le soir de la petite fête ? . . .

— En effet, dit Vaunoise d'un air morose, elle m'intéresse plus que je ne le voudrais.

— Et bien ! moi, ça ne m'amuse pas le moins du monde et je m'en soucie comme d'une coquille d'huître. Que ce M. Davidson ou Dambert fasse ce qu'il voudra, je m'en moque. Le temps est beau, la saison superbe, ce coupé parfaitement suspendu; j'ai des billets de banque plein mes poches; on a bâti exprès pour nous d'excellents hôtels aux Pyrénées; je vois devant moi quelques bonnes journées et je ne me connais pas d'infirmités. En faut-il plus pour être de belle humeur ? Aussi je vous prie, une fois pour toutes, de ne pas gâter mon plaisir avec vos réflexions. Je parle dans votre intérêt autant que dans le mien. Pouvons-nous faire que ce qui est ne soit pas ? Non. Il faut donc en prendre son parti bravement, saperbleure ! et n'y plus penser. Nous tenons le bon côté, gardons-le, mille canons !

Le major s'était exprimé avec vivacité.

Vaunoise fut ébranlé.

— Que fait-on en médecine en certains cas ? On cherche un dérivatif, affirma Campayrol. Cherchez-le, si vous en éprouvez le besoin.

— Au fait, vous avez peut-être raison, docteur.

— Vous le reconnaissez ? C'est fort heureux, vivadiou ! comme disent les Béarnais.

— Ainsi nous allons . . . ?

— Devant nous, au hasard de nos caprices.

— Vous la croyez aux Pyrénées ?

— Qui ça ?

Vaunoise prononça presque timidement un nom :

— Césarine.

— Je le crois. J'ai rencontré Ribas. Ribas connaît tout à Paris, hommes et femmes. C'est une gazette ambulante, ce garçon-là. Il m'en a dit deux mots . . . Il paraît qu'il lui fait la cour, à cause de son argent. Vous rougissez ? . . . Qu'est-ce que ça peut vous faire que ce Ribas, un bohème, l'épouse ou un autre, puisqu'elle ne veut pas de vous ?

Vaunoise fronça le sourcil.

La jalousie le piquait au vif.

— Ribas n'a pas le sou, continua Campayrol. On ne sait de quoi ça vit, ces gens-là, parole sacrée ! Il ne serait pas fâché de mettre la main sur les vingt mille francs de rentes de Césarine, car elle les a; c'est elle qui me l'a avoué . . . Vous savez, à moi, on me dit tout. Une fille très forte ! Vous n'en avez pas des douzaines de son calibre sur la place de Paris ! Hier je suis allé chez Laure m'informer . . . Césarine a pris un congé d'un mois et elle est partie . . .

— Seule ?

— Avec une petite qu'elle protège et dont je ne sais pas même le nom.

— Elles vont ? . . .

— Comme nous, devant elles . . .

— Sans but ? objecta Vaunoise soupçonneux.

— Pourquoi va-t-on aux Pyrénées? . . . Pous les voir . . . pour respirer . . . pour passer le temps . . . Et enfin, je vous le répète, qu'est-ce que ça vous fait ? Vous savez que mes conseils sont bons et désintéressés . . . Vous avez tort de vous occuper de cette fille . . . Elle arrive à la quarantaine...

— Elle n'a que trente-six ans . . .

— Trente-six ou quarante, c'est tout comme . . . Elle a gagné de l'argent et beaucoup . . . Elle est indépendante . . . Elle ne vous a jamas pardonné de l'avoir lâchée dans le temps . . . Excusez le mot. Mantenant elle se moque de vous, et c'est humiliant pour un homme de votre sorte de se cramponner inutilement aux jupes d'une fille qui ne veut pas de lui.

— Vous n'entendez rien à ces choses-là, major.

— Tatatata !

— D'abord, je ne cours pas après Césarine !

— A d'autres ! On n'en conte pas à un veux renard comme moi.

— A la vérité, je ne serais pas fâché de la rencontrer en voyage, du côté de Cauterets ou de Luchon . . .

— A quoi bon ?

— Si elle s'est moquée de moi, comme vous dites, qui sait si je n'aurai pas ma revanche ?

— Au fait, gronda Campayrol, on a grand tort d'empêcher les fous de faire des folies.

— Vous parlez de dérivatif.

— Eh bien ?

— Il est tout trouvé . . . Le voilà.

— Césarine ?

— Pourquoi pas ?

— Illusion !

— Vous verrez.

— Ah fit le major avec une parfaite indifférence, prenez-la . . . si vous pouvez. C'est votre affaire ! Moi je m'en lave les mains comme Pilate. Oh ! la paix, la tranquillité, le calme, c'est tout ce que je veux ! Et ce qu'on en perd, dès qu'on met des femmes dans son jeu !

Vaunoise ne répliqua rien.

Du reste, ce bon major ne l'aurait pas entendu.

Il venait de s'assoupir, mais sérieusement, la tête appuyée à son coin, la bouche ouverte, et dormait du sommeil des justes.

II

Pressentiments

Les uns les nient, les autres les affirment. Il en sera de même tant que le monde subsistera. Bien malin celui qui mettrait d'accord deux cervelles de savants ou même de simples mortels.

Nous y croyons.

La bête elle-même s'arrête et tremble aux approches du danger.

Malgré les assurances du docteur Campayrol, le comte de Vaunoise n'était pas tranquille.

Il avait vécu près de vingt ans dans l'étourdissement d'une existence de plaisirs et de désordres.

Ses maîtresses ne se comptaient pas; les nuits d'orgie, les folies du jeu, les tracas d'argent que ses prodigalités enfantaient à plaisir finissent par énerver les natures les plus résistantes.

D'un autre côté, la figure triste et hautaine de Blanche de Charnay, qui lui apparaissait à chaque insant, était pour lui un vivant et incessant reproche.

La situation du comte, brillante aux yeux des foules qui ne voient que la surface, avait donc comme beaucoup de fruits, en apparence superbes, son ver rongeur qui la dévorait sans bruit.

En somme, Vaunoise était méprisé même de ses intimes et le savait.

C'était une cruelle blessure à son amour-propre.

Il n'était donc heureux qu'en superficie.

Il n'y avait pas jusqu'à la conduite de Césarine avec lui dont il ne fût très affecté.

Avec son franc parler et la licence de l'argot qu'elle avait apprs dès son enfance, elle lui exprimait à chaque rencontre et très librement ce que les autres se contentaient de penser. Et, résultat singulier ! ces dédains insultants n'avaient qu'un effet : celui de raviver la passion qu'il entretenait pour elle depuis leur rupture et que l'inaltérable beauté de son ancienne amie rendait de plus en plus violente.

Enfin les derniers événements auxquels il avait été si tragiquement mêlé l'achevaient, et il flottait comme un bateau désemparé qui ne sait plus de quel côté se tourner.

Sans preuves, sans indices même, il se sentait entouré de pièges et de traquenards.

Georges Dambert avait disparu trop subitement.

Cette retraite n'était pas naturelle.

Rien n'est plus inquiétant que le mystère et la nuit.

L'homme le plus vaillant marche avec précaution dès qu'il est environné de ténèbres.

Vaunoise voyait des effets dont il ignorait les causes; celles du suicide de la Roselli lui étaient inconnues.

Il ne pouvait que se perdre dans les conjectures les plus vagues et s'y perdait en effet.

Le désespoir du père en face de cette catastrophe avait-il été assez

EXCELLENT
pour les épidermes tendres

Depuis des générations, les mères canadiennes ont eu recours à ce fin et doux savon pour préserver la peau si tendre et si veloutée de leurs bébés—et elles ont réalisé que son action rafraîchissante et purifiante—douce même à l épiderme le plus sensible—fait du Baby s Own délicatement parfumé, le savon tout désigné pour un teint séduisant.

SAVON
BABY'S OWN
ALBERT SOAPS LIMITED
The J. B. Williams Co. (Canada) Ltd., Successeurs

MACHINE À VUE GRATIS

Vous pouvez maintenant avoir des vues animées chez-vous, à l'école, ou en tout autre endroit. Voyez **POP EYE** si fort, le chat **FELIX** si drôle, **BETTY BOOP** et bien d'autres personnages populaires. Les lentilles à projection sont très fortes et reproduisent des portraits bien clairs, de 14" x 18". Ampoule électrique spéciale fonctionnant par 2 batteries à l'intérieur. S'ouvre et se ferme à volonté avec une connection. Tournez la manivelle vite ou lentement à votre gré, et aussi longtemps que vous le désirez. Choisissez plusieurs films différents et faites une séance pour toute la famille: Grands et Petits.

Donnée **GRATIS** avec deux films en vendant des Cartes de Noël et de la Nouvelle Année pour $3.50. Ecrivez aujourd'hui. N'envoyez pas d'argent. **CADEAU EXTRA** pour la promptitude. **Les GENS de la MEDAILLE d'OR, Dept E11 1440 rue Ste Catherine Ouest, Montréal**

Douleurs
Sciatiques

Le rhumatisme sciatique, la névrite et le lumbago sont vitement et agréablement soulagés—pas de résultats désagréables—pas d'indigestion si vous employez le

PARADOL
du DR CHASE

Lisez **LE FILM**
Le grand magazine de cinéma
Chez les dépositaires : 10 cents

violent pour l'amener à fuir la France de nouveau et à renoncer aux idées de vengeance dont il devait être assailli ?

C'était possible.

Dans l'impuissance où Dambert se sentait de dénouer une situation inextricable, se résignait-il à un nouvel exil ? Se croyait-il hors d'état d'entraîner Blanche de Charnay à le suivre ? Reconnaissait-il que les idées religieuses de la comtesse ne lui permettaient même pas de recourir au divorce qui s'offrait à elle comme une suprême ressource et que le scandale des liaisons du comte rendait possible ?

Ou encore avait-il cessé d'aimer Blanche après tant d'années d'éloignement ?

Autant de points obscurs pour le mari; autant de raisons de crainte et d'incertitude que la verve du major Campayrol essayait vainement de dissiper.

Le train s'arrêta pour la troisième fois.

— Tours, cinq minutes d'arrêt !

Le docteur, éveillé en sursaut, se frotta les yeux.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il en se penchant à la portière.

Et tout à coup en apercevant un voyageur qui se dirigeait vers le train :

— Tiens ! ce bon Ribas ! Si on le prenait avec nous ?

Il l'appela d'un signe sans attendre la réponse de son compagnon.

Le nouvel arrivant était un grand garçon sec comme un copeau, élégant comme les gens minces, bien campé sur des jambes sèches, brun-roux, la peau tannée particulière à certaines natures de gentilshommes campagnards, avec des pommettes saillantes, des yeux caves, gris d'acier, les joues creuses, un nez en bec d'aigle et le cheveu rare.

Une longue moustache retroussée à la batailleur coupait son visage en deux.

La figure était ravagée par une foule de veilles et d'excès, les mains nerveuses, la pose d'un bretteur, l'air froidement décidé et la mise correcte d'un Parisien du monde en voyage.

Complet gris, chapeau de la même couleur, cravate lâche et molle de soie claire, artistement nouée.

Trente-huit à quarante ans au plus.

Il s'était approché du coupé, une légère valise à la main.

Il s'appelait Guy de Ribas, s'imposait à peu près partout, mettait effrontement un tortil de baron sur ses cartes et ressemblait à ces aventuriers du Midi qui venaient jadis tenter fortune à la cour, n'ayant ni sou ni maille, mais une longue rapière au côté.

— Comment êtes-vous là, mon bon? demanda Campayrol, à qui Ribas tendait un doigt.

— J'y suis tout naturellement . . .

— Mais . . .

— Je vais aux Pyrénées pour une quinzaine et me suis arrêté à Tours vingt-quatre heures chez Réville. Il est là, parfaitement installé. Tours, c'est sa campagne. Il n'y vient guère. Il a tort. C'est à vous ce coupé ?

— Parfaitement.

— Peste. Vous vous mettez bien.

— Quand on le peut. Voulez-vous une place ?

— Je ne vous gêne pas ?

— Comment donc ! dit Vaunoise qui n'était pas fâché de ce hasard.

C'était là une distraction de voyage qui survenait à propos.

Ce Ribas était bien accueilli de tous.

Personne n'aurait pu dire de quoi il vivait, mais il vivait bien. C'était un de ces hommes sur lesquels on a des doutes, mais nébuleux, et qui vous camperaient un coup d'épée sérieux pour une allusion déplaisante.

Paris sans eux ne serait pas Paris. On les voit aux premières, à toutes les fêtes, aux courses. Ils sont de toutes les parties, et fort peu de délicats évitent de leur tendre la main, moins aimés que redoutés, mais choyés, amusants, d'une politesse d'hidalgos qui ont le droit de se couvrir devant le roi.

Ribas s'installa sans façon entre les deux voyageurs, alluma une cigarette d'Orient qu'il tira d'un étui timbré d'une couronne à laquelle ses droits n'étaient consacrés que par une audacieuse prise de possession, et le train reprit sa course folle.

— Vous allez ? . . . demanda le nouveau venu.

— Du côté du soleil, déclara Campayrol. Vaunoise a besoin de se distraire.

— Je comprends ça.

— Singulière aventure, n'est-ce pas ?

— Réville m'en parlait tout à l'heure. Une fille charmante, cette Roselli ! Vingt ans, du talent, car elle en avait et beaucoup, une forme exquise, c'est le mot ! Un avenir tissé d'or et de soie ! Et se jeter dans la Seine ! La grande névrose, messeigneurs ! En avant les violons ! La danse macabre compte une étoile de plus. Au fond, sait-on la cause de sa résolution ?

— Ma foi, non, déclara Campayrol. Pour ma part, je ne m'en doute pas. Un cerveau malade !

— Et cette Renza, hein ! C'est tout à fait extraordinaire, ce qui lui est arrivé. Il parait que son Espagnol, ce Gomès avec qui elle faisait ses exercices, était d'une jalousie féroce.

— Ce sont des racontars. Cette petite Lorenza était sage comme une image et ne connaissait personne. Elle n'aimait que sa soeur. Voulez-vous mon idée ?

— Dites-la, docteur.

— Elle s'est tuée exprès . . . comme l'autre.

— Bah !

— Elle n'a pas voulu rester toute seule. On a trouvé sur elle la lettre de sa soeur qui lui annonçait qu'elle se jetait à l'eau. Elle n'avait pas d'eau pour se jeter dedans. Elle a pris un autre chemin . . . Voilà tout.

— Si on parlait d'autre chose, insinua Vaunoise. C'est lugubre, vos histoires !

— Vous avez raison, dit Ribas. Pour ma part, je suis navré.

A ces quelques paroles, on aurait pu lui supposer une âme sensible.

Il l'avait eue peut-être; mais la vie d'expédients qu'il menait émousse terriblement la sensibilité.

Vaunoise reprit :

— Quand êtes-vous parti de Paris?

— Hier matin, par le rapide. L'heure est très commode. On arrive à Tours pour déjeuner. Réville m'attendait. Un paradis, sa propriété !

— Mais ça manque de femmes.

— Allons donc ! Et le télégraphe, et les express, et les soirs propices, et les voilettes sombres ! D'ailleurs, l'hôtel de Réville possède sur une ruelle une petite porte de derrière qui lui rend bien des services. Voilà un gaillard qui entend la vie ! Respectabilité parfaite, hypocrisie mondaine, ménagements adroits . . . mais tous les plaisirs proscrits, tous les fruits défendus ! Très fort, Réville. Fera le mariage qu'il voudra.

Ribas se frappa le front en homme qui retrouve une idée perdue.

— J'oubliais . . . dit-il en s'adressant à Vaunoise. Devinez avec qui j'ai voyagé hier ?

— Je ne vois pas . . .

— Avec une femme ravissante.

— De quel monde ?

— D'aucun, mais superbe, délirante ! Sapristi ! quelle étonnante créature !

— Si vous ne la nommez pas ! . . .

— Cherchez dans vos souvenirs.

— Il en a tant ! observa Campayrol très narquois.

— Voyons ! Je veux vous mettre sur la voie. Grande, un peu forte, taillée dans le marbre. Une gorge sans rivale, une tête d'impératrice . . . des cheveux d'un brun chaud dans lequel y a du vénitien, des yeux qui vous fascinent, une peau d'une blancheur inaltérée, des sourcils en arc, une bouche, une taille surtout . . .

— Césarine, parbleu ! interrompit le major ! Il n'y a pas deux comme elle. Elle était seule ?

— Non, avec une petite blondine insignifiante qui a l'air de sa femme de chambre.

— Vous avez causé ?

— Je vous crois . . . Elle n'a pas la langue dans sa poche.

— Et de quoi avez-vous causé ? demanda Vaunoise.

— Un peu de vous, mon cher.

— Peut-on savoir ce qu'elle en a dit ?

— J'aimerais autant ne pas le répéter.

— Allez donc !

— Vous le voulez ?

— Je vous en prie.

— Elle dit que vous portez la guigne et qu'il faut toucher du fer ou vous faire des cornes quand on vous rencontre.

— Eh ! fit Campayrol, ce n'est pas bien méchant. Savez-vous où on a chance de la rencontrer ?

— Je ne suis pas fixé . . .

— Elle va à Cauterets ? . . . .

— Ou à Luchon.

— Il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas, déclara le major. Au fond cette fille a du nerf et vaut son pesant d'or. Elle a trimé pour faire son chemin, et, quand les débuts ont été difficiles, on en garde une certaine âcreté d'humeur jusqu'à la fin. Sa rudesse vient de là.

Il se fit un silence. Vaunoise se renforça dans ses réflexions en mâchonnant un bout de cigare, son éternel passe-temps.

Ribas déplia un journal du matin qu'il venait de prendre à la gare et le parcourut rapidement.

— Tiens, dit-il au comte, voilà un entrefilet qui vous concerne, à ce que je crois, du moins.

— Donnez.

— Je vais vous le lire.

— Faites.

Le mytère qui plane sur la fin de la malheureuse danseuse de l'Eden, la Roselli, n'est pas éclairci, mais nous pouvons néanmoins donner à nos lecteurs la primeur d'un curieux détail.

« Cette belle fille, que tout le monde admirait il y a quelques jours encore, a été transportée dans un château, au fond d'une province du Centre. Nous ne pouvons le désigner, par discrétion. Maintenant elle y repose dans une chapelle isolée au milieu d'un parc immense, auprès de sa soeur Lorenza dont la fin terrible a fait frissonner tant de spectateurs, le jour même du suicide de la Roselli.

« Quel drame inconnu, quelles secrètes intrigues ont amené ces scènes inexplicables pour quiconque n'en possède pas la clef ?

« Peut-être ne le saura-t-on jamais.

« Tout ce que nous pouvons dire, c'est que ce château appartient à une jeune et malheureuse femme dont les ancêtres ont porté quelques-uns des plus grands noms de France. »

Les dents de Vaunoise s'incrustèrent les unes dans les autres.

— C'est donc là qu'elle était ! murmura-t-il.

— Vous devinez quel est ce château ? dit Campayrol à son ami.

— La Jonchère.

— Je le crois. Mais comment ces reporters sont-ils au courant de tout ! C'est ennuyeux. Et on appelle ça le progrès, saperlipopette !

— Que dites-vous de cette nouvelle ? demanda Ribas au major.

— Je dis que l'affaire est enterrée comme la danseuse et que dans huit jours il n'en sera pas plus question que des habitants de la lune.

— Poitiers, cinq minutes d'arrêt, cria un employé.

— Ainsi vous allez aux Pyrénées, Ribas ? reprit Vaunoise.

— A moins que le train ne déraille.

— Vous y êtes né, je crois ?

— Oui.

— Est-il vrai que vous y possédiez un domaine ?

— Absolument.

— Où ça ?

— Entre Cauterets et la brèche de Roland.

— Il s'appelle ? . . .

— Comme moi, Ribas.

— Vous ne l'avez pas vendu ?

— Je n'aurais pas trouvé d'acquéreur.

— C'est habitable ?

— Pour les hiboux.

— Bon ! dit Campayrol, rien que d'y penser, on frémit.

— Et les terres ? continua Vaunoise.

— Deux à trois cents arpents de rochers, de torrents et de fondrières.

— Qu'est-ce que ça vous rapporte?

— Rien.

— Vous y avez du monde ?

— Un ménage, le mari et la femme. Ils vivent là comme ils peuvent, très mal. Je ne leur donne rien et ne leur demande rien.

— Voilà un compte qui est réglé tout de suite, observa le major.

— Mais je peux dire que je possède un domaine et un château, reprit gaiement le Béarnais. C'est d'un bon effet. D'ailleurs, je m'y plais et, si je pouvais, mon rêve serait de le restaurer et d'y vivre, comme un oiseau de proie sur un rocher.

— Vous péririez d'ennui, malheureux !

— Croyez-vous que je m'amuse tout le temps à Paris ? Dans nos montagnes du moins on se retrempe, on respire largement loin de l'air infecté de bacilles et de microbes, pour parler comme les farceurs qui croient les avoir inventés. Je suis plus philosophe que vous ne pouvez le croire.

— Je serais curieux de voir cette masure, dit Campayrol. Peut-on y déjeuner ?

— On déjeune partout.

— Mais chez vous ?

— Si on n'est pas trop difficile; en se contentant d'un gigot d'isard, d'une omelette et de quelques bouteilles de vin d'Espagne.

— Vous nous invitez, Ribas ?

— Avec plaisir. Les montagnards sont hospitaliers.

Il se tut.

Vaunoise regardait mélancoliquement les champs, les près, les bois et les maisons défiler aux portières.

Il se retourna pour dire :

— Ainsi on déjeunera dans votre ruine ?

— Si vous voulez.

— Certainement, j'accepte.

Campayrol cligna de l'oeil et échangea avec Ribas un signe d'intelligence.

Ce signe voulait dire :

— Tout va bien !

III

Rencontre

Angoulême, cinq minutes d'arrêt.

— Descendez-vous, Vaunoise ? dit Campayrol.

— Une minute, et vous ?

— Je ne bouge pas jusqu'à Bordeaux. Depuis que ce bon Ribas nous

tient compagnie, le temps passe comme un éclair.

Le gentilhomme au nez d'aigle resta seul avec le major.

— Ah ça ! que prétendez-vous faire de votre ami ? demanda-t-il.

— Comment vous le dirais-je si je ne le sais pas moi-même ? J'exécute ma consigne, mais je n'en connais pas le but. Un étranger nous pousse comme des pions sur un échiquier. C'est son affaire et non la nôtre. Vous savez ce qui est convenu ?

— Parfaitement.

— Vous restez chez vous une huitaine.

— Entendu.

— Pour vous distraire dans ce nid à chauves-souris, vous aurez le droit de venir flirter à Cauterets de temps à autre, le matin surtout.

— Soit.

— Là, on vous donnera vos instructions. Tout doit se faire en douceur. Rien de répréhensible ou de criminel. Vous pensez bien qu'autrement je ne m'en mêlerais pas, mille canons !

Ce bon Campayrol !

Il reprit :

— Quand le moment sera venu, vous nous offrirez ce déjeuner dans votre donjon.

— Bien.

— Vous aurez soin de prolonger le festin de sorte que la nuit nous surprenne au retour.

— C'est facile.

— Le guide nous égarera si bien que nous arriverons non à Cauterets, mais à la frontière d'Espagne . . . Là, votre mission sera terminée . . . C'est tout ce qu'il y a de plus simple et de plus innocent.

— En effet.

— Vous gagnerez donc aisément votre argent.

— Ne parlons pas de ces questions qui nous rabaissent, docteur.

— Ma foi, cependant, pour vivre, à moins d'être né miliardaire comme les Rothschild, il faut bien faire argent de quelque chose, de son temps, de sa jeunesse, son talent ou sa force. Autrefois, vous auriez vendu votre dague ou votre rapière. Aujourd'hui, personne n'en veut, si ce n'est l'Etat, et, franchement, il n'y met pas le prix.

— Vous avez raison. Je ne vous demande pas votre secret, docteur.

— Ce serait du temps perdu. La vérité, c'est que je ne sais pas ce qu'on veut . . . Nous sommes dans la main d'un autre . . . Il paie . . . C'est le principal.

Ribas posa un doigt sur ses lèvres.

Vaunoise revenait.

Le comte, en reprenant sa place, se dérida pour la première fois.

Campayrol avait fini par le convaincre.

En réalité, la situation n'était pas plus mauvaise qu'auparavant.

La séparation du comte avec Blanche de Charnay pouvait-elle être plus profonde ? Etait-il moins le maître de disposer de la fortune de sa femme qu'avant cette effrayante catastrophe?

Qu'avait-il à redouter de Georges Dambert ?

N'était-on pas en France, sous la protection des lois, avec des gendarmes pour veiller à la sécurité des honnêtes gens ?

D'ailleurs, un homme en vaut un autre, et si, par impossible, Dambert reparaissait subitement devant lui, comme au café de la Paix, il le trouverait sur ses gardes et prêt à lui répondre.

Au fond, le comte était brave et n'avait peur de personne.

Il rentrait donc dans son coupé tout autre qu'il n'en était sorti.

— Que faites-vous ce soir, Ribas ? demanda-t-il.

Le Béarnais étendit les bras avec l'indifférence d'un homme qui a du temps à tuer.

— Vivadiou ! dit-il en bâillant, je n'en sais rien.

— Vous restez à Bordeaux !

— Je ne suis pas fixé. Et vous ?

— Pas davantage.

Campayrol fit une moue et ses grosses lèvres charnues se serrèrent.

— Ça ne vous va pas, Bordeaux, major ? dit le comte.

Non, Bordeaux ne lui allait pas, mais Campayrol ne répondit point.

Dans ses souvenirs, Bordeaux restait le point noir.

C'est là qu'il connut la belle Bayonnaise, là qu'il s'était laissé capturer par ses charmes, là qu'il s'était livré à son petit commerce de faux billets qui avait failli le mener en cour d'assises, là enfin que son colonel et ses camarades l'avaient accablé de leur réprobation.

Il n'aurait donc pas été fâché de brûler Bordeaux qui lui rappelait ces fâcheux souvenirs, mais il est des circonstances où il faut louvoyer pour arriver au but et courir des bordées pour prendre le vent.

Au surplus quelle apparence qu'on l'y reconnût après tant d'années ! Sa métamorphose était, Dieu merci ! assez complète.

— Bordeaux est une ville où on peut toujours passer une nuit et faire un bon dîner, dit-il. Vous payez la fête, Vaunoise ?

— De grand coeur.

— Ribas vous rendra ça dans sa bicoque.

— Alors nous restons ?

— Comme il vous plaira. Il y aura encore des trains pour nous demain.

— Quel hôtel prend-on ?

Ribas opina le premier.

— Je vous propose l'hôtel des Princes, dit-il. Bonne maison !

Campayrol fut de son avis.

— Ne sommes-nous pas les princes du jour ? Tous ceux qui ont des écus dans leur profonde sont princes.

— Au fait, plus on va, plus on voit qu'il n'y a que ça de vrai, soupira Ribas d'un ton mélancolique.

Toute la morale du jour se résume en ce peu de mots.

Le train tenait à justifier son nom. C'était bien le rapide en effet.

Les stations défilaient aux portières comme les fantoches des lanternes magiques.

C'est à peine s'il stoppait de temps en temps quelques secondes, comme un oiseau se pose à terre, pour reprendre son vol aussitôt.

Coutras ! Libourne !

A six heures, il s'arrêta enfin pour ne plus repartir.

Il avait dévoré ses six cents kilomètres d'une traite.

Si quelque Balsamo eût prédit ce mode de locomotion au grand roi, il eût été jeté à la Bastille pour son irrévérencieuse plaisanterie ou pour le moins mis sous les verrous comme un joyeux fou.

Vaunoise et Campayrol prirent un fiacre; Ribas monta dans un autre; les domestiques se chargèrent de veiller aux bagages et les deux véhicules se dirigèrent de conserve vers l'hôtel des Princes.

Au moment où ils y entraient, une victoria en sortait.

Deux femmes l'occupaient.

Vaunoise se précipita à terre en faisant signe au cocher d'arrêter.

L'homme obéit.

— Ah ! parbleure ! s'écria Campayrol, voilà une rencontre singulière.

Déjà le comte, appuyé à la victoria, était en conversation avec les voyageuses.

— Toi ici ! dit-il à la plus grande, admirablement tournée dans son costume de laine beige qui la dessinait à miracle.

— Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que je sois à Bordeaux ? Vous y êtes bien, vous !

— Tu pars ?

— Vous le voyez.

— Où vas-tu ?

— Me promener.

— Mais encore ? . . .

— Je vais où je veux.

— Ce n'est pas une réponse.

— Les routes sont à tout le monde. Suivez-moi; vous verrez.

— Toujours farouche ?

— Non. Indifférente tout au plus !

— Fais-moi une grâce.

— Faites-m'en une, vous.

— Laquelle ?

— Rangez-vous que je passe. Vous allez me faire manquer le train.

— C'est ce que je voudrais.

— Pourquoi ?

— Reste avec nous ce soir. Restez toutes les deux. Vous nous tiendrez compagnie . . .

— Voyons, mademoiselle Césarine, dit Campayrol qui s'était approché, vous ne pouvez pas nous refuser ça !

— Oh ! vous savez, fit-elle brutalement, je ne suis pas en train. Ma note est payée . . . les bagages sont au chemin de fer. Rien à nous mettre !

— Vous êtes magnifiques ! Il n'y a pas une élégante à Bordeaux pour vous damer le pion.

Césarine sourit.

Elle en savait quelque chose.

Le privilège de la beauté, de la vraie, de l'irrésistible, est d'exciter un murmure d'admiration partout où elle passe. Les femmes elles- mêmes n'y résistent pas, de quelque jalousie qu'elles soient travaillées.

— Qu'est-ce que tu dis, toi ? demanda-t-elle à sa compagne de route, une blonde pâle et douce, très effacée, employée chez Laure et qu'elle avait prise sous sa protection, comme Jeanne Baudru.

— Ce que vous voudrez.

— Où nous payez-vous à dîner, mon cher ? fit Césarine en s'adressant au comte.

— Où tu voudras.

— D'abord, je vous défends de me tutoyer, ou je file. Je ne suis pas bégueule, mais je vous trouve d'assez mauvais goût, vous savez. Les lilas sont coupés, et il y a beaux jours !

— Ils repousseront.

— N'y comptez pas !

— Je l'espère, cependant.

— Vous perdez votre temps.

Pourquoi Césarine accompagna-t-elle ces paroles d'un imperceptible sourire qui les démentait ?

Vaunoise tressaillit de plaisir.

Il avait presque le droit de prendre ce sourire pour une promesse.

— Où dine-t-on ? répéta-t-elle du ton impérieux des femmes qui sentent les hommes couchés à leurs pieds comme des chiens ou des esclaves.

— A l'hôtel, si tu veux.

— Ah ! merci, j'en sors.

— Aux allées de Tourny, proposa Ribas.

— Connais pas.

— Raison de plus. Ça vous changera.

— Soit.

Les deux femmes renvoyèrent la voiture et rentrèrent à l'hôtel.

Ces rencontres qui semblent fortuites sont rarement l'oeuvre du hasard.

Campayrol suivait un plan, mais ce plan avait été tracé par un autre.

Tous les voyageurs de marque qui ont passé quelques jours à Bordeaux connaissent le Panier fleuri, le célèbre cabaret des allées de Tourny, et sa cave qui contient une précieuse collecton des grands crus de la Gironde.

La soirée s'y passa non pas joyeusement, car il est des jours où il pèse sur la tête des hommes, même quand ils sont autour d'une table admirable-

MODISTE QUI DUT QUITTER L'OUVRAGE

Mains enflées par le rhumatisme

Imaginez les tracas de cette modiste que le rhumatisme empêchait de coudre, alors que son travail, pour les neuf dixièmes, consistait en couture : Ce rhumatisme l'affectait dans les mains, et les remèdes nombreux qu'elle avait essayés n'avaient produit aucun effet durable.

" Il y a 3½ ans ", écrit-elle, " je fus victime d'une violente attaque de rhumatisme. J'avais les mains et les pieds enflés et la douleur était terrible. J'en étais devenue impotente.

J'essayai maints remèdes, mais sans succès. Un jour, je décidai de prendre des Sels Kruschen. Je pus me lever au bout d'un mois, puis je marchai à l'aide d'une canne. J'étais bien portante au bout de 3 mois. Comme je suis modiste, vous pouvez vous imaginer ce que signifiait pour moi l'impossibilité de me servir de ma machine à coudre. Heureusement qu'aujourd'hui ce cauchemar est disparu ! " (Mme) E. S.

Les douleurs lancinantes du rhumatisme sont souvent causées par les cristaux acérés d'acide urique qui se logent dans les articulations. Kruschen soulage parce qu'il aide à dissoudre ces cristaux et en favorise l'expulsion de l'organisme.

BEAUTÉ de la FORME

Une poitrine bien développée, gracieuse et élégante est l'un des principaux attraits de la silhouette féminine — pour l'obtenir, faites usage de la

GELÉE ROSE

une crème délicieusement parfumée, sans graisse et qui disparait immédiatement après application. (Absolument inoffensive).

PRIX SPECIAL **60c**

PRODUITS FRANÇAIS enrg.

Dépt. *S-601*, 3613 Avenue du Parc, Montréal.

C'est un bon **TONIQUE!**

Les personnes *Faibles - Nerveuses - Déprimées* sont toujours les premières victimes d'épidémies et de maladies graves. Pour se prémunir contre la maladie elles devront donc employer sans tarder l'Elixir Tonique du Dr Montier, un renforcissant éprouvé, un tonique délicieux qui renferme tous les éléments énergiques de la santé et de la vie.

Ne constipe pas

Elixir Tonique du Dr Montier

LE SAMEDI de Noël

sera en vente le

17 DECEMBRE

chez les dépositaires

ment servie, même quand ils ont auprès d'eux des femmes joyeuses et légères, un nuage de plomb pareil à ceux qui nous accablent aux heures d'orage et recèlent la foudre. Mais elle s'y passa, et c'était déjà un soulagement pour Vaunoise, l'amphitryon de ces convives à l'amitié desquels il devait croire, si toutefois il croyait encore à quelque chose.

C'était une première étape vers l'oubli des événements dont au fond il était bouleversé, harcelé des reproches d'une conscience qu'il essayait en vain d'étouffer.

Césarine causait avec une absolue liberté d'esprit.

Elle soutenait la conversation avec l'aide de Ribas et de Campayrol.

Ribas, à moitié Français, à moitié Espagnol, Béarnais par son père, Navarrais par sa mère, représentait à merveille l'aventurier de tous les temps et de tous les pays, joyeux compagnon, spadassin à l'occasion, galant envers les femmes auxquelles il plaît par ses allures cassantes et le mépris de l'argent qu'il gagne on ne sait où ni comment.

Son seul tort était de retarder de trois siècles et de n'être pas venu au monde en compagnie des types immortalisés dans les mousquetaires par la verve du grand Dumas.

Il y avait bien une certaine affinité entre Césarine, née de rien, la bohémienne de Clichy descendue au coeur de Paris à la recherche d'une situation, et Ribas, parti de sa montagne, comme un milan de son aire, pour chercher sa subsistance en dehors des sentiers battus.

Ils se connaissaient sans être liés.

Les gens qui arpentent du matin au soir les boulevards, de la Madeleine à la rue Drouot, se connaissent tous pour s'être rencontrés cent fois.

Et quand ils se retrouvent à deux cents lieues de leur trottoir, ils se saluent et causent en vieux amis.

D'ailleurs, Ribas, au courant de toutes les histoires, n'ignorait pas celle de Vaunoise et de la couturière.

Elle faisait partie de la chronique des cercles dont ils étaient tous deux.

La soirée fut donc facile à franchir.

Les vins les plus renommés déliaient les langues.

Césarine se montrait pour le comte aussi dure qu'à l'ordinaire.

Elle le criblait de sarcasmes et ne se gênait pas pour l'accuser en termes d'une triviale crudité des malheurs qui s'abattaient autour de lui.

— C'est comme dans *Faust*, lui dit-elle; tout ce que vous touchez se flétrit.

— Vous êtes trop sévère, sapreminette ! objecta Campayrol défendant son ami.

— Voulez-vous des exemples ?

Ribas lui ferma la bouche.

— Ne réveillons pas les morts, dit-il.

Elle riposta durement :

— Les macchabées de monsieur, c'est le mot !

Il était dur.

Il jeta un froid de Sibérie dans l'assistance.

La blonde pâle, une petite provinciale honnête et aborieuse, cacha sa rougeur dans son assiette.

Mais si les phrases de Césarine ne manquaient pas d'amertume et d'âpreté, le regard de la belle fille semblait par moments se velouter et caresser presque avec compassion et pitié le sombre visage du comte.

A la fin de la soirée, quand vers dx heures les deux femmes et les trois compagnons quittèrent le cabaret, Vaunoise passa le bras de Césarine sous le sien et lui glissa à l'oreille ces mots tant de fois entendus :

— Tout ce qui arrive arrive par ta faute; c'est toi qui me fais dérailler ! Toi seule causes mes folies !

— Parce que ? . . .

— Tu m'exaspères. Si tu voulais!...

— Encore ta rengaine !

— Consens donc !

— Je suis trop vieille !

— Tu es plus belle que jamais.

— Combien ça durera-t-il ?

— Toujours.

— C'est un mot qui n'est pas fait pour nous.

— Voyons, veux-tu ?

— Quoi ?

— Etre mon amie . . . me diriger . . . me conduire comme tu voudras . . . remplacer tout le reste.

— Pour huit jours ?

— Pour la vie.

— Ne dites donc pas de bêtises.

— Essaye.

— Ça ne m'a pas réussi.

— Les temps sont changés.

— Les temps peut-être, mais pas vous.

Il répéta avec l'énergie d'un noyé qui se cramponne à une branche :

— Essaye !

Elle agita ses doigts d'un air d'ennui, souffla avec force, secoua la tête et retira son bras.

— Tu ne veux pas ? demanda-t-il avec angoisse.

— Je ne sais pas, dit-elle très vite. J'ai une vieille haine contre vous. Je ne le cache pas. Laissez-moi réfléchir.

— Longtemps ?

— Quelques jours.

— Soit . . . mais accepte.

Elle ne répondit pas.

Ils causèrent de choses et d'autres.

Le comte se reprit à espérer qu'elle céderait en effet. Elle semblait ébranlée. Cette perspective le releva de la prostration dans laquelle il s'affaissait depuis la mort de la Roselli et sa scène avec la comtesse.

Mais le lendemain, quand vers sept heures et demie son valet de chambre vint l'éveiller pour le train de Toulouse et qu'il demanda des nouvelles de ses voisines, le domestique le regarda avec étonnement :

— Monsieur le comte n'était donc pas prévenu ? . . . dit-il.

— De quoi ?

— Que ces dames partaient ce matin.

— Avec nous ?

— Non pas ! Ces dames ont dû prendre l'express de Bayonne.

— Pour aller où ?

— Je ne pourrais pas le dire à monsieur le comte.

— Elle n'ont rien laissé ?

— Je ne sais . . .

— Pas un mot ?

— Je vais voir.

Le valet de chambre descendit et remonta aussitôt.

— Ces dames ont dit que ces messieurs les rejoindraient à Cauterets.

Le comte rongea sa moustache de dépit, mais au bout de dix secondes :

— Soit donc, dit-il, à Cauterets.

IV

Dans les montagnes

Le jour même où Césarine et sa protégée faussaient compagnie au comte de Vaunoise et prenaient, en effet, le train de Bayonne, un grand nègre, appuyé au balcon d'une fenêtre de l'hôtel du Parc, à Saint-Sauveur, vers une heure, regardait deux cavaliers qui sortaient de l'hôtel et quittaient la grande route pour prendre un sentier à l'extrémité du bourg.

Il les suivit des yeux jusqu'à ce qu'ils eussent disparu derrière les dernières maisons.

Saint-Sauveur est une station de bains comme on en trouve à chaque pas dans les Pyrénées.

Elle se compose d'une unique rue en pente, au flanc d'une côte, et de quelques hôtels pour les baigneurs, extrêmement nombreux dans la saison.

D'ordinaire, on ne va pas à Saint-Sauveur pour son plaisir et on s'occupe peu de ses voisins.

Les baigneurs sont absorbés par les douleurs, rhumatismes ou névralgies, qu'ils espèrent soulager en se confiant au dieu des eaux.

Il n'y a que la foi qui sauve.

Les baigneurs fantaisistes qui vont soigner aux Pyrénées des maladies qu'ils n'ont pas préférent naturellement Cauterets ou Luchon.

Là tout se trouve, casinos, jeux, bals, musiques, flirtations, toilettes.

Paris y débarque avec ses pompes et ses oeuvres qui ne sont pas toutes bonnes.

Et quels aspects superbes ! que de splendides panoramas ! quel immense chaos de pics bravant pour ainsi dire le ciel et le menaçant de leurs aiguilles aux mille formes et de leurs cimes chargées de neiges éternelles !

Quelles convulsions de la nature ont déchiré ces ravins qui sont autant de cicatrices de terribles blessures !

D'où sortent ces torrents qui se ruent dans les vallées étroites, bondissent en cascades et lavent le pied des sombres forêts accrochées par leurs tenaces racines au flanc des montagnes ou aux crevasses des précipices ?

De toutes parts une flore d'une incroyable richesse jette sur ces montagnes et ces vallons le plus opulent manteau de verdure et de fleurs qu'on puisse rêver.

Ceux-là sont favorisés du sort qui peuvent contempler ces horizons sans rivaux avec l'insonciance du riche qui jette sans compter l'or aux hôteliers rapaces, aux guides dont les mains sont largement ouvertes, aux loueurs de chevaux, d'ânes et de mulets, sans compter les mille autres dévorants qui s'abattent sur le touriste comme des légions de buses et de faucons.

Le cavalier, car des deux hommes que le nègre suivait des yeux l'un était évidemment un guide, le cavalier qui sortait de l'hôtel du Parc, à Saint-Sauveur, n'appartenait pas à la catégorie des goutteux, cacochymes ou rhumatisants qui forment la clientèle principale du pays.

Il semblait en possession d'une parfaite santé.

Impossible de voir un touriste plus vigoureux et mieux campé.

Il était vêtu avec un sans-gêne dont on s'accommode dans les excursions de montagnes, et sa tête le désignait tout de suite pour un habitant du pays de Weshington.

Il portait un large chapeau de paille brune, un veston de drap soupe, noir bleu, et des bottes de cheval sur une culotte de velours gris.

Le tout était flottant, aisé, fait pour ne pas gêner les mouvements et laisser toute liberté, en cas de besoin.

Les bouts de la cravate lâche, nouée sous le col rabattu, retombaient sur le veston boutonné.

Il était beau de la beauté des hommes mâles, alertes et solides.

On lisait sur son visage une sombre et violente détermination.

En l'examinant, on éprouvait l'impression qu'on ressent à l'aspect d'un duelliste qui va risquer sa vie ou d'un général qui médite le plan d'une bataille dont le premier coup de canon va éclater.

Son compagnon était petit, trapu, nerveux, brun comme un Arabe, noir de barbe et de cheveux.

Il était de Saint-Sauveur et servait de guide dans la belle saison.

En hiver, il devait être quelque peu contrebandier.

C'est une industrie très répandue dans la contrée.

Ils n'étaient pas à un quart d'heure du bourg lorsque le maître — on a reconnu Georges Dambert — lui dit :

— Ainsi vous m'affirmez que je peux avoir confiance en cet homme ?

— C'est la probité même.

— Quel est son métier ?

— Berger.

— Il peut en vivre ?

— Peuh ! il a quelques autres petites ressources.

— Lesquelles ?

Le guide sourit dans sa barbe.

— Il connaît mieux que personne les passages des montagnes, surtout ceux qui vont de ce côté.

Il allongea le bras vers le sud.

C'est là qu'est la frontière d'Espagne.

— Je comprends, dit l'étranger.

Il se fit un silence forcé.

Les deux chevaux, deux bêtes minces, sèches, à la croupe aiguë comme des mulets, ne pouvaient marcher de front.

Ils s'engagèrent dans un chemin étroit, raide, en lacet, qui gravit en la contournant une montagne à pic sur un gave dont les eaux blanches se brisent contre les quartiers de roches entassés dans son lit.

Lorsqu'ils arrivèrent au sommet, ils s'arrêtèrent sur un plateau tapissé, d'une herbe courte et drue pareille à un tapis de velours sur lequel on aurait semé de petites fleurs, à poignées, comme les enfants et les ménagères jettent dans les rues des pâquerettes et des coquelicots, le jour de la Fête-Dieu, sur le passage des processions.

Le guide montra à son voyageur une cabane plantée à deux kilomètres environ sur une pointe d'où on devait dominer une immense étendue de pays et dit :

— C'est là.

Il semblait qu'on dût y aborder en quelques instants; mais dans les Pyrénées, par les temps clairs, la lumière est si pure qu'elle rapproche énormément les distances et, d'un autre côté, quand on voit une cime à deux kilomètres et qu'on croit presque la toucher en étendant la main, comme on la touche des yeux, on est tout étonné d'avoir plusieurs lieues à faire par des détours extraordinaires et des sentiers à chèvres pour y arriver.

Georges Dambert paya généreusement son guide et le renvoya.

Il pouvait s'en retourner seul et connaissait la route.

Ce qu'il ne disait pas, c'est qu'il voulait demeurer en tête à tête avec le berger.

En quelques instants, il parvint à la cabane.

L'homme au cache-nez gris

(*Suite de la page* 33)

— Je n'ai rien trouvé, cria Price en perdant tout son sang-froid ; je n'ai aucune idée de celui qui a tué cette fripouille, je ne le sais pas et je ne le saurai jamais . . . je donne ma démission . . .

— Je ne le permettrai pas, répliqua son chef en lui tendant la main à travers la table ; nous serons humains tous les deux. Rappelez vos hommes, nous abandonnons l'affaire.

. . . C'est ainsi que l'affaire du meurtre de Kenton Street ne fut jamais portée devant la justice et que l'homme au cachez-nez gris demeura toujours inconnu.

Donald Stone

(Traduit de l'anglais par Hélène Audier)

C'est un simple carré de planches, ou plutôt de madriers grossièrement équarris, rapprochés les uns des autres et dont les fentes sont bouchées avec de la mousse.

Quatre ouvertures d'un pied taillées dans la boiserie en font un observatoire d'où on découvre les montagnes et les ravins de Cauterets à la frontière d'Espagne et plus loin.

Dambert aperçut le solitaire sous un sapin dont les vents furieux ont coupé la tête et auquel il ne reste que quelques branches basses formant abri.

Le berger, tête nue, son béret à côté de lui, une ceinture bleue autour des reins, déjeunait sobrement d'un morceau de pain dur comme du marbre et noir comme la face de Pepe, et d'un petit fromage de chèvre aussi dur que son pain.

Mais il avait de belles dents blanches, un appétit solide, une trentaine d'années, et un millionnaire goutteux aurait échangé sans peine quelques millions contre sa santé.

Le montagnard n'était pas embarrassé pour sa boisson.

Il la prenait à une source dont on entendait le clapotement à deux pas de la cabane, presque au sortir d'une niche bâtie comme la maison du maître, mais plus petite et destinée à deux molosses enchaînés qui firent un vacarme infernal à l'arrivée du cavalier.

C'étaient deux grands chiens au poil tigré de deux nuances de gris au crâne large et à la mâchoire armée de redoutables râteliers.

Le berger n'eut qu'à leur dire : Paix ! ils se couchèrent sur la porte de la loge et ne bougèrent plus.

— C'est vous qui vous appelez Estagnou ? commença Dambert.

— Oui, monsieur.

— On m'a parlé de vous, et je viens vous demander un service.

Les services qu'on pouvait demander au berger étaient de plusieurs sortes.

Il ne s'étonna pas et examina curieusement son visiteur.

— Pouvons-nous causer ? reprit Dambert.

— En toute sûreté.

Cent cinquante à deux cents petits moutons roux et blancs tondaient goulûment l'herbe aromatique du plateau sous la houlette d'un jeune pâtre assis sur une pointe de roche et jouant du flageolet.

Dambert le montra au berger . . .

— Soyez sans crainte, dit Estagnou; c'est mon frère. Il a quinze ans et j'en ai trente. Nous ne nous quitterons jamais. C'est moi qui l'ai élevé.

— Et vos parents ?

— Ma mère est morte dans son lit; mon père a été tué par les douaniers. Nous sommes seuls.

Il montra une vieille chèvre qui ruminait à l'ombre d'une broussaille et ajouta :

— Voilà sa nourrice.

Dambert demeura en tête à tête avec Estagnou pendant deux heures.

Le berger connaissait en effet admirablement le pays.

Quand l'étranger lui parla du baron de Ribas, le Béarnais se mit à rire.

— Un bon garçon élevé à peu près par charité au séminaire, dit-il. C'est un baron des bords de la Garonne, mortadiou ! et voilà sa maison !

Il était cinq heures de l'après-midi.

Le soleil de juillet resplendissait, irradiant cette suite admirable de forêts, de rochers gigantesques et de pentes couvertes de verdure où, çà et là, des cascades de gaves formaient des jets lumineux comme des rubans d'argent en fusion.

Estagnou désignait du doigt une sorte de masure en ruine, dorée par le soleil et dont on distinguait les arêtes brisées par la vieillesse et le faîte dont les courbes annonçaient un effondrement prochain.

Elle se composait de quatre murailles percées de fenêtres semblables à des trous béants et dont quelques-unes seulement étaient pourvues de vitres où le soleil flamboyait.

Des bouquets de ces sapins grandioses qu'on trouve partout dans les Pyrénées se dressaient aux alentours parm un chaos de roches et d'éboulis sur lesquels règnent l'éternelle verdure de ces splendides montagnes.

A la fin de l'entretien :

— Tout ce que vous voulez est possible, dit le berger, et facile à exécuter. Nous avons fait des choses plus difficiles, ventrediou ! José est l'homme qu'il vous faut. Une fois la parole donnée, on lui arracherait l'âme du corps plutôt que de l'y faire manquer. Je m'en charge. L'Espagne est à trois lieues à peine. En sortant de Ribas, le diable, à travers le dédale des côtes, ne reconnaîtrait pas son chemin. Si la bicoque de votre baron ne s'est pas écroulée sur vos épaules, je me charge de mener vos gens à la venta de José sans qu'ils s'en doutent. A deux heures de marche à la ronde, il n'y a pas d'autre abri. Alors, il faudra bien . . .

— C'est convenu.

Georges Dambert, tout en causant, examinait des points noirs et blancs qui remuaient, très visibles, malgré la distance, autour de la maison de Ribas.

— Qu'est-ce ? demanda-t-il.

— Vous ne distinguez pas ?

— Non.

— Ce sont des moutons pareils aux miens.

— Ils appartiennent à ce Ribas ?

— Non, au gardien de sa maison. Pédroux, dont je vous ai parlé.

Estagnou ajouta :

— J'en réponds comme de moi-même. Il est aussi de la bande. On vous servira comme il faut, vivadiou! Vous êtes un brave et votre cause est juste !

Les deux hommes se levèrent.

Georges Dambert prit son cheval par la bride.

Estagnou détacha les deux grands chiens en leur montrant son frère qui jouait toujours du flageolet sur sa pierre sans s'inquiéter de la visite que recevait son aîné.

Les molosses, admirablement dressés, allèrent se coucher à mi-chemin de la roche du petit frère et de la cabane, comme pour être prêts à défendre l'une et l'autre.

Ensuite Estagnou reconduisit son hôte par où il était venu .

Quand les deux hommes se quittèrent, ils étaient les meilleurs amis du monde.

Le berger avait une franche et loyale figure.

On peut être contrebandier et en guerre avec les douaniers sans manquer de coeur.

Dambert était généreux et, comme disait le Béarnais, sa cause était juste.

— Bonne chance, fit Estagnou en échangeant avec lui une solide poignée de mains.

Le berger emportait un sac de bonnes espèces sonnantes. C'étaient les arrhes du marché pour lui et ses compagnons.

Georges Dambert, une fois seul, respira bruyamment.

Bientôt son sort serait décidé.

La dernière bataille était proche.

En rentrant, la nuit fermée, à son hôtel du Parc, son nègre lui donna une dépêche sans signature.

Elle disait .:

« Nous sommes en chemin. »

Elle était de Campayrol.

L'excellent major s'acquittait de son mandat en conscience.

Il y a des gens qui vendraient leur mère pour une petite fortune.

Lui, il ne livrait que son compagnon de plaisirs, son ami et son complice.

Digne et brave Limousin !

V

Soir de bal

Le vingt juillet, à onze heures du soir, le casino de Cauterets resplendissait dans toute sa gloire.

Ce soir-là, les médecins avaient sans doute donné carte blanche à leur clientèle.

Les malades pour rire galopaient la bride sur le cou et secouaient leurs rhumatismes avec entrain.

Un orchestre excellent, ma foi ! recruté à Paris, jouait des valses à mettre un paralytique sur pied, et si les jeunes femmes enlacées aux touristes dans le rythme amoureux qui les berçait semblaient la proie d'une fièvre, ce n'était assurément que de la fièvre du plaisir.

Il y avait là des marquises authentiques ou autres, des actrices qui n'usent pas les planches, des femmes de banquiers, des coquettes de tous les mondes, des élégantes de toutes les catégories, et dans cette tourbe éclatante et variée de blondes, de jaunes, de rousses et de brunes, une seule attirait les regards, comme Vénus ou Mars parmi les nébuleuses d'un ciel d'été.

C'était Césarine.

Elle portait une robe crème, très habilement décolletée, assez pour mettre en relief l'incomparable solidité de sa chair ambrée, pas assez pour en donner la satiété.

La nuque au-dessus de laquelle se relevaient les masses brunes de ses cheveux, ses bras fermes et ronds, donnaient des envies folles d'y glisser un baiser par surprise, et sa poitrine, dans laquelle on sentait la vie circuler librement et la vigueur d'une santé de fer, pouvait passer pour le chef-d'oeuvre de la nature.

Elle était accompagnée de l'amie simple et timide, à laquelle elle témoignait une grande bienveillance, mais qui semblait être pour elle une demoiselle de compagnie ou une lectrice.

Baigneurs, touristes malades ou pleins de vigueur étaient électrisés.

On se demandait à l'oreille d'où sortait cette capiteuse beauté.

Et les propos circulaient dans la foule :

— Vous la connaissez ?

— Pas du tout.

— On dit que c'est une princesse russe.

— Je n'y vois pas d'inconvénient.

— Où est-elle descendue ?

— A l'hôtel de France.

— Alors on peut savoir . . .

— Voilà le baron de Ribas qui lui parle.

— Ce n'est pas étonnant, il connait tout le monde.

— Un mot, mon cher.

— Allez.

—Le nom de cette admirable personne ?

— Peux pas le dire.

— Des cachotteries alors.

Ribas était là en effet.

Très en vue, très entouré, très choyé.

Toutes les actrices, toutes les femmes légères, beaucoup de mondaines même et des plus haut placées, l'accueillaient avec plaisir, les unes en vertu de l'amitié moins banale qu'on ne le suppose qui unit les bohèmes du boulevard comme les membres d'une même tribu, les autres par curiosité, pour se faire raconter dans l'intimité les histoires d'un monde où elles ne pénètrent pas, à leur grand regret, en ayant les aspirations et les vices.

Ribas et la belle fille étaient au mieux sans doute, car le baron offrit son bras qui fut accepté aussitôt.

Et on les vit un instant se promener à l'écart, en cherchant les coins les moins envahis.

— Vous savez, dit le baron, il est là.

— Vaunoise ?

— Avec son ami Campayrol.

— Vous en êtes sûr ?

— Je ne les devançais que d'un jour. Le comte s'est arrêté à Pau où il espérait vous trouver. Je savais qu'il n'y resterait pas sans vous. En effet, il est accouru à toute vapeur.

— Et notre partie de demain ?

— Le déjeuner à Ribas ?

— Oui.

— Elle aura lieu quand même. Ils en seront, voilà tout. Je m'étonne que vous ne l'ayez pas vu encore. Il brûle pour vous d'un joli feu !

— Il a tort. Avec moi, quand c'est fini, c'est fini.

— Bien sûr ?

— Bien sûr.

Ribas tortilla avec embarras sa longue moustache. Peut-être avait il une requête à présenter et ne savait comment aborder la question.

— Ah ça ! dit Césarine, pourriez-vous m'expliquer ce qu'on veut faire du comte ?

— Si je le savais, oui.

— Mais vous ne le savez pas ?

— Non.

— Est-ce possible ?

— C'est vrai.

— Etes-vous sincère ?

— Avec vous, pourquoi ne le serais-je pas ? Le comte a des ennemis, c'est évident. Campayrol, qui le flatte et l'amuse, doit être du nombre. Je ne les connais pas. On a choisi ce terrain pour lui livrer bataille. Je le devine. Sur ce terrain, ma bicoque paternelle a paru bonne pour une des étapes de la marche. On voulait attirer d'abord le comte à Cauterets. Vous y êtes. Il y vient. C'était là votre rôle. De Cauterets nous allons chez moi. De Ribas, je ne vois pas où on veut le mener, mais je pense que c'est au but final. Pour moi, je ne connais que Campayrol. Campayrol m'a juré ses grands dieux — dont je me défie un peu — que tout se passerait le plus honorablement du monde. Tant mieux. Pour votre part vous n'avez rien à vous reprocher. Vous venez à Cauterets vous promener; ce n'est pas un crime. J'ai la conscience aussi nette que la vôtre. J'invite le comte et ses amis à déjeuner dans ma masure. Elle ne tient pas debout, mais j'espère qu'elle ne nous écrasera pas, et les vins que je servirai ne seront pas empoisonnés. Ma mission sera remplie. Je peux vous confier ce détail. On me donne une jolie somme pour mes frais de voyage et, franchement, c'est une manne dont j'avais grand besoin. Et à vous ?

Césarine le fixa avec un certain orgueil :

— A moi, rien, dit-elle.

— Vous venez ? . . .

— Pour le plaisir.

— Bah !

— C'est comme je vous le dis.

— Je voudrais pouvoir agir comme vous, mais la vie nous est dure, à nous autres . . . Vous êtes donc vraiment riche, Césarine ?

— Assez.

— Donnez-moi votre secret.

— Vous ne pourriez pas en user.

— Dites-le tout de même. Comment avez-vous fait ?

— Jadis, comme aujourd'hui . . . Je travaille . . .

— Vous avez eu de la veine ?

— C'est vrai.

— Entre nous. qu'est-ce que vous avez amassé ?

— En vingt ans . . . pensez-y.

— Vingt ans ! c'est long. On vous en donnerait vingt-cinq.
— Flatteur !
— Combien ?
— Vingt mille francs de rentes.
— En vérité ?
— J'ai douze mille de fixe et un intérêt qui m'en rapporte autant. Je ne dépense rien. Avec les intérêts . . . Comptez.
— C'est superbe.
— Aussi je ne suis pas mécontente.
— Vous êtes une maîtresse femme.
— Je m'en flatte.
— Si j'osais ! . . .
— Osez ! Ça n'engage à rien.
— Voilà ! S'il ne vous faut que mon consentement, vous serez baronne quand il vous plaira.
— De quoi ?
— De Ribas.
— J'aimerais mieux autre chose . . .
— La plus belle fille du monde . . . Vous savez ! . . .
— Ainsi vous m'épouseriez !
— Avec délices, foi de Béarnais.
— Je ferais une bien mauvaise affaire.
— Peut-être.
— On dit que vous avez tous les vices.
— C'est qu'on m'en prête quelques-uns.
— On ne prête qu'aux riches.
— Voulez-vous que je sois franc ?
— Soyez-le.
— Je les ai eus.
— Et vous en êtes guéri ?
— A fond. J'aspire au repos, n'importe où, quand ce serait dans ma tour caduque de Ribas.
— Eh bien ! quand je l'aurai vue, nous en recauserons.
— On a dû vous faire bien des propositions ?
— Enormément, c'est vrai, mais vous avez de l'avance sur les autres...
— Comment ?
— C'est la première fois qu'on me parle de m'épouser et . . . j'en suis touchée . . .
— Vous m'étonnez !
— Ma parole . . .
— C'est donc qu'il y a bien peu de gens d'esprit sur le pavé de Paris.

L'entretien fut interrompu.

Le comte Philippe de Vaunoise et le major Campayrol opéraient leur entrée.

De Bordeaux, le comte avait couru après Césarine par le premier train, dans l'espoir de la rejoindre à Pau où la curiosité aurait dû la retenir au moins quelques heures.

Il s'était trompé.

Elle n'y avait pas séjourné une minute.

Ah ! le major Campayrol, son compagnon, connaissait à fond le moyen d'exciter la passion d'un homme et de l'amener à son paroxysme !

Pendant le voyage, il n'avait cessé de vanter la violente beauté de l'ancienne amie du comte, mais en l'engageant à renoncer à la poursuivre.

Vaunoise l'écoutait à peine.

Il avait dans les yeux le regard énigmatique de Césarine, ce regard contenant la demi-promesse qu'elle lui avait décochée au dernier moment, certaine qu'elle l'enchaînerait à sa suite, dût-elle le conduire au bout du monde.

Ils arrivaient donc tous deux, les complices du passé, les adversaires du présent, l'un fidèle à sa consigne, traître à son ancien allié, désireux de gagner la somme qui devait mettre le comble à sa fortune, et surtout de se débarrasser d'un dangereux ennemi; l'autre voulant s'étourdir, cherchant l'oubli, et rallumant dans un accès de désir mêlé d'orgueilleuse rancune, pareil à la volonté du dompteur qui veut mater l'animal rebelle, la passion inassouvie toujours entretenue pour la maîtresse qui lui avait échappé.

— Enfin, dit-il à Césarine, je vous retrouve.
— Etait-ce si difficile ?
— Vous avez fui comme une ombre.
— Sommes-nous liés ensemble et ne vous ai-je pas dit : à Cauterets ? Vous y êtes !
— Pourquoi me parlez-vous si durement ?

Elle s'adoucit :

— C'est ma nature qui m'emporte, dit-elle. Je ne croyais pas être si rude.

Le comte soupira.

La chatte faisait patte de velours.

Le major intervint.

— On n'a pas l'air de s'ennuyer ici, dit-il. On nage dans des flots d'harmonie, parole sacrée !
— Oh ! fit Césarine, les distractions ne manquent pas. Du monde, des toilettes, des vues superbes. Justement nous avons arrangé une partie pour demain.
— Quelle partie ? demanda Campayrol.
— On comptait sur vous ce soir, dit le baron. Nous allons déjeuner . . .
— Où ça ! . . .
— Chez moi . . . à Ribas.
— C'est terriblement loin !
— Affaire de trois heures.
— Saqueurdienne !
— Par des chemins adorables . . . le temps de gagner de l'appétit.

Le docteur souffla comme un phoque en rognonnant :

— J'en aurais bien ici . . . air vif . . . des promenades aux environs. Trois heures de cheval, ça m'épouvante, parole sacrée !
— J'y vais, moi, déclara Césarine.
— Qu'est-ce que vous pensez de ça, Vaunoise ? interrogea le major.
— Je veux ce que ces dames voudront.
— Je vous reconnais bien là. Les femmes vous perdront, mon cher; c'est moi, Eusèbe Campayrol, qui vous le dis.
— Voyons, major, fit Césarine en devenant câline, ce qui ne lui arrivait pas souvent, ne nous refusez pas !

Il soupira.

— Il faut donc se résigner ! murmura-t-il, mais c'est raide !
— Vous êtes solide comme un pont, docteur !
— L'apparence . . . Un vieillard, un pauvre vieux ! Pensez donc ! Avez-vous des chevaux, au moins ?
— Des chevaux, des mulets, des ânes, tout ce que vous voudrez.
— Sont-ils bons ?
— Garantis, déclara Ribas. C'est moi qui les ai choisis et j'ai la prétention de m'y connaître.
— Et un guide ?
— Le guide, ce sera moi. On n'en pourrait trouver de meilleur.
— Ce Ribas est pourri de prétentions, dit Campayrol gaiement. Vous verrez qu'il nous jettera dans quelque fondrière.
— Je réponds de votre vie, major.
— Sur quoi ?
— Sur la mienne.

L'orchestre commençait une valse.

— Faites-vous un tour, mademoiselle ? demanda galamment Ribas à l'amie.

Elle s'excusa.

— Je danse si mal !
— Je vous conduirai. Abandonnez-vous à ma direction.

Césarine le remercia d'un coup d'oeil.

Et pendant qu'il s'éloignait avec la blonde pâle, elle resta seule entre Campayrol et Vaunoise.

— Vous avez l'air au mieux avec ce Ribas ! dit amèrement le comte.
— Pourquoi serais-je mal avec lui ? Il ne m'a jamais fait que des politesses.
— Ah !
— Aujourd'hui encore . . .
— Aujourd'hui ?
— Il m'a fait l'honneur le plus grand qu'un homme comme lui puisse faire à une femme comme moi.
— Lequel ?
— Il m'offre de l'épouser.
— Sérieusement ? dit Campayrol.
— Très sérieusement.
— Eh bien ! à parler franc, réplique le major, voilà un homme qui a du flair, et je l'approuve. Si vous consentiez, il aurait les deux choses que j'ambitionnais quand j'étais jeune : une belle fille et de l'argent.
— Les femmes ne lui manquent peut-être pas, insinua Vaunoise, mais l'argent lui manque furieusement. C'est le vôtre qui l'attire.
— Quand cela serait, riposta aigrement Césarine, il suivrait votre exemple, mon cher, et de loin.
— Comment ?
— En se refaisant par un mariage. Seulement, il serait peut-être meilleur pour sa femme que vous ne l'avez été pour la vôtre.

Vaunoise devint blême. Il attira Césarine dans une embrasure et lui dit vivement :

— Tu plaisantais tout à l'heure.
— Ma foi, non.
— Tu n'épouseras pas ce Ribas.
— Peut-être.
— Je ne le veux pas.
— Et si je le veux, moi !
— Tu ne le voudras pas.
— A cause ? . . .
— Ribas est pauvre comme Job et joueur comme les cartes. Il te mettrait sur la paille. Moi, je te couvrirai d'or. Tout ce que tu me demanderas, je te le donnerai, tout.
— Allons, fit-elle en posant sa main sur celle du comte qui tremblait de colère, ne vous emportez pas. Je plaisantais, en effet.
— Je suis à bout de patience. Il me faut une réponse nette . . . Oui ou non.
— C'est si pressé ?
— Pourquoi te faire un plaisir de me torturer ? . . .

Elle parut hésiter une demi-minute, et se décidant :

— Soit, dit-elle, cette réponse . . . je vous la donnerai.
— Quand ?
— Demain, en revenant du château de ce Ribas.

Vaunoise fit un geste de profond dédain.

— Alors, dt-il, je ne suis pas inquiet du résultat.

Ribas, après voir fait deux tours de valse avec l'amie de Césarine, la ramena auprès d'elle et sortit un instant sur la terrasse pour respirer.

Un homme, vêtu en montagnard, s'approcha, lui tendit la main et l'interrogea d'un regard. Ribas lui dit ce seul mot :

— Demain.

L'homme toucha son béret du doigt et tourna les talons.

C'était Estagnou, le berger de Sant-Sauveur.

VI

Les deux souvenirs

Depuis son retour de la Jonchère, la comtesse de Vaunoise vivait dans un état de prostration et d'amattement facile à comprendre.

Si Georges Dambert, par une inspiration du coeur, n'eût pas jeté dans les bras de la malheureuse mère Jeanne, son autre fille, en lui disant : « Vivez pour elle ! » elle aurait pris une de ces résolutions que le désespoir nous souffle et que la folie de la douleur exécute.

Sa vie lui semblait sans issue.

Elle se voyait liée pour jamais à un être dont la seule pensée lui donnait des frissons de haine.

Et sa chaîne était impossible à briser !

Eût-elle été rompue par la loi, que sa religion lui interdisait d'être à celui qu'elle aimait uniquement, follement !

Aussi était-elle devenue farouche, irritable, presque violente.

Elle ne se contraignait même plus devant ses domestiques : ils étaient témoins de ses colères et d'une angoisse dont ils ne comprenaient que vaguement les causes.

Elle s'enfermait dans ses appartements ou sortait seule sans qu'on pût savoir où elle allait, ni ce qu'elle faisait.

Son cocher lui-même, qui la conduisait le plus souvent assistait à des scènes qui l'étonnaient sans l'instruire.

Plusieurs fois il l'avait vue en conversation dans les allées les plus désertes du Bois avec une jeune fille admirablement jolie et vêtue d'habits de deuil comme elle.

Quelle était donc cette famille que personne ne connaissait à Blanche de Charnay ?

Depuis sa scène avec son ami, elle avait refusé de le voir.

Il était parti en lui annonçant en quelques mots laconiques qu'il l'abandonnait à ses regrets et voyagerait quelques jours dans le Midi pour laisser à ses injustes ressentiments le temps de s'apaiser.

Injustes, le mot y était !

Blanche avait déchiré avec une rage impuissante ce monument d'hypocrisie.

Elle aurait voulu déchirer de ses ongles cet homme qui avait causé la mort de Giovanna, cette pauvre fille pour laquelle elle n'avait que des trésors d'indulgence, qu'elle aimait avec d'autant plus d'emportement qu'elle avait été plus malheureuse.

A la fin, cet ange de douceur et de résignation se révoltait contre les fourberies et les basses cupidités dont elle avait été environnée.

Dans son exaltation furieuse, elle en haïssait les auteurs avec une violance dont on ne l'aurait pas soupçonnée.

Elle, la bonté même, elle se sentait empoisonnée par tous les venins de la haine.

Et sans cesse elle comptait les heures, les minutes.

Dambert l'avait quittée brusquement, en la laissant dans l'ignorance de ses projets.

Elle ne savait ni où il était, ni ce qu'il voulait.

Incertain sans doute lui-même des moyens dont il disposerait, concentrant toutes ses pensées sur l'effort qui devait assurer sa vengeance et reconquérir celle qui était le but de sa vie, il était parti en ménageant à la mère une consolation toute-puissante et douce comme un baume souverain.

Il lui laissait Jeanne, désormais arrachée à sa vie ancienne et placée aux Tilleuls sous la garde d'une gouvernante que son ami, Me Hardouin, lui avait procurée.

Chaque jour la comtesse recevait une lettre de sa fille.

Chaque jour aussi, elles se rencontraient au Bois, et les rares promeneurs des allées peu fréquentées du côté de Bagatelle et de Longchamps voyaient avec surprise deux femmes en deuil descendre chacune de sa voiture, se jeter dans les bras l'une de l'autre et s'égarer ensemble dans les sentiers déserts pendant que les équipages stationnaient au bord des grandes avenues.

La comtesse renfermait ses craintes en elle-même.

Elle écoutait sa fille qui lui racontait simplement, comme elle avait fait à son voisin de la rue Saint-Augustin, les traverses de sa jeunesse, ses efforts pour vivre et les dures nécessi-

tés des malheureuses obligées comme elle de se suffire et de se défendre.

Blanche l'écoutait avec ravissement; elle la contemplait avec amour.

Elle retrouvait dans cette jolie tête vivante les traits de sa chère morte.

Comme elles se ressemblaient !

Comme elles se seraient aimées !

Elle cachait avec soin les angoisses dont elle était assaillie.

Que se passait-il ? Où était Dambert ? Que faisait-il pour la reprendre, pour l'arracher à cette existence dans laquelle elle était enlacée comme un noyé dans les lianes visqueuses et les joncs qui le paralysent et le retiennent au fond des eaux ?

Le lendemain du bal de Cauterets, vers trois heures de l'après-midi, la comtesse était enfermée dans son salon particulier, dans ce boudoir où elle avait reçu tant de fois le major Campayrol, quand sa femme de chambre lui apporta deux lettres sur un petit plateau de vermeil.

La première ne contenait qu'une ligne :

— « Je pense à vous ! Silence ! »

Elle reconnut l'écriture et un frémissement de joie, de crainte aussi, lui courut dans les veines.

Dambert était parti depuis dix jours, et c'était le premier mot qu'elle recevait de lui.

L'enveloppe portait le timbre de Luz, dans les Hautes-Pyrénées.

Il était donc en France et voyageait dans le Midi.

Le comte de Vaunoise suivait son exemple.

S'ils se rencontraient, l'explosion serait invévitable.

Comme ils devaient se haïr, s'exécrer !

Elle eut l'idée de prendre sa fille, de partir, elle aussi, de courir près de son ami pour, l'encourager et le défendre !

Vains projets ! Que pouvait-elle ? Pourrait-elle seulement le retrouver ? Peut-être il n'avait fait que passer à cet endroit, et il usait de ruse pour la tromper sur le lieu véritable où il se rendait.

Et puis il lui recommandait le silence.

Ah ! que l'attente était longue ! Quand donc ces anxiétés auraient-elles une fin !

L'autre lettre ramena un triste sourire aux lèvres de la comtesse.

Elle était de sa fille.

Depuis qu'elle avait quitté sa chambre de la rue Saint-Augustin où tout restait dans le même état, Jeanne n'avait pas de nouvelles de son ami.

François de Guern gardait une réserve que sa fierté de pauvre expliquait.

Il savait que Georges Dambert était le père de l'enfant qu'il avait aimée pauvre et sans nom.

Cette lumière jetée sur la naissance de celle à laquelle il avait donné tout son coeur le plongeait dans une inquiétude mortelle.

Que deviendrait-elle ?

Où l'emmènerait-on ?

Resterait-elle maîtresse de disposer d'elle-même et ne pèserait-on pas sur ses déterminations ?

Certes il ne doutait pas d'elle.

Il avait trop apprécié la délicatesse de son coeur et de son caractère pour penser qu'une fortune, si haute, si inespérée qu'elle fût, dût rien changer à ses sentiments; mais elle n'était plus l'unique maîtresse de son avenir. On pouvait l'éloigner, entraver ses projets. La distance et le temps sont des dissolvants auxquels les plus énergiques natures ne résistent pas.

Jeanne n'avait que dix-huit ans; elle était faible et douce; et enfin pour un jeune homme élevé dans les sentiments du baron de Guern, l'autorité paternelle apparaît comme une puissance devant laquelle il faut se courber. Il tremblait donc.

Et en vérité il avait bien tort.

Il ne connaissait ni l'élévation du caractère du père ni l'exquise bonté du coeur de la fille.

Dans cette lettre à sa mère, Jeanne avouait tout, leurs engagements, leurs promesses, leur amour.

Elle n'omettait rien.

On sentait qu'elle était heureuse de parler de celui qu'elle ne voyait plus et d'épancher son âme dans celle de sa mère.

Elle lui disait :

« Vous comprenez, mère chérie, maintenant qu'il me croit riche, moi qui étais si pauvre, il n'osera plus me parler par délicatesse; c'est donc à moi d'aller à lui pour le payer de son désintéressement et de son amitié. »

Elle racontait l'histoire de la famille de Guern, du moins ce qu'elle en connaissait par les lettres de la mère et des soeurs.

Elle ajoutait :

« Si vous saviez comme ils s'aiment et comme is seraient heureux avec peu de chose ! »

Elle suppliait sa mère de lui permettre d'écrire et d'aller revoir sa petite chambre.

Et en terminant, elle disait :

« Je vous écris, ma mère, parce que de vive voix je n'oserais pas vous confesser tout. Cependant, je n'ai rien à me reprocher. Les deux mois passés auprès de mon ami sont les seuls heureux de ma jeunesse. Si vous ne me permettez pas de le revoir, je n'enfreindrai pas vos volontés, mais je sens que je serai triste toujours. Vous qui êtes si belle et si bonne, quand vous le connaîtrez, vous jugerez tout ce que que son âme contient de délicatesse et de fierté et vous l'aimerez autant que moi ! Et lui, comme il vous entourera de reconnaissance, de respect et d'amour ! »

A quatre heures et demie, elles se rencontrèrent à leur rendez-vous accoutumé.

Jeanne, rougissante et confuse, attendait l'arrêt de la comtesse, le coeur gros.

Blanche de Charnay ouvrit les bras, et la jeune fille s'y précipita en cachant sa rougeur sur l'épaule de sa mère.

Alors la comtesse lui dit à l'oreille:

— Tu veux revoir ta petite chambre. Moi aussi, je veux la voir. Nous irons ensemble.

Une heure plus tard, le majestueux concierge de la rue Saint-Augustin flânait sur sa porte quand deux équipages d'un luxe de premier ordre s'arrêtèrent en rasant le trottoir.

Le fonctionnaire du cordon vit avec étonnement sa locataire du sixième descendre de l'un tandis qu'une femme jeune encore descendait de l'autre et se dirigeait vers sa loge.

— Vous allez bien, monsieur Gaudinot ? demanda la jeune fille.

— Mais oui, mademoiselle. Et vous ?

— Très bien. Et mon voisin ?

— M. de Guern ?

— Sans doute, M. de Guern.

— Il n'est pas gai depuis que vous nous avez quittés. Vous voulez votre clef ?

— Oui, monsieur Gaudinot.

— Vous n'allez pas revenir habiter votre local ?

— Est-ce qu'on peut savoir ?

Le concierge avait une furieuse envie d'interroger sa locataire, mais la présence de la comtesse l'intimidait.

On savait seulement dans la maison que Jeanne Baudru avait retrouvé ses parents. Le clerc n'en disait pas davantage.

Et M. Gaudinot songeait, pour employer son style, qu'ils étaient vraiment calés, si c'était à eux les deux équipages qui stationnaient à sa porte.

En même temps, il trouvait à la jeune fille une certaine ressemblance et ce qu'on est convenu d'appeler un air de famille avec la belle dame qui l'accompagnait.

Quand elles disparurent dans l'escalier, il alla sur le trottoir avec une vague intention de questionner les larbins; mais la carrure de Sam et le cocher de la comtesse, raides sur leurs sièges, refoulèrent ses curiosités.

Blanche, en entrant dans la chambrette de sa fille, éprouvait une émotion poignante.

C'est là que Jeanne avait passé les derniers jours de leur séparation.

Tout l'intéressait dans cette mansarde d'ouvrière.

La jeune fille ouvrit sa fenêtre et montra celle du voisin.

De l'autre côté de la cour, les croisées de l'appartement de Giovanna étaient ouvertes et, dans le désordre d'un déménagement ou d'une vente, on voyait des gens aller et venir sur le balcon.

La jeune fille sentit des larmes lui piquer les yeux; elle essaya de les cacher à la comtesse, mais la mère surprit le mouvement.

— Jeanne, dit-elle en l'attirant sur sa poitrine, je veux la vérité. Ta soeur habitait près de toi . . .

— Mais . . .

La comtesse étendit la main.

— C'était là !

— Ma mère !

— Ah ! murmura Blanche, le misérable ! que Dieu lui pardonne, s'il veut; moi, je ne lui pardonnerai jamais !

Et, brusquement, elle tomba à genoux, cacha son visage dans ses mains et sanglota en étouffant des cris de douleur.

Quand elle se releva, elle essuya ses yeux.

— C'est fini, dit-elle. Pensons à toi!

— Non, ma mère, allons-nous-en !

— Je veux rester, au contraire.

Et revenant à la fenêtre, elle montra à sa fille celle du Breton.

— C'est là que vous causiez chaque soir, dit-elle.

— Oui, répondit Jeanne.

En même temps son regard sollicitait une permission.

— Il faut lui parler encore, dit la comtesse.

— Que lui dirai-je ?

La jeune fille s'était assise à sa petite table où il y avait un buvard, de l'encre et le papier achetés par Dambert quand il prenait tant de plaisir à meubler la chambre de sa protégée.

La comtesse ferma les yeux et porta la main à sa poitrine.

— Une ligne seulement, répondit-elle.

— Quoi donc ?

— « Je pense à vous ! »

— Oh ! que vous êtes bonne !

— Non, dit la comtesse qui sentait tout les ferments de la haine bouillonner en elle, mais je t'aime et je veux ton bonheur.

La ligne fut bientôt tracée, mais comment la faire parvenir ?

La porte du docteur en droit était auprès de celle de Jeanne. Elle l'indiqua d'un signe.

La mère secoua la tête.

— Non, ma fille, dit-elle. Il faut que de ta vie entière tu n'aies rien à cacher. D'un amour pur comme le vôtre, tu ne dois pas rougir. Tu remettras cette lettre au concierge.

Et voilà comment en rentrant chez lui, soucieux, attristé, le clerc de Me Hardouin trouva un mot d'une petite écriture tremblée, au bas duquel il ne lut point de signature; mais son visage s'éclaira d'une joie immense et soudaine.

Sur la lettre de la fille, il y avait la même assurance que sur celle de la mère :

« Je pense à vous ! »

Seulement la fille l'avait écrite de la main tranquille de l'enfant ignorante du drame qui torturait la comtesse et le coeur plein d'une innocente passion.

La mère l'avait lue en passant par toutes les transes, toutes les inquiétudes et tous les déchirements d'un coeur de femme dont l'ami court pour elle un danger de mort.

Personne ne l'en avait avertie, et elle en était aussi sûre que si elle avait vu les deux ennemis l'épée à la main.

Mais elle se taisait. La journée était claire, chaude et belle.

On déserte Paris l'été.

Et cependant Paris pour les riches est beau toujours.

Jeanne entraîna sa mère à Clichy, mais non à cette route de la Révolte qui rappelait à la pauvre fille tant de cruels souvenirs.

Elle avait employé ses premières ressources à enrichir les Baudru.

Ils habitaient un appartement au boulevard de Clichy, assez vaste et en façade sur le Midi. Baudru n'y était pas.

Il travaillait pour se distraire maintenant qu'il n'en avait plus besoin.

Le départ de Jeanne lui avait produit ce qu'on appelle une révolution.

Thérèse, très souffrante de la terrible phtisie qu'elle avait contractée presque volontairement, ne sortait plus et refusait de se soigner.

La comtesse et Jeanne firent auprès d'elle de dernières instances.

La malheureuse fille résista avec énergie.

— On te donnera tout ce que tu voudras, disait Jeanne. Tu es riche, puisque je le suis.

(Lire la suite au prochain numéro)

UNE BONNE NOUVELLE POUR LES MENAGERES

La compagnie Old Dutch renouvelle son offre de magnifiques cadeaux. A des conditions très faciles, les ménagères économes peuvent se procurer un assortiment complet d'argenterie Wm. A. Rogers, de réputation internationale.

Cette fois, cette offre exceptionnelle est prolongée jusqu'au 31 décembre 1940 — plus de deux années ! Il n'y a donc aucune raison pour que toutes les familles ne puissent pas collectionner un assortiment d'argenterie de première qualité. Le modèle " Croydon ", que vous offre Old Dutch, est l'un des plus élégants de Rogers.

Pour trois étiquettes du moulin à vent, sur les boîtes de Old Dutch, et la somme minime de 60 cents, vous pouvez maintenant obtenir ce qui suit : 6 cuillerées à thé; 1 couteau et 1 fourchette à dépecer; 3 cuillers à soupe ovales; 3 fourchettes à salade; 3 couteaux à beurre; 3 fourchettes à huîtres ou à cocktail; 3 cuillers pour servir; 1 fourchette à viande froide; 1 cuiller à sauce; 1 couteau à servir à beurre; 1 cuiller à sucre. Vous pouvez aussi avoir d'autres assortiments à prix très minimes.

Voilà une aubaine que vous ne devez pas manquer !

POUR UNE NATION FORTE

Leçons de Culture Physique

par JACQUES LANGEVIN

TROISIEME LEÇON

IMPORTANCE DE LA CULTURE PHYSIQUE

La culture physique accomplit des merveilles et est infaillible; ses bienfaits sont nombreux et rapides. J'ai vu des personnes se transformer remarquablement au point de vue taille et santé. C'est le plus sûr moyen de conserver votre jeunesse, une belle taille, de la souplesse et une personnalité rayonnante de vitalité et de magnétisme.

Cette culture physique est indispensable à votre santé et au bon fonctionnement de votre organisme, que vous soyez jeune ou vieux. Elle active la circulation du sang qui élimine les toxiques ; elle stimule et renforcit tous vos organes.

La culture physique combat avec succès la constipation, plaie dont souffre la grande majorité des gens. Si vous souffrez de nervosité, cause de mauvaise digestion ou d'insomnie, la culture physique calmera vos nerfs et vous obtiendra ce sommeil réparateur.

J'ajoute qu'à suivre les principes de la culture physique vous développerez une volonté et vous renforcirez vos facultés intellectuelles — vous avez certainement lu ou vu : *Mens sana in corpore sano.*

Ces mouvements d'exercice illustrés ne sont pas violents et sont recommandables pour dames et messieurs, qu'il s'agisse de maigrir ou d'engraisser — ou vous garder en bonne condition physique.

Il vous semblera étrange, mais les mêmes exercices serviront pour les personnes maigres ou grasses — car en faisant de l'exercice — moyen naturel de tonifier tous vos muscles, et d'avoir une diète bien balancée — votre corps se tiendra à son poids normal.

Avant de commencer à faire les exercices que je vous enseignerai, il faut étudier votre cas, car chaque personne a une constitution différente. Alors, il faut être prudent dans le cas de personnes souffrant de pression artérielle, des cardiaques, des personnes ayant subi quelque opération récente, celles d'un âge avancé. Dans ces cas, je vous conseille de consulter votre médecin.

Ne soyez pas alarmé si les premiers jours vous êtes moulus et courbaturés ; c'est normal tout comme lorsque vous faites pour la première fois de l'équitation, du ski ou du patin. Vos muscles enflent sous la réaction des premiers exercices et perdent leur élasticité, il faut soigner le mal par le mal. Faites encore d'autres exercices qui réchaufferont vos muscles endoloris et leur rendront leur souplesse.

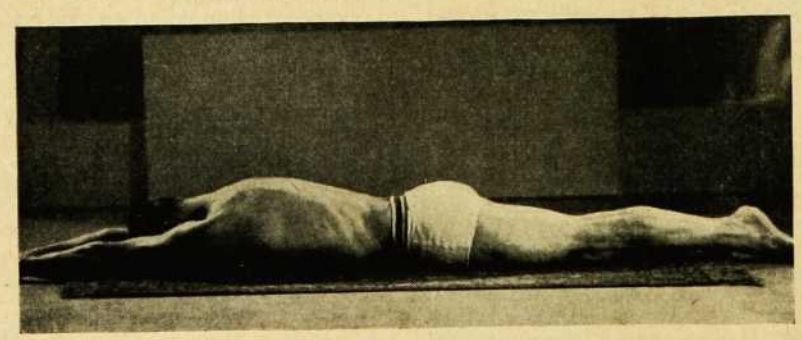
Faites vos exercices le matin avant votre petit déjeuner de préférence. Si la chose est difficile, faites-les l'après-midi ou le soir avant de vous coucher. Prenez ensuite une douche ou un bon bain à l'eau chaude pour commencer, puis à l'eau froide. Pour vous essuyer, servez-vous d'une serviette rude et frictionnez vigoureusement et partout afin de vous bien assécher la peau et d'activer la circulation.

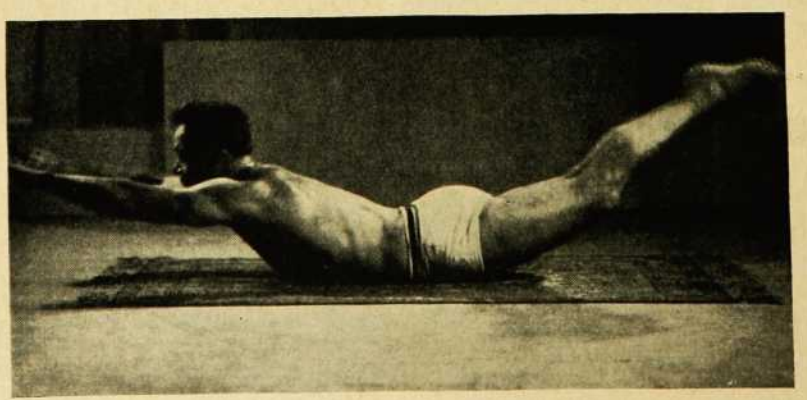
PREMIER EXERCICE (Pour dames et messieurs)

Assis sur les talons, les doigts touchant le plancher ; vous vous relevez bien droit en même temps que vous ouvrez les bras tel que sur la deuxième photo. Il faut tendre fortement tous les muscles et bien bomber le torse. Pour commencer, faites ces exercices dix fois de suite. Excellent pour développer les muscles des hanches et des cuisses et faire fondre la graisse ; développe la poitrine.

●

DEUXIEME EXERCICE (Pour dames et messieurs)





Vous vous couchez bien à plat, jambes et bras fortement tendus. Lentement, vous incurvez le corps, sans plier les genoux. A faire cinq fois de suite pour commencer. Je recommande cet exercice aux personnes souffrant de faiblesse de la colonne vertébrale et des reins ; ce mouvement renforcit rapidement les muscles de l'abdomen.

Photos La Photographie La Rose, Montréal.

Ne faites jamais d'exercice après vos repas. Attendez trois heures. C'est important. Pour ceux qui désirent maigrir, les exercices indiqués sont efficaces, mais il faut les faire sérieusement tous les jours si vous voulez obtenir des résultats. Habillez-vous chaudement pour les faire afin d'activer la transpiration. Les muscles se contractent, prennent de l'extension et cassent les cellules de graisse qui s'éliminent par la transpiration ou sont absorbées par le sang et les organes éliminatoires.

Commencez par faire ces mouvements en comptant jusqu'à dix et augmentez avec l'habitude. Faites attention, ne vous épuisez pas.

Quand vous connaîtrez tous les exercices, choissez-en une quinzaine de mouvements et faites une séance de routine qui durera une vingtaine de minutes. Ces exercices doivent être faits avec « pep » et souplesse. Il faut que l'action de vos muscles soit énergique afin de créer une demande d'énergie fournie par les tissus gras qui devront diminuer. N'oubliez pas cette tension musculaire !

Maintenant pour les personnes maigres et celles qui veulent se garder en bonne condition physique : Faites ces mêmes exercices dans une pièce bien ventilée et habillez-vous légèrement. Procédez lentement pour commencer mais tout de même avec énergie sans aller trop vite. Comptez aussi jusqu'à dix au début et augmentez avec l'habitude.

Je vous conseille de prendre note de votre poids. Cela importe surtout aux personnes qui souffrent d'embonpoint. Surveillez vos mesures à l'abdomen, aux hanches et aux cuisses.

▼

LA CONSTIPATION

La constipation est la cause principale de bien des maladies, car elle produit une intoxication lente du sang. Elle est très fréquente aujourd'hui, dans les villes surtout. Bien peu de gens peuvent se vanter d'en être exempts.

On entend par constipation la rareté des évacuations intestinales. Pour la combattre, il faut d'abord en déterminer la cause.

Il y a d'abord la vie trop sédentaire, la grossesse, le manque d'exercice, particulièrement des muscles obdominaux, l'alimentation trop rapide et sans mastication suffisante. Très souvent, il faut l'attribuer à l'absorption d'aliments peu conformes à notre activité. Il faut surtout prendre garde aux farineux, qui sont pauvres en cellulose.

Conséquemment, il faut corriger ces déficiences en mangeant des aliments plus riches en vitamines et en cellulose, tels que fruits crus avec leur pelure, les légumes verts, la laitue.

Voici quelques fruits que vous devez manger tous les jours : oranges, pamplemousses, pommes, ananas, raisins secs ou en grappes, pruneaux, dattes et surtout les figues. Quant aux légumes : carotte, céleri, oignon, laitue, chou ; le plus souvent avec de l'huile d'olive. On peut ajouter les fèves vertes et surtout les épinards.

Entre les repas, buvez beaucoup d'eau. N'abusez pas des épices.

VINGTIEME EPISODE

1 — Etoile Filante se croit enfin en liberté. Il se repose.

2 — Un prisonnier s'est évadé. Il veut s'emparer du bronco.

3 — Il l'agrippe par la crinière et finit par le maîtriser.

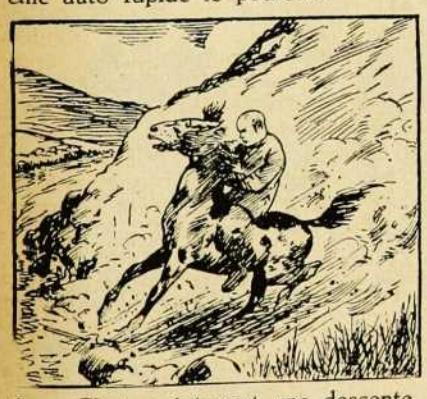
4 — Puis, l'enfourchant, il se sauve tandis qu'un garde tire sur lui.

5 — L'alarme est partout donnée. Une auto rapide le poursuit.

6 — Le forçat, excellent cavalier, fait galoper le cheval.

7 — La bête file avec la rapidité d'une flèche.

8 — Rien n'arrête son allure. Elle saute par-dessus un parapet.



9 — C'est maintenant une descente folle le long d'un talus.

10 — Brusquement le cheval et le forçat piquent une tête dans l'eau.

11 — L'homme ne lâche pas sa monture. Il la tient solidement.

12 — Etoile Filante fait semblant d'obéir aux ordres du bandit.

13 — Le bronco se dirige du côté où sont les gardiens.

14 — Grâce à cette manœuvre, l'homme est repris aisément,

15 — Et, pour s'éloigner, Etoile Filante nage avec vigueur.

16 — Il s'abat enfin sur la rive, épuisé mais encore une fois libre.

(A suivre dans le prochain numéro)

VINGT-SEPTIEME EPISODE

1 — Léo, déguisé en sauvage, essaie de passer au travers des lignes ennemies.

2 — Loup Noir, le chef des Sioux, a lancé des flèches qui ont toutes manqué le but.

3 — Ce que voyant, il donne l'alerte à ses guerriers. Ceux-ci courent à leurs chevaux.

4 — Léo éperonne sa monture car il se sait poursuivi par les Indiens furieux.

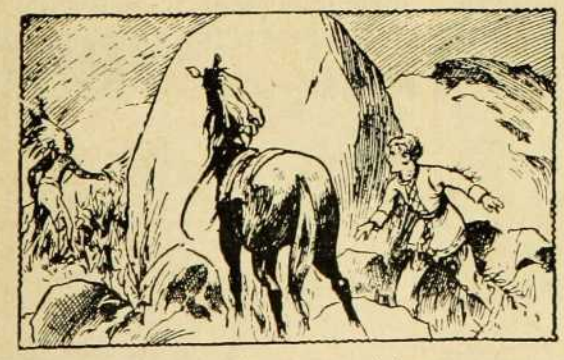
5 — Le jeune homme perd bientôt de son avance. Les Peaux-Rouges approchent avec rapidité.

6 — La chasse se continue pendant des milles et des milles. Le cheval de Léo est fatigué.

7 — Parvenu au pied d'une montagne, Léo s'engage dans un défilé étroit entre des rochers.

8 — Puis, mettant pied à terre, il se cache et enlève son déguisement d'Indien.

9 — Il voit alors Loup Noir arriver, descendre de cheval et examiner les alentours.



10 — Pendant que le sauvage s'éloigne un peu, Léo, à pas feutrés, s'approche du poney.

11 — Avec précaution, il le monte. Il lui parle à voix basse et douce pour qu'il ne hennisse pas.

12 — Et, d'un commandement bref, il lui ordonne de partir. Léo pourra-t-il se sauver du chef ?

(A suivre dans le prochain numéro)

TRENTE-SEPTIEME EPISODE

1 — Après que le canot s'est brisé, Georges reste dangereusement suspendu au-dessus de la chute écumante. Il commence à s'épuiser.

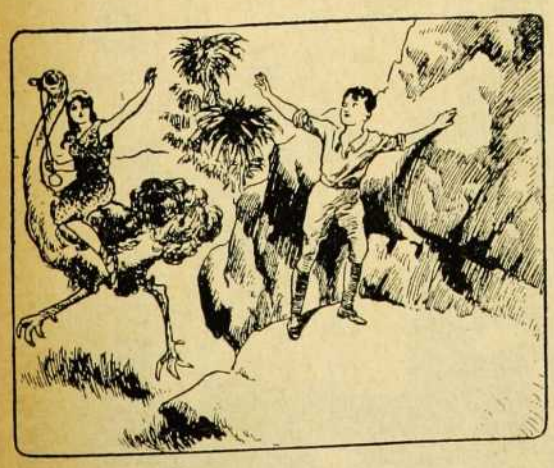
2 — C'est à ce moment que la jolie Huguette, la reine de la forêt, arrive, et devant le danger couru par Georges, elle garde son sang-froid.

3 — Elle dit au jeune homme de se balancer sans grande secousse pour que la branche ou la corde ne casse pas.

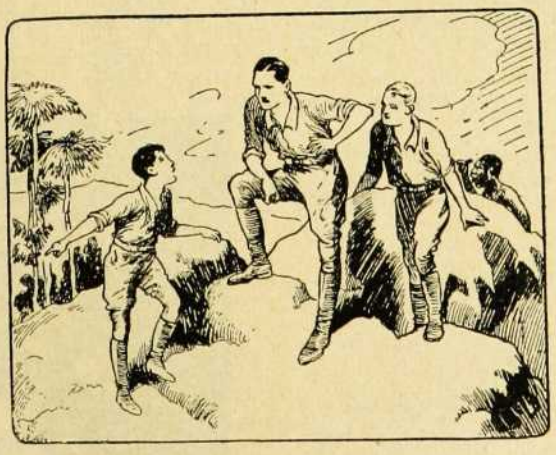
4 — L'autre suit les indications de la jeune fille. Juste à l'instant où se rompt le cordage, il saute sur la berge.

5 — Huguette le retient et l'empêche de tomber dans les eaux menaçantes du gouffre. Georges reprend son équilibre et se remet d'aplomb.

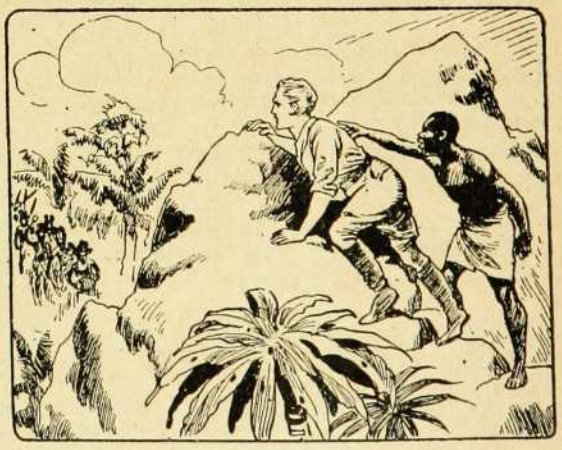
6 — Il ne trouve pas de mots assez beaux pour exprimer sa reconnaissance à l'intrépide souveraine des bois.



7 — Huguette est tout aussi émue que le jeune aventurier. Ayant remonté sur son autruche, elle lui fait ses adieux.



8 — Georges, après avoir grimpé au sommet des rochers, retrouve l'ingénieur Stevens et John, maintenant rassurés.



9 — Un autre danger les menace. Voici que s'approche la troupe des sanguinaires guerriers de Matawa.

(A suivre dans le prochain numéro)

Rions, c'est l'heure

— Mon futur gendre, si je vous disais que ma fille n'aura pas un sou de dot ?

— Allons, belle-mère, vous n'aurez pas le cœur d'obliger votre héritière à rester vieille fille.

•

Pierrette ne veut pas manger sa soupe.

— Je vais appeler le bonhomme Sept-Heures, dit sa maman.

— C'est ça, réplique Pierrette, appelle-le, il la mangera la soupe, lui.

•

Polydor n'a pas inventé les boutons à quatre trous. Un jour, il dit, en parlant d'un de ses amis qui vient d'être père de deux jumeaux :

— Je crois que l'un est un garçon, et l'autre une fille, mais il se peut que ça soit le contraire . . .

•

Lui (lisant son journal) — Ah ! quel malheur ! quelle catastrophe !

Elle — Quoi ? Encore un accident d'aviation ?

Lui — Non . . . Nos voisins viennent de gagner cent mille piastres à la loterie !

•

Le Canadien — Au musée du Château de Ramsay, il y a une photo que Jacques-Cartier a prise quand il a découvert le Canada.

L'Américain — A New-York, on a mieux que ça : la machine a additionner qui servait à compter les animaux qui entraient dans l'arche de Noë.

•

Lui — Est-ce que ça salirait les rideaux si je fumais dans le salon ?

Elle — Comme tu es aimable de me demander cela. Oui, chéri, ça les endommagerait.

Lui — Dans ce cas, tu ferais mieux de les ôter car je vais allumer ma pipe . . .

•

Le futur beau-père — Ne me parlez pas de dot : ma fille veut être épousée pour elle-même . . .

Le fiancé — Laissons-lui cette illusion ; à propos, combien donnerez-vous à votre fille au mariage ?

•

L'été dernier, Jean-Pierre a passé quelques jours chez des cultivateurs, avec sa mère. En arrivant là-bas, celle-ci lui dit :

— Jean-Pierre, si tu fais le malcommode, je t'enfermerai dans le poulailler.

— Ça ne fait rien, répondit l'enfant, j'pondrai pas !

•

Réponses obtenues dans un concours de géographie :

— La terre a quatre pôles : le pôle nord, le pôle sud,, le pôle positif, le pôle négatif; de cette façon, tous les pôles y sont (polissons).

— La Tartarie est le pays qui produit les tartes.

— La mer Jaune, la mer Blanche, la mer Rouge, la mer Noire n'existent pas puisque sur la carte toutes les mers sont vertes.

— Quel est le fruit le plus rafraîchissant ?

— La pomme . . . d'arrosoir.

•

Elle — Tu as si peu de coeur que si je me jetais à l'eau tu ne ferais rien pour me sauver.

Lui — Oh ! non. Chaque fois que j'ai voulu t'empêcher de faire ce que tu voulais, ça ne m'a jamais réussi !

•

Deux Montréalais sont à la chasse :

— Tire donc, v'là une belle perdrix !

— Mais je n'ai pas de cartouche.

— Ça ne fait rien puisque la perdrix ne le sait pas !

•

Premier journaliste — Pour tes vacances, es-tu allé dans le bois ou sur la plage ?

Deuxième journaliste — Sur la plage, parce que dans mon journal on est habitué à **plagier !**

•

Madame Becpinçé — J'ai décidé d'aller passer le reste de mes jours à la campagne.

Monsieur Cynique — Hélas ! Encore un peu du vieux Montréal qui disparaît !

•

Un farceur entre dans un magasin d'accessoires électriques.

— J'voudrais une balayeuse électrique.

— Quelle marque désirez-vous ?

— N'importe laquelle. C'est pour me retirer une poussière que j'ai dans l'œil . . .

•

Un mendiant se présente à la porte d'une maison :

— Madame, dit-il je n'ai pas mangé depuis deux jours.

— Voulez-vous bien filer, vagabond . . . ou j'appelle mon mari.

— C'est pas la peine, madame, je ne suis pas anthropophage . . .

•

Le docteur Lalancette est souvent distrait. C'est ainsi que dernièrement, un homme pénétra en toute vitesse dans son bureau et annonça :

— Vite, docteur, un homme vient de se faire couper les deux jambes !

— Dites-lui d'entrer, répondit le docteur.

•

Victorin Sardou ne manquait pas d'esprit. Témoin le quatrain qu'il composa alors qu'on lui demandait de définir un sentiment vieux comme le monde et pourtant éternellement jeune :

On s'enlace
Puis, un jour,
On s'en lasse :
C'est l'amour !

•

Deux chasseurs essaient de s'épater mutuellement.

— Moi, quand j'arrive dans les bois, avec mon fusil et mes cartouches : tout le gibier se sauve ; j'sus obligé d'employer des ruses d'Indien pour le tuer.

— Oh ! moi, c"est bien simple, j'arrive dans le bois, le gibier, il tombe raide mort de peur !

— Vous avez épousé un employé des pompes funèbres . . . où l'avez-vous connu ?

— Lors des obsèques de mon défunt premier mari, il a été si gentil pour lui !

François se promène avec son ami Edouard quand il voit celui-ci saluer deux dames qui passent de l'autre côté de la rue.

— Qui c'est ? lui demande-t-il.

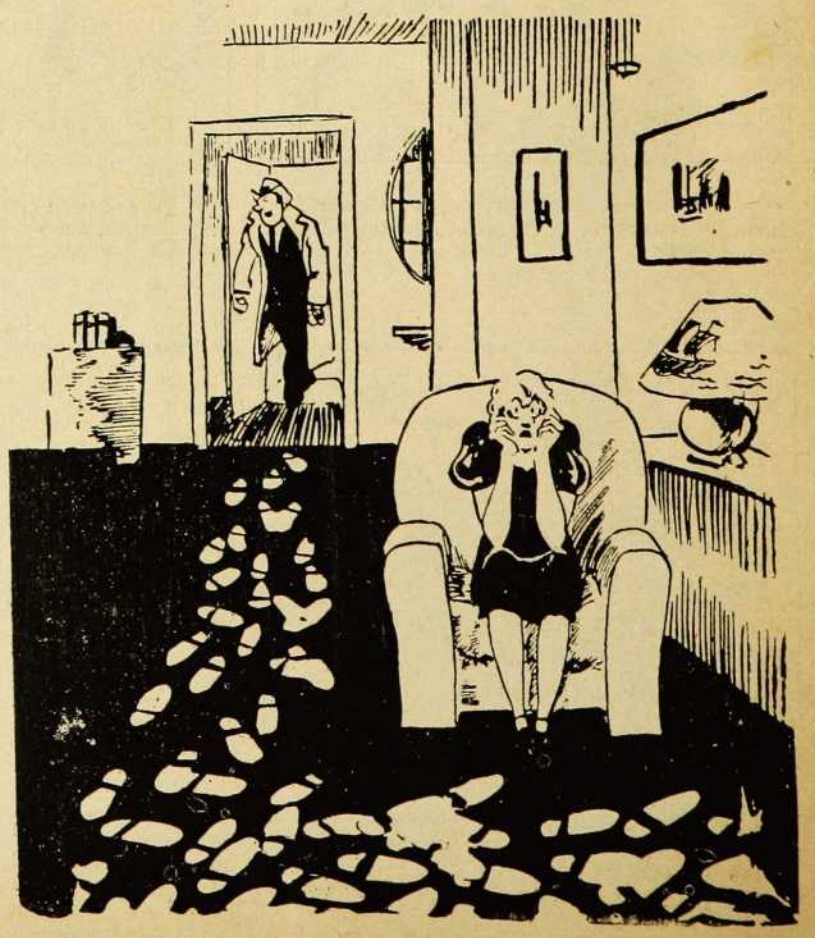
Et Edouard de répondre :

— Des gens très dangereux. La jeune fille voudrait se marier et la mère croit voir des gendres partout.

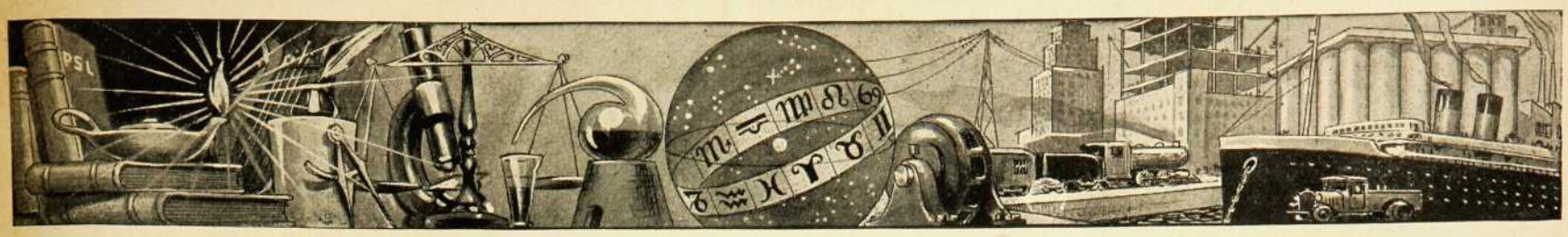
Un Américain se vantait d'avoir été au Pôle Nord en ballon ; et comme ses auditeurs paraissaient en douter, il ajouta :

— Vous pouvez me croire car jamais un mensonge n'est sorti de ma bouche.

— C'est sûr, répondit quelqu'un, puisque vous ne parlez que du nez.



— Eh bien ! Chérie, es-tu contente ? . . . Les maçons sont-ils venus ?



On raconte souvent que les phoques et les otaries versent des larmes abondantes dès qu'ils perdent leurs petits. D'autre part, certains naturalistes et chasseurs déclarent avoir observé que l'éléphant pleure lui aussi, non seulement à cause de la douleur causée par une blessure, mais aussi par tristesse.

Aucune confirmation d'ordre scientifique n'existe à ce sujet. Tous les mammifères possèdent des glandes qui servent à humecter l'œil ; le contenu de ces glandes est généralement gras et l'homme seul a des glandes lacrymales secrétant un véritable liquide. L'œil de l'éléphant laisse s'écouler par moment un liquide visqueux et gras qui provient d'une glande située à proximité de l'œil mais qui ne saurait être influencé ni par la souffrance physique, ni par la souffrance morale.

•

On vient de découvrir un nouveau procédé de préservation des oranges et des citrons, grâce auquel les pertes par moisissure ou putréfaction sont réduites de 50 et même de 75%.

Le gaz employé, pour obtenir ce résultat est du trichlorure d'azote, et son effet est de tuer les champignons de la moisissure qui se forment sur les fruits de cette espèce dans les entrepôts ou dans les wagons de transport. Une très faible concentration de gaz donne d'excellents résultats.

•

Près de Giantse, dans le Thibet, se trouve une lamaserie où les moines vivent, parfois un an, parfois toute leur existence, dans de petites huttes sans portes ni fenêtres. Aucun mortel n'est admis à jeter un regard sur eux au cours de leur période de pénitence, et quand un lama leur apporte à manger. ils prennent la nourriture de leurs mains gantées, à travers une minuscule ouverture pratiquée dans la sombre hutte.

•

Aux Barbades, les indigènes vivent dans des petites cabanes de bois d'une ou deux pièces. Le mariage et le divorce n'étant pas des institutions légales, ils se font avec le seul assentiment des parties. Quand un couple décide de divorcer, il coupe en deux sa maison. La femme reste où elle était, tandis que l'homme prend sa «moitié» et va s'établir ailleurs.

•

Sofia peut être considérée comme la ville la plus agréable du monde pour les jeunes filles : elles ne sont en effet que 19.050, alors qu'il y a 31.250 célibataires de moins de quarante ans. Il est courant qu'une jeune fille refuse une douzaine d'invitations par semaine . . .

•

A Londres, le nombre des véhicules hippomobiles a augmenté de 65% au cours des dix dernières années.

•

Quand deux Tibétains se saluent , ils tirent la langue.

•

En Nouvelle-Zélande, le côté chaud des maisons est exposé au nord.

•

En Turquie, les cyclistes doivent avoir un permis comme les automobilistes.

•

Dans les Balkans, on compte 6.241 centenaires et 30 personnes âgées de 150 ans et plus.

•

Aux Etats-Unis, Lucre, Money, Romance, Dividend, Caress, Love sont des noms de villes.

Notes Encyclopédiques

Origines d'expressions

Boire à tire-larigot — Au XIIIe siècle, un Archevêque de Rouen du nom de Othon II, Rigault, légua une cloche qui fut placée dans la tour Saint-Romain. On lui donna le nom du testateur. Cette cloche était si lourde que les sonneurs s'altéraient rapidement chaque fois qu'ils la mettaient en branle. Leurs copieuses libations défrayèrent la chronique. C'est ainsi que se répandit l'expression « boire à tire-la-Rigault ». C'est-à-dire boire autant que les sonneurs qui tirent la corde de la Rigault. On devrait donc écrire à tire-la-Rigault.

•

Pingre — Ce mot signifie longue épingle. Au moyen âge, on accusait les Juifs de crucifier les enfants pendant la nuit du Vendredi Saint, et de leur enfoncer des « pingres » dans la chair. De là le nom de pingre fut donné aux Juifs et par la suite à tous les usuriers.

Un poste de police à Londres il y a sept cents ans. Chaque quartier de la ville avait une petite tour de ce genre dans laquelle veillaient des archers afin, dit un auteur du temps, de remédier à toutes les énormités qui se commettaient dans la ville.

Il nous faut environ soixante-quinze gallons d'air respirable par heure pour que nos poumons fonctionnent normalement.

•

Le cœur déplace une once et un peu moins d'un tiers à chaque battement ; cela suppose tout de même un déplacement de sang de près de quatre tonnes et demie par jour et d'environ seize cent vingt tonnes par an. Le cœur d'un homme de quatre-vingt ans a donc déplacé un poids de sang de près de treize milles tonnes, ce qui est évidemment un beau travail.

•

En Palestine, le principal cadeau offert à un chef indigène au jour de ses noces est un chameau rôti. A l'intérieur de sa carcasse se trouvent deux moutons rôtis. A l'intérieur de ceux-ci plusieurs poulets grillés. A l'intérieur de ceux-ci des poissons frits. Et dans les poissons frits, des œufs frits . . .

On a prouvé définitivement que les canaux semi-circulaires de l'oreille jouent un rôle prépondérant dans notre sens de l'équilibre.

De part et d'autre, l'un des canaux semi-circulaires de l'oreille est horizontal et les deux autres verticaux. Ce sont les canaux horizontaux qui semblent diriger les mouvements de rotation d'un côté vers l'autre. Les canaux semi-circulaires verticaux et les chambres connues sous le nom d'utricules maintiennent la tête droite et permettent de conserver l'équilibre du corps. Les trois canaux semi-circulaires de chaque oreille sont connus sous le nom de labyrinthe et les expériences du Dr Mc Nally, conduites sur des grenouilles, ont établi que ce labyrinthe est indispensable pour que l'homme ou animal conserve une position normale.

•

Un savant américain, le Dr Wallace Osgood Fenn, de l'Université de Rochester, est parvenu à établir que chaque mouvement de l'œil humain provoque un léger courant électrique. Un instrument, construit par le Dr Fenn, est mis en marche par ce courant et enregistre ainsi tous les mouvements de l'œil. Il a été établi que l'œil bouge cinq fois en lisant une ligne de journal, qu'il reste immobile lorsqu'on hoche la tête et se déplace une fois quand on la penche de côté.

•

En Argentine, dans la région des deltas du Parana, il existe un service de «bâteaux-églises». Ces embarcations, au nombre de sept, portent sur leurs ponts de véritables églises dont le clocher semble leur mât. Ainsi, les habitants des villages où le culte ne peut être célébré faute d'église peuvent, chaque dimanche, aller à la messe sur ces navires . . .

•

Aux Etats-Unis, pays du lynchage, le lynchage est en voie de régression : il n'y a eu que douze cas en 1937 : le plus petit nombre depuis la guerre de Sécession.

•

Le corps humain contient cent cinquante os et cinq cents muscles.

•

Le poids du sang d'un homme adulte est de trente à trente-cinq livres ; il ne s'agit pas, bien entendu, de personnes anémiques.

•

Le coeur humain bat environ 70 fois à la minute, 4.200 fois à l'heure et 35.792.000 fois dans le cours d'une année. Chez un homme de quatre-vingts ans. il a donc battu près de trois milliards de fois.

•

Méchant comme un âne rouge — Rouge en vieux français signifiait malicieux, « les plus rouges y sont pris ». L'âne passe pour vindicatf, et sachant se venger par une ruade. Méchant comme un âne rouge signifie un âne qui serait malin.

•

En Espagne, avant la guerre, un pour cent de la population détenait 51 pour cent du territoire.

•

Dans l'île de Madère, toute personne qui déracine ou coupe un arbre est tenue, par la loi, d'en replanter un autre à la même place.

•

En Turquie, pays des harems, il n'y a plus de harems depuis vingt-neuf ans.

•

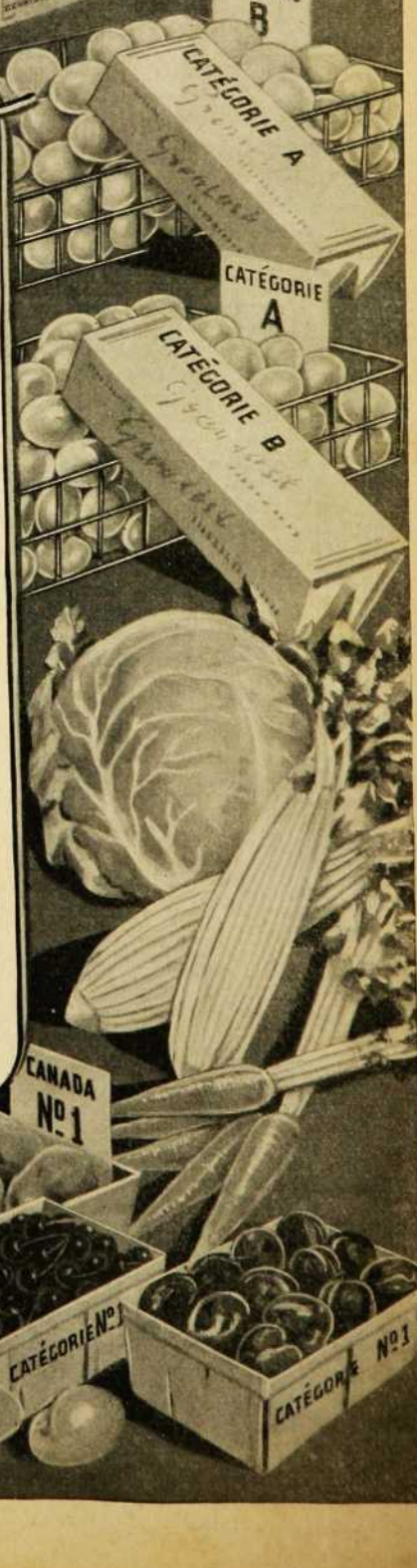
En Mongolie, avant de donner à boire à son invité, l'hôte nettoie la tasse avec la langue et l'essuie avec la manche.

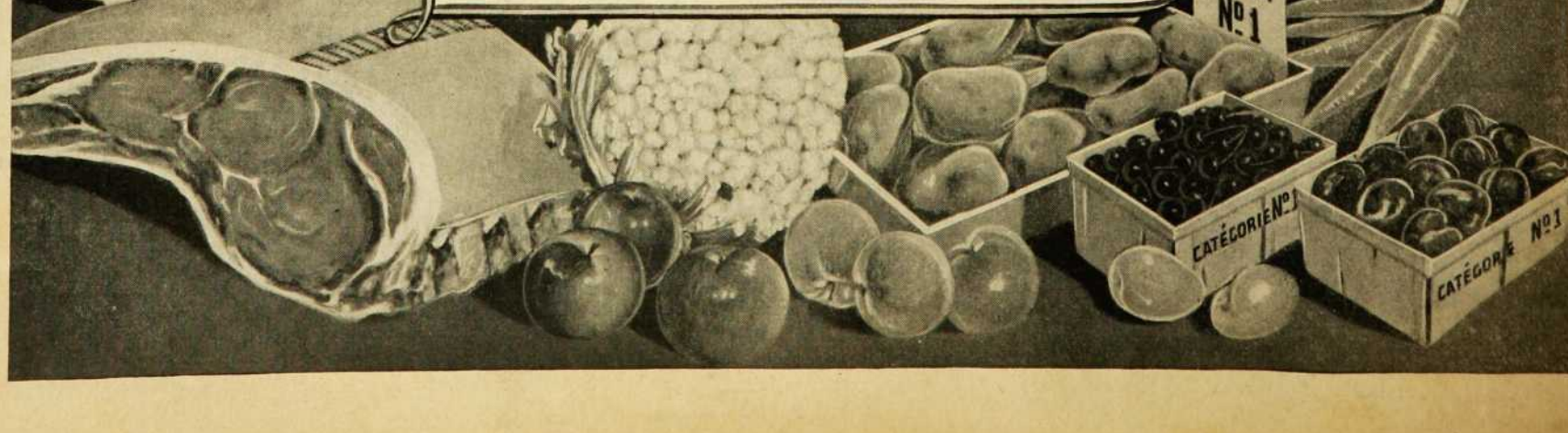
Un conseil à la ménagère canadienne

du Ministère fédéral de l'Agriculture

PRÉCISEZ LA CATÉGORIE et ACHETEZ AVEC CONFIANCE

Quand vous commandez du boeuf, des oeufs, de la volaille, des conserves de fruits et de légumes ainsi que du beurre de crèmerie, précisez toujours la catégorie pour avoir la qualité que vous désirez . . . puis vérifiez la marque de catégorie sur le produit qu'on vous présente. Quand vous précisez la catégorie, vous achetez avec confiance.





Classification par le Gouvernement des produits suivants:

OEUFS

CATÉGORIES: "A1", "A", "B", "C"

CATÉGORIE A (trois grosseurs: gros, moyens, petits), la meilleure qualité pour pocher, bouillir, frire;

CATÉGORIE B, bonne qualité légèrement inférieure à la Catégorie A pour pocher, bouillir ou frire, mais parfaits pour la cuisine;

CATÉGORIE C, la plus basse qualité d'oeufs *classifiés.*

(Catégorie "A1", gros, moyens, petits; la plus fine qualité provenant de troupeaux inspectés par le Gouvernement; s'obtiennent en petites quantités en certains endroits). *La catégorie est lisiblement imprimée sur chaque contenant.*

VOLAILLE

CATÉGORIES: "A", "B", "C"

CATÉGORIE A—volailles superbes, charnues et engraissées spécialement pour être savoureuses et tendres;

CATÉGORIE B—excellentes volailles mais pas aussi charnues et engraissées que celles de la Catégorie A. Moins savoureuses aussi;

CATÉGORIE C—la plus basse qualité de volailles *classifiées. La volaille classifiée s'identifie instantanément par une étiquette de couleur placée sur l'aile ou la poitrine: Rouge pour la Catégorie A—Bleue, pour B et Jaune pour C.*

FRUITS FRAIS ET LÉGUMES

Les diverses catégories des fruits frais et des légumes sont établies aux endroits d'expédition mêmes pour les envois interprovinciaux et l'exportation aussi bien que celles de certains des produits principaux de distribution locale. Il faut noter, cependant, que la marque de catégorie n'est indiquée que sur les contenants d'origine et que comme le contenu en est souvent enlevé pour fins d'étalage, cette marque pourrait ne pas être très en évidence.

BOEUF

MARQUE ROUGE - MARQUE BLEUE

MARQUE ROUGE — boeuf de "Choix" portant, en *rouge*, l'empreinte d'un timbre-ruban disposé de façon qu'une partie en reste visible sur chaque portion coupée.

MARQUE BLEUE—boeuf de qualité "Bonne" marqué de même d'un timbre-ruban mais en *bleu.*

CONSERVES DE FRUITS ET DE LÉGUMES

QUALITÉ DE LUXE - QUALITÉ DE CHOIX - QUALITÉ RÉGULIÈRE

QUALITÉ DE LUXE—mise en conserves des meilleurs fruits et légumes sélectionnés, d'une maturité pratiquement uniforme, intacts, de couleur et de grosseur uniformes: mis en boîte au temps propice à la bonne conservation de leur saveur et de leur apparence.

QUALITÉ DE CHOIX—mise en conserves des fruits et légumes sélectionnés pour leur tendreté et leur saveur. N'ont pas l'uniformité de ceux de la Qualité de Luxe: grosseur, couleur et maturité variant légèrement.

QUALITÉ RÉGULIÈRE—mise en conserves des fruits et légumes de bonne qualité mais qui ne rencontrent pas les exigences nécessaires quant à la grosseur, couleur et maturité des qualités supérieures.

BEURRE DE CRÈMERIE

PREMIÈRE QUALITÉ - DEUXIÈME QUALITÉ - TROISIÈME QUALITÉ

PREMIÈRE QUALITÉ—la plus haute qualité; saveur excellente; bien fait, de consistance ferme et de couleur uniforme.

DEUXIÈME QUALITÉ—saveur, consistance et couleur d'ordinaire inégales et laissant à désirer.

TROISIÈME QUALITÉ — inférieure à la deuxième catégorie pour la saveur, la consistance et la couleur.

Service des marchés

MINISTÈRE FÉDÉRAL DE L'AGRICULTURE

Honorable James G. Gardiner, ministre